

PRZEGLĄD BUDOWLANY

ORGAN STOWARZYSZENIA ZAWODOWEGO PRZEMYSŁOWCÓW BUDOWLANYCH
RZECZYPOSPOLITEJ POLSKIEJ

ZESZYT 2

MARZEC 1929

ROK I

REVUE DU BATIMENT - BAURUNDSCHAU - BUILDING REVIEW

L'organe officiel de l'Association Professionnelle des Entrepreneurs du Bâtiment en Pologne.

Der offizielle Organ des Fachmännischen Verbandes der Bauindustriellen in Polen.

Official Organ of the Building Trade Employers Association of Poland.

SOMMAIRE

INHALT

LEADING CONTENTS

La Partie Economique.

Oekonomischer Teil

Economical Part.

Le Problème actuel de l'Industrie du Bâtiment par Félix Oppman, ing.

L'auteur considère les difficultés fondamentales, subies et éprouvées par l'industrie du bâtiment, tout en constatant, que grâce au principe en vogue de concéder les travaux de construction à la firme à meilleur marché, naît une forte concurrence entre les entreprises, dont profitent les firmes étrangères, tendant à s'emparer du marché constructif polonais.

La conclusion de l'article renferme des propositions, visant à assurer des conditions de prospérité à l'industrie nationale.

La crise du logement. Conférence à l'Association des Techniciens.

Le problème, discuté par le conférencier M. I. Chabielski, est d'une actualité extraordinaire en Pologne, vu le projet de loi, présenté par le Gouvernement à la Diète, créant de nouvelles sources financières pour la structure d'habitations à bon marché, grâce au nouvel impôt sur logements dans les maisons anciennes. Le conférencier constate en ce projet gouvernemental un grand pas en avant, visant la solution du problème des habitations.

Il démontre cependant les lacunes de cette loi, en soulignant la nécessité absolue d'attirer à la construction les fonds d'assurance publique ainsi que les fonds de budget, de prêter appui à l'initiative privée et de résoudre avec l'aide du Parlement un plan de construction, qui doit être exécuté par des firmes professionnelles de charpente.

L'idée principale des déductions du conférencier est appuyée sur le fondement de la loi si connue de Loucheur, en glorifiant la France, d'avoir résolu ce problème.

Mr. Czesław Klarner, parachévant dans son allocation la conférence, démontra la nécessité absolue d'une révision de la loi quant au travail de 46 heures par semaine et de conformer la durée du travail aux normes, reçues généralement en Europe. L'orateur attire aussi l'attention sur une élaboration convenable et ingénieuse des projets de construction.

Le problème des bâtisses à bon marché contient et comprend ces deux questions.

Le Rendement de l'Industrie du Bâtiment par, ing. A. Cz.

L'auteur discute l'article de l'industriel américain connu: Barney, dans le: „Engineering News Record”, consacré à l'étude de la question du rendement de l'industrie de Construction aux Etats-Unis, qui se présente sous des auspices fort défavorables en comparaison avec d'autres industries.

La Question du Domicile en France par H. J.

L'auteur cite d'après: — „Le Génie civil”, les principes de la loi de Loucheur.

Aktuelles problem der Bauindustrie von Felix Oppman, Ingenieur.

Der Verfasser überlegt die durch die Bauindustrie verlebten grundsätzlichen Schwierigkeiten, und bestätigt, dass infolge des Grundsatzes der Abgabe des Baues der billigsten Firma, eine kräftige Konkurrenz der Bauunternehmer entsteht, von welcher ausländische Unternehmungen, zur Bemächtigung des polnischen Baumarcktes strebend, Nutzen ziehen. Der Artikel endet mit Vorschlägen die zur Sicherung Erfolgsbedingungen der volkstümlichen Industrie hünzielen.

Die Wohnungskrise. Vorlesung im Technikerverein.

Die von dem Prelegenten, J. Chabielski besprochenen Problemen, sind ausserordentlich aktuell in Polen, in Gegenwart des Regierungsbeamtens zum Reichstag: des Gesetzesvorschlags, welcher Finanzmitteln für Bau von billigen Wohnungen durch neue Wohnungssteuer in alten Häusern anschafft.

Der Prelegent sieht in dieser Regierungsbe-förderung einen grossen Schritt vorwärts zur Lösung des Wohnungsproblems.

Er deutet aber auf die Einseitigkeit der Auffassung an und unterstreicht besonders die ausserste Nothwendigkeit der Anziehung des Sozialassekurationsfonds so wie der Haushaltsplan-mitteln zur Baukunde, und der Unterstützung der Privatinitiative, durch einen Parlamentsbeschluss um einen Bauplan, welcher durch Fachbau-formen ausgeführt sein sollte, auszuarbeiten.

Die Beweisführungen des Prelegenten stützen sich auf das bekannte Loucheur's Recht. Er erhebt den Verdienst Frankreichs, am frühesten das Problem gelöst zu haben.

In Ergänzung der Vorlesung weist Herr Ingenieur Czesław Klarner, auf die äusserste Nothwendigkeit einer Revision des in der Bauindustrie verpflichtenden sechs und vierzigstündigen Arbeitswochesgesetzes, so wie des Anpassens der Arbeitszeit zu den allgemein in Europa angemessenen Normen.

Der Redner lenkt auch die Aufmerksamkeit auf die gehörige Bearbeitung der Bauvorschläge. Diese beiden Handlungen fügen sich im Bau-billigkeitsproblem zusammen.

Die Rentabilität der Bauindustrie von Ing. A. Cz.

Der Verfasser bespricht den im: — „Engineering News Record”, erschienenen Artikel des bekannten amerikanischen Industriellen: Barney's, welcher der Bauindustrienernterung in den Vereinigten Staaten gewidmet ist. Dieselbe hat sich im Vergleich zu anderen Industrien höchst un-günstig gestalten.

Die Wohnungsfragen in Frankreich von H. J.

Der Autor führt, gemäss dem: — „Génie civil”, die Grundlagen der Loucheur's Verfassung.

Actual Problems of the Building Industry by Felix Oppman e. e.

The author taking in consideration the fundamental difficulties from which the Building Industry suffers, states that owing to the principle that building contracts are accorded by way of auction to the cheapest bidding firm, which fact strongly enhances competition between building concerns, — foreign firms take advantage of this state of things, tend to gain control of the polish market.

The article terminates with propositions tending to assure the home-industry an increasing prosperity.

The Housing Problem. Lecture at the Association of Technicians.

The problem treated by the lecturer J. Chabielski, is especially actual in Poland, taking into consideration the new bill, which the government is going to introduce before the Diet. This new bill proposes to raise the necessary funds, towards erecting cheap dwellings, by means of levying a tax on apartments in old buildings. The lecturer sees in this initiative of the Government a considerable step forward towards the solution of the dwelling problem; he, however, shows the one-sidedness of the bill, laying special stress on the absolute necessity of attracting into the building-problem funds of public insurances, also on budget funds and on the encouragement of private initiative, also on passing through the Diet a bill covering building-problems which should be executed by specialized building concerns.

The lecturer takes over most of his arguments out of Loucheur's bill in France, praising the qualities of the solution of such problem in that country.

At the close of the lecture, Czesław Klarner e. e. pointed out the necessity of revising the existing law of 46 hours work per week, compulsory now in the building industry, and of applying the normal working hours, as practiced in the rest of Europe.

The speaker draws attention to due study and serious elaboration of all building projects. Both these facts conjointly solve the problem of cheap buildings.

Rentability of the Building Industry by A. Cz. e. e.

The author refers to the article of the well known American industrial Barney in the „Engineering News Record”, treating the question of rentability of the building industry in the U. S. A. which is much lower than in other industries.

Housing Problem in France by H. J.

The author quotes the: — „Génie civil”, and the principles of Loucheur's bill.

Le Travail.

Tribunaux judiciaires du Travail.

La Partie technique.

Les constructions sur pieux par ing. E. Romański.

L'auteur cite les divers systèmes de pieux employés dans les travaux de fondement.

La Construction du Tunnel ferroviaire à Varsovie.

L'article renferme la description de la construction du tunnel, d'après les matériaux et plans de l'entreprise: „Fr. Martens et Ad. Daab", Soc. An. qui exécute les travaux.

Les travaux de construction en hiver par Czesław Kloś dr. ing.

L'Évaluation de la Valeur des Bâtimens, d'après le Principe de leur Capacité par I. Luft ing.

Calcul du coût d'une maçonnerie en briques standardisés — I. Pianko.

Chronique du pays.

Chronique étrangère.

Revue de la presse polonaise et la presse étrangère.

Prix de matériaux et de la main d'oeuvre.

Compte rendu de l'Association Professionnelle des Entrepreneurs du Bâtiment en Pologne (1928).

Contient des données quant à l'activité de cette institution en la vingt quatrième année de son existence.

Die Arbeit.

Technischer Teil

Die Pfahlkonstruktionen. Ing. E. Romański.

Der Verfasser beschreibt verschiedene Systeme der in den Fundamentarbeiten angewandten Pfähle.

Der Bau des Eisenbahntunnels in Warschau.

Der Artikel enthält die Beschreibung des Tunnelbaues, dem die Firma „Fr. Martens und A. Daab" ausführt.

Bauarbeiten im Winter von Dr. Ing. Czesław Kloś.

Die Wertschätzung der Gebäude auf Grund ihrer Kubatur von Ing. I. Luft.

Preiskalkulation des Normalziegelmauerwerkes — I. Pianko.

Inlandchronik.

Ausländische Chronik.

Zeitschriftenschau (Polen & Ausland).

Baustoffpreise und Tariflöhne.

Bericht des Fachmännischen Verbandes der Bauindustriellen in Polen (1928).

Enthält Tätigkeitsbeschreibung des Verbandes im 24 Jahre ihres Bestens.

Labour

Labour courts.

Technical Part.

Piles constructions by E. Romański c. e.

The author compares various systems of piles used at the foundation works.

Construction of the Railway Tunnel in Warsaw.

The article contains the description of the tunnel's construction, according to the design of „Fr. Martens and A. Daab" entrusted with the execution of this work.

Building work in Winter by Czesław Kloś c. e.

Estimate of the value of the construction, taking into consideration its extent by I. Luft c. e.

Masonry cost using standardized bricks by I. Pianko.

Country and foreign chronicle.

Polish and foreign press review.

Prices current of materials and rate of wages.

Report of the Building Trade Employers Association of Poland for 1928.

Contains the data of activities of this Institution in the 24th year of its existence.

ZARZĄD STOWARZYSZENIA ZAWODOWEGO PRZEMYSŁOWCÓW BUDOWLANYCH RZECZYPOSPOLITEJ POLSKIEJ

zawiadamia Członków, że w dniu 10 kwietnia b. r. o godzinie 19-ej w siedzibie Stowarzyszenia ul. Ludna 9-a odbędzie się Zwyczajne Ogólne Zgromadzenie Członków Stowarzyszenia z następującym porządkiem obrad:

- | | |
|---|--|
| 1. Zagajenie Zebrania. | 6. Zatwierdzenie budżetu na 1929 rok. |
| 2. Wybór przewodniczącego, asesorów i sekretarza | 7. Wnioski Zarządu. |
| 3. Odczytanie protokołu z ostatniego Ogólnego Zwyczajnego Zebrania. | 8. Wnioski Członków. |
| 4. Sprawozdanie Zarządu. | 9. Wybory do Zarządu i Komisji Rewizyjnej. |
| 5. Sprawozdanie Komisji Rewizyjnej | 10. Sprawy bieżące. |

O ile w powyższym terminie zebranie nie dojdzie do skutku z powodu braku quorum, przewidzianego w § 27 Statutu — Zebranie następne odbędzie się w dniu 17 kwietnia b. r. o godz. 19-ej w tym samym lokalu i z tymże porządkiem obrad, i jako zwołane w drugim terminie, będzie prawomocne bez względu na liczbę reprezentowanych przez obecnych głosów.

DZIAŁ EKONOMICZNO - SPOŁECZNY

AKTUALNE ZAGADNIENIA PRZEMYSŁU BUDOWLANEGO

Gospodarcze znaczenie ruchu budowlanego, ujęte dobitnie przez obecnego prezydenta Ameryki Północnej, Hoovera w aforyzmie „ruch budowlany to barometr życia i stanu gospodarczego każdego kraju“, zaczyna być w Polsce rozumiane. Jednakże dotychczasowe poczynania i wysiłki sfer miarodajnych, zdążające w kierunku ożywienia tego ruchu, nie dają należytych rezultatów, bo brak nam odwagi lub chęci do racjonalnego rozwiązania kilku podstawowych zagadnień, od których w znacznej mierze zależy pomyślny rozwój ruchu budowlanego.

Jednym z tych zagadnień, wymagającym dłuższego przygotowania, jest stworzenie zdrowego i silnego przemysłu budowlanego, który umiałby i mógł spełnić zadanie, jakie musi mu przyspaść w udziale z chwilą ożywienia się budownictwa. Na wznoszenie tandety jesteśmy zbyt biedni, powinniśmy budować solidnie i trwałe, aby po paru latach istnienia budynku nie trzeba było przeprowadzać kapitalnych remontów.

Polski przemysł budowlany w obecnej chwili znajduje się w niezwykle ciężkiej sytuacji finansowej i organizacyjnej, na którą złożył się cały szereg czynników natury zewnętrznej i wewnętrznej, nawzajem się zaciągających. Trudno omówić tutaj wszystkie te przyczyny i bolączki, chcemy tylko zwrócić uwagę na jeden niezwykle ważny dla przemysłu naszego przejaw, grożący poważnymi konsekwencjami nie tylko budownictwu, ale i ogólnemu gospodarstwu narodowemu. Krajo- wy przemysł budowlany odczuwa groźną i stale wzmagającą się konkurencję zagranicznych przedsiębiorstw budowlanych na terenie Polski, konkurencję, niszczącą rodzinny przemysł środkami i dla celów może odległych, ale wiadomych wrogiem nam czynnikiem. Z drugiej strony słabnący przemysł budowlany gnębi pasożyt pochodzenia krajowego, a tym jest procederzysta, przygodnie żerujący w budownictwie.

W opinii sfer społecznych i czynników miarodajnych nie jest dostatecznie ugruntowane przekonanie, że należyte i prawidłowo rozwinięty przemysł budowlany, w postaci poważnych, zasobnych w środki finansowe i techniczne firm budowlanych, jest czynnikiem pierwszorzędnej wagi nie tylko w życiu gospodarczym, ale i w wypadku koniecznej obrony kraju przed nieprzyjaciółmi.

W opinii społecznej istnieją tylko słabe przebliski zrozumienia, że przedsiębiorstwo budowlane A nie jest równoznaczne z przedsiębiorstwem B, że różnicę pomiędzy nimi stanowi to, że A istnieje szereg lat, że wykonało wiele robót budowlanych, że wywiązało się z umów solidnie, że budynki postawione wymagają tylko normalnej konserwacji i że się nie wałają, natomiast B. jest „efemerydą“, niema żadnych tradycji, opinii, ani praktyki, że często jest tworzone ad hoc dla otrzymania danej roboty, że dąży jedynie do chwilowego zarobku,

podstawą dla którego może być w danej chwili budownictwo, a jutro inne jakieś przedsięwzięcie.

Przemysł budowlany jest przemysłem o odrębnej strukturze. W żadnej innej gałęzi przemysłowej nie mogą powstawać tak łatwo nowe pseudo-przedsiębiorstwa, jak w przemyśle budowlanym. Ileż to było w ostatnim dziesięcioleciu wypadków powstawania przygodnych firm dopiero po otrzymaniu budowy do wykonania, egzystencja których kończyła się przeważnie w trakcie wykonywania tej budowy.

Czyż takie efemerydy mogą przynieść pożytek, czy mogą kształcić praktycznie młodych techników i rzemieślników, czy mogą rozporządzać dobraną i fachową administracją i czy mogą wpływać na ulepszenia i postęp w budownictwie?

Aby ruch budowlany mógł się prawidłowo rozwijać, musimy wszystkie części skomplikowanego mechanizmu uczynić zdatnymi do użytku i do pracy, gdyż tylko wtedy maszyna będzie pracować dobrze.

W chwili obecnej przemysł budowlany jest nie tylko pozostawiony swemu losowi, ale przeciwnie, wytwarza mu się przeszkody nie do przewyciężenia, przeszkody, które tworzy świadomie, bądź nieświadomie doktryna

Przemysł budowlany, narzędzie wykonawcze programów inwestycyjnych, posiada wielkie znaczenie gospodarcze nie tylko dlatego, że stwarza warsztat pracy dla wielu tysięcy robotników oraz że pobudza do rozwoju szereg innych gałęzi produkcji, ale przede wszystkim z uwagi na to, że jest on wytwórcą realnego bogactwa narodowego, bogactwa stałego — jakim jest każda nieruchomość solidnie zbudowana, jest wielkim pionierem kultury budowlanej.

Przemysł budowlany jest pozatem silnie i nierozdzielnie połączony ze zdrowiem i bezpieczeństwem publicznym. Polityka budowlana państwa oraz poczucie uczelności, obowiązujące również i państwo, nie może pozwalać na ustalanie niemoralnych i nienormalnych warunków przetargowych, na wprowadzanie niemożliwych do spełnienia warunków umownych, zdających przemysł budowlany na łaskę i niełaskę urzędników, w większości hołdujących poglądom, że umowa dwustronna obowiązuje tylko przedsiębiorcę. Celem polityki budowlanej państwa winno się stać w pierwszym rzędzie zapewnienie normalnych warunków rozwojowych przemysłowi budowlanemu, otoczenie go dbałością i opieką, przeprowadzanie selekcji pomiędzy tworzącymi się nowymi jednostkami przemysłowymi, bezwzględna walka z temi czynnikami, które pod opuszczoną przyłbicą przemysłu budowlanego w istocie swej kryją ujemne z punktu widzenia gospodarczego i państwowego cechy, to jest brak wszelkiej organizacji, fachowości, niesumienność i t. d.

Przemysł budowlany nie może być traktowany en bloc; nie może być każdy sąd o nim przyjmowany bez-

krytycznie, nie mogą być poszczególne fakty dodatnie czy ujemne generalizowane.

Przeciwnie, przemysł budowlany ze względu na swą istotę, charakter i znaczenie, winien znaleźć należyte zrozumienie, przede wszystkim w polityce państwowej. Pamiętajmy, że bez przemysłu budowlanego nie ma ruchu budowlanego i że tylko solidny przemysłowiec budowlany wart i godzien jest poparcia.

Znaczenie przemysłu budowlanego wobec zagadnień obrony państwa jest bardzo poważne. Należy przy traktowaniu tego zagadnienia uwzględnić, że przyszła wojna będzie przede wszystkim wojną techniczną.

Państwo, które nie będzie do niej należyte przygotowane, jest skazane na klęskę. Przygotowanie techniczne nie ogranicza się wyłącznie do zapewnienia powodzenia walce zaczepno-odpornej. Winny być brane pod uwagę również momenty szybkiej rekonstrukcji tych zniszczeń, którymi mogą być w krótkim przeciągu czasu, przy zastosowaniu nowoczesnej techniki wojennej, porażone najważniejsze ośrodki życia gospodarczego i państwowego, zakłady przemysłu wojennego, drogi i środki przewozowe i t. p. Rekonstrukcja tych zniszczeń, w sposób szybki, sprawny i fachowy może być dokonana przy obecnym stanie techniki inżynierjno-budowlanej jedynie przez przedsiębiorstwo zgóry do tego przygotowane, t. j. rozporządzające odpowiednio wykształconym stałym personelem technicznym, środkami finansowymi i odpowiednimi urządzeniami technicznymi.

W okresie wojennym mogą powstawać również liczne, niemożliwe zgóry do przewidzenia potrzeby, wymagające prócz natychmiastowego podjęcia odnośnych prac budowlanych, szybkiego i sprawnego ich wykonania, od którego w znakomitym stopniu uzależnia się powodzenie danej operacji wojskowej. W tym czasie, kiedy cały wysiłek władz państwowych musi być skierowany na armję i należyte jej zaopatrzenie, władze te muszą mieć pewność, że przyjdzie im z pomocą należyte przygotowany do spełnienia odpowiedzialnego zadania fachowiec, w postaci przemysłu budowlanego, tembardziej, że siły fachowe, kształcone przez wojskowość, bądź przyciągnięte w drodze poboru, nie będą w stanie samodzielnie spełnić ogromu zadań technicznych w okresie wojny.

Jeśli cofniemy się do przykładów ostatniej wojny, to w Niemczech — państwie, którego organizacja wewnętrzna stała i stoi na wysokim poziomie — przygotowanie wojenne opierało się również na wytworzeniu takiego typu przedsiębiorstw budowlanych, który w czasie wojny mógłby przyjść z wydatną pomocą wojsku w dziedzinie robót inżynierjno-budowlanych. — Odbudowa zniszczeń, konieczna ze względów strategicznych na terenie okupowanej części Polski, została dokonana przez takie właśnie firmy (Dyckerhof & Widman, Philip Holcman, Weiss & Freitag, Düsseldorf Bau-Aktien Gesellschaft), które idąc w ślad za wojskiem, przeprowadziły niezwłocznie roboty sobie powierzone na podstawie specjalnego rodzaju umów, zapewniających Państwu, prócz racjonalnego kosztu budowy, solidne i fachowe jej wykonanie.

Również Rosja, która do wojny była mniej przygotowana, czuła się zmuszoną w okresie jej trwania sko-

rzysłać z rzutkości inicjatywy prywatnej, zmysłu organizacyjnego i fachowego ludzi, stale związanych z pracami inżynierjno-budowlanymi.

Tereny zniszczone we Francji, przystosowane do celów wojennych i odbudowane były również przez potężne koncerny francuskich firm budowlanych.

Przyszła wojna w stokroć większym zakresie, niż ostatnia, będzie wymagała przygotowania całego społeczeństwa, przede wszystkim zaś tych jego komórek gospodarczych, które w obecnym stanie techniki wojennej są niezbędne, by zapewnić krajowi bezpieczeństwo i możliwość obrony. Konieczna jest przytem daleko idąca specjalizacja firm, gdyż jedynie firmy wyspecjalizowane w danym zakresie robót mogą je wykonać dobrze i za właściwą cenę.

Praktyka lat ostatnich wykazuje, że w polityce naszych władz państwowych zasady powyższe nie znajdują całkowitego uznania i realizacji.

Coraz powszechniej w sferach rządowych pełni się przekonanie, że budową może się zajmować każdy, kto tylko stanie do przetargu, złoży odpowiednie wadium i kaucję oraz poda najniższą cenę. Zainteresowanie bardzo rzadko posuwa się tak daleko, by zastanowić się, czy po cenach zaoferowanych przedsiębiorca będzie mógł wogóle i w terminie przewidzianym wykonać robotę. Nikt nie chce wnikać, jakie mogą być konsekwencje opóźnień.

Kwestja zaufania do firmy budowlanej, kwestja zrozumienia, że nie wszyscy jednakowo dobrze wykonają robotę, że nie wszyscy umieją ją wykonać, nie wszyscy mają środki na wykonanie — nie istnieje.

Zapatrywanie takie pociąga za sobą konsekwencje. Roboty otrzymują nie najlepsi, nie najpewniejsi, nie najuczciwsi a najtańsi, którzy mogą wyjść na swoje przez zamknięcie oczu na pewne zasady etyczne, i odbijają sobie łaniosć na jakości. Bowiem mylnie jest zdanie, że nadzór techniczny jest w stanie upilnować zawsze i wszędzie dobroć w wykonaniu i w materiałach; ci, którzy chcą, mają masę sposobności do nadużyć i obniżenia sobie tym sposobem kosztu.

Popiera się nie przemysł budowlany, a procederzystów, którzy dla poważnie i solidnie traktujących swój zawód przemysłowców budowlanych stanowią konkurencję nieuczciwą, niemożliwą do zwalczenia, jako posilkującą się wszelkimi bez wyboru środkami dla osiągnięcia ostatecznego celu, którym dla nich jest jedynie i wyłącznie zarobienie na danej budowie, bez względu na to, w jaki sposób i jak budowa będzie wykonana.

W tych warunkach oczywiście musi powstać przekonanie, że każdy przemysłowiec budowlany szuka jedynie największego zysku, że nie liczy się najzupełniej z opinią, że stanowi element wyraźnie szkodliwy w ogólnem gospodarstwie narodowem, element poniekąd antypaństwowy, że trzeba go od pracy jaknajdalej odsunąć, bądź zamknąć w takie ramy przepisów, które dopatrują się w każdym posunięciu działania na szkodę kontrahenta — Skarbu i nakładają na przemysłowca same obowiązki, nie dając mu żadnych praw (vide warunki umowy obowiązujące w M. S. Wojsk.). Skutek takiej polityki może być tylko jeden: solidnie i zawodowo traktujący swe obowiązki przemysłowiec budowlany

ny odsuwa się od robót państwowych i nie staje do przetargów, gdyż wykonanie tych robót w obecnych warunkach grozi poważnymi stratami, bowiem stosunek Skarbu do przedsiębiorcy budowlanego jest taki, że zezwala Skarbowi na czynienie dowolnych rzeczy z przemyslowcem, nie dając temu ostatniemu żadnych praw. Wobec tego prawdziwy przemysł budowlany kureczy się i szuka zatrudnienia na rynku prywatnym, gdzie w pierwszym rzędzie, i to należy podkreślić, zwracana jest uwaga na fachowość, solidność i odpowiedzialność wykonawcy robót.

Obecny system powierzania robót budowlanych każdemu, kto tylko o nie się ubiega i poda najniższą cenę, niezależnie od tego, czy cena ta jest realna, czy nie, oraz bez badania istotnych kwalifikacyj oferującego, w szczególności jego stosunku do państwowości polskiej, doprowadza do tego, że cały szereg poważnych robót budowlanych został opanowany bądź przez firmy obcokrajowe, bądź opierające się o wrogi nam kapitał zagraniczny. Firmy te zyskują poparcie władz państwowych i samorządowych, które wzywają je do przetargów, mimo, że działalność ich na terenie państwa, szczególnie przy obiektach znaczenia wojskowego i strategicznego nie powinna być nigdy tolerowana, tembardziej, że wpływa ujemnie na nasz bilans płatniczy. Czynniki tych władz krajowe nie uwzględniają, jak również nie biorą pod uwagę, że firma taka może na danej robocie nie nie zarobić, a nawet dużo stracić, bo straty te zawiązką zostaną jej zwrócone przez wrogi państwowości polskiej czynniki.

Polityka państwowych władz budowlanych nie uwzględnia faktu, że idzie niezmiernie na rękę obcokrajowym firmom budowlanym czy też czynnikom, stojącym za ich plecami, w coraz wyraźniej występującym z ich strony dążeniu — opanowania rynku polskiego. Firmy te stają na wszelkie przetargi, przedewszystkiem zaś większe. Obniżają one ceny do takiego poziomu, przy którym polskie firmy już nie mogą się utrzymać, bo byłoby to z ich jawną stratą, i nikt nie stoi za nimi, by im te straty pokrył. Firmy te niekiedy proponują kredyt, gotowe są otrzymać wypłaty po zakończeniu budowy lub nawet później na dogodnych warunkach.

Polityka niskich cen, cen deficytowych jest znanym i powszechnie stosowanym środkiem walki konkurencyjnej, gdy silniejszemu chodzi o zgnębienie słabszego. W tym wypadku jest stosowana przez firmy obcokrajowe, w celu uczynienia przemysłu budowlanego deficytowym, gdyż wtedy polskie przedsiębiorstwa budowlane pobankrutują, pozostaną zaś albo firmy obcokrajowe, albo takie firmy polskie, którym nie zależy na opinii, i które nie liczą się z tem, że pracują z wrogami państwowości naszej czynnikami.

W inwazji firm obcokrajowych w obecnem stadjum biorą głównie udział firmy niemieckie.

Należy mieć bowiem na uwadze, że z włączeniem do granic Państwa Wielkopolski, Pomorza, Górnego Śląska i Cieszyńskiego, a do obszaru gospodarczego Polski Wolnego Miasta Gdańska, wiele firm budowlanych niemieckich, operujących w momencie przyłączenia, uzyskało tem samem jakby rejestrację i prawa firm polskich, czyli naogół możliwość działania na całym obsza-

rze Rzeczypospolitej. Niektóre z tych firm dążą do asymilacji, inne, tkwią korzeniami w Niemczech i noszą wyraźny stygmat niemieckości. Przez kilka pierwszych lat firmy niemieckie działały przeważnie w swoim wąskim, lokalnem środowisku, i zamiary ekspansji z ich strony nie były widoczne. Od pewnego jednak czasu dały się zauważyć dwa objawy niepokojące i niebezpieczne dla przemysłu budowlanego polskiego — pierwszy, że niektóre firmy niemieckie, zarejestrowane w Polsce, zaczęły przejawiać ekspansję, przenosząc swą działalność nawet do stolicy, i drugi — że instytucje rządowe i komunalne zaczęły wzywać do przetargów i powierzać roboty firmom nawet jawnie niemieckim, tkwiącym korzeniami w Niemczech i uzależnionym od niemieckich banków, a w Polsce mającym jedynie filje niemieckich centrali, częstokroć nawet pod zupełnie inną nazwą.

Że akcja taka nie jest niemieckim firmom obca, dowodem może służyć przedwojenna Rosja. W r. 1912 jedna z wielkich firm niemieckich budowlanych otrzymała ogromne roboty kolejowe w Petersburgu (połączenie stacji towarowej Mikołajewskiej z portem morskim) po cenach znacznie niższych od własnego kosztu; żadna z miejscowych firm, zasobnych w ogromny inwentarz budowlany nie była w stanie podać tak niskich cen. Kiedy została wypowiedziana wojna, roboty nie były ukończone, bo opóźnienie wyniosło około pół roku, personel zaś niemiecki zatrudniony przy budowie znikł na dwa dni przed wypowiedzeniem wojny. Takie same zjawisko miało miejsce w fabrykach Kołomieńskich oraz przy budowie kanałów portowych w Petersburgu i Rydze, w których przed samą wojną jakoby nieumyślnie zostały zatopione barki z materiałami budowlanymi, co spowodowało paromiesięczną zwłokę w robotach i utrudniało wjazd do portów. Przykładów takich możnaby cytować znacznie więcej.

Motywem, na który powołują się czynniki miarodajne przy oddawaniu robót firmom zagranicznym, jest, że Polska nie posiada odpowiednich do wykonania danej roboty przedsiębiorstw. Motyw ten nie wytrzymuje krytyki z jednej strony dlatego, że choć może firmy, jako takie, robót podobnych nie wykonywały w Polsce, bo robót takich nie było, jednak w składzie swym posiadają pierwszorzędne siły techniczne, które mogą się wykazać wykonaniem trudnemi technicznie robotami na terenach państw zaborezych, głównie w Rosji, z drugiej zaś z tego względu, że są one zaopatrzone, bądź mają możliwość się zaopatrzyć w odpowiedni sprzęt techniczny i nie będą stały pod tym względem niżej od firm obcych.

W rezultacie wytworzony został taki stan rzeczy, że firmy krajowe nie mają możliwości wyspecjalizować się i odpowiednio urządzić w zakresie trudniejszych technicznie czy też większych robót i w momencie potrzeby znajdziemy się w tej sytuacji, że siłami krajowemi nie będziemy w stanie nic wykonać, a obce tylko szkodę nam wyrządzą.

Nie mamy podstaw do zarzucania wszystkim firmom obcokrajowym, że są wykonawcami planu zgnębienia polskiego przemysłu budowlanego i opanowania w ten sposób Polski. — Fakty jednak, będące w naszej dyspozycji niezbicie wskazują, że firmy te, szczególnie

niemieckie, coraz szerzej rozprzestrzeniają się na pewnych terenach Polski i że starają się usilnie zawojować rynek.

W związku z temi zjawiskami wydaje się koniecznym w ogólnym interesie państwa podjęcie niezwłocznych zarządzeń, mających na celu zapewnienie polskiemu przemysłowi budowlanemu racjonalnych warunków rozwojowych. Do tych warunków w pierwszym rzędzie należą:

Rewizja warunków ogólnych umowy i warunków technicznych wykonywania państwowych robót budowlanych, szczególnie zaś wojskowych.

Prowadzenie odpowiedniego rejestru firm budowlanych i wzywanie do przetargów właściwych firm do właściwych robót.

Zalecenie instytucjom, oddającym roboty (państwo-

wo i komunalne) by nie wzywały do przetargów ograniczonych firm obcych, specjalnie niemieckich, i były w tej dziedzinie nader ostrożne, szczególnie na Śląsku oraz na Pomorzu. Przy przetargach publicznych firmy obcokrajowe, chociażby podawały najniższe ceny, nie powinny otrzymać robót.

Objekty, które są ważne pod względem bezpieczeństwa Państwa, powinny być oddawane do budowy wyłącznie z przetargów ograniczonych polskim firmom pewnym i godnym zaufania.

W interesach bezpieczeństwa Państwa, należy rozważyć kwestję przygotowania pewnej grupy najbardziej poważnych i solidnych polskich firm budowlanych dla zadań, które mogą w dziedzinie budownictwa stanąć przed państwem w czasie wojny.

Inż. Feliks Oppman.

SPRAWA BUDOWNICTWA MIESZKANIOWEGO

Dnia 15 marca b. r. odbyło się w Stowarzyszeniu Techników w Warszawie pod przewodnictwem prof. Radziszewskiego zebranie dyskusyjne i odczyt zbiorowy zorganizowany staraniem Stowarzyszenia Zaw. Przem. Budowlanych, poświęcony zagadnieniom budownictwa polskiego. Prelegentami byli: pp. Ignacy Chabielski, treść przemówienia którego przytoczamy poniżej, oraz Stanisław Pronaszko, który w zastępstwie chorego inż. Feliksa Oppmana wygłosił przemówienie w przedmiocie konkurencji firm zagranicznych, przytoczone na naczelnym miejscu niniejszego numeru. Zebranie zgromadziło bardzo licznie przedstawicieli sfer rządowych, świata technicznego, bankowych i budowlanych.

Przemówienie p. I. Chabielskiego, omawiające projekt ustawy rządowej w skróceniu przedstawiało się w sposób następujący:

Doczekaliśmy się po latach 10 wskrzeszenia Polski oficjalnego uznania doniosłości sprawy mieszkaniowej w całokształcie zagadnień gospodarczych w znamienym oświadczeniu pana Premiera na konferencji, odbytej 13 stycznia r. b. w Prezydium Rady Ministrów w sprawach podatkowych. Kończąc bowiem rozmowy „pana, wójta i plebana” pan Premier oznajmił: „Następny wieczór poświęćmy sprawom budownictwa mieszkaniowego, które jest jednym z najważniejszych i najtrudniejszych naszych zagadnień. Pragnę więc w tej sprawie zasięgnąć rady ludzi fachowych, zbadać metody rozwiązywania tego zagadnienia w innych krajach oraz dowiedzieć się o podejmowanych u nas próbach społecznej akcji budowlanej i ich wynikach. Zagadnieniem budowlanym mam zamiar zająć się bardzo serjo, gdyż uważam je za problem państwowej wagi”.

Uświadomiona większość społeczeństwa odetchnęła; znalazł się w Polsce Bzad, który w sposób gruntowny rozważył stan rzeczy, wezwał do opinii kół fachowe i wystąpił z konkretnym projektem. Lepiej późno niż nigdy. W rzeczywistości, z przyczyn bliżej nieznanych, a może nawet usprawiedliwionych, rząd dość nagle, po odbyciu paru narad wewnętrznych, o czym doniosły wzmianki prasowe, promulgował projekt ustawy o popieraniu budowy tanich mieszkań^{*)}.

Projekt ten, mimo swej dorywczości i jednostronności jest jednak pierwszą próbą zasadniczego rozwiązania zagadnienia. Jego uzasadnienia przedewszystkiem zawierają cenne obserwacje życiowe, będące wyrazem zgola swoistych stosunków budowlanych w Polsce. Poza bowiem stroną opisową stanu budownictwa mieszkaniowego i sumarycznym zestawieniem cyfrowym wyników namacalnych dotychczasowej polityki budowlanej, zawierają one parę wskazań podstawowych, które zbiegają się z opinią najbliższą do tej sprawy z racji swej fachowości stojących kół — wykonawców budowli — przemysłowców budowlanych.

Pierwszy problem dotyczy koncentracji finansowania budowy i zwierzchniego nadzoru nad celem zużyciem funduszy. Nadbudowa ta w formie bliżej nieokreślonej, poniekąd jest odpowiednikiem projektowanego w zaraniu niepodległości (w 1918 r.) „Komitetu Odbudowy Kraju”, instytucji, proponowanej przez najpoważniejsze ugrupowania społeczne, mianowicie: Centralne Towarzystwo Rolnicze, Koło Architektów, Komitet Giełdowy Warszawski, Komitet Wykonawczy I Zjazdu Przemysłowców Budowlanych, Stowarzyszenie Techników, Towarzystwo Higieniczne, Towarzystwo Opieki nad Zabytkami Przeszłości, Towarzystwo Przemysłowców Królestwa Polskiego. Komitet ten zgodnie z projektem, przedkładanym kilkakrotnie władzom państwowym, miał posiadać maksimum władzy, powagi i reprezentacji, być odrębnym organem państwowym, posiadać Radę Naczelną, złożoną z delegatów wybranych przez wymienione wyżej organizacje i być jednostką administracyjno-społeczną, obejmującą całokształt zadań odbudowy kraju.

Projektowany obecnie Fundusz Budowlany, o ile nie będzie posiadał charakteru jeszcze jednego urzędu, nadmiernie rozbudowanego, spełni swe zadanie. Podolny urząd dwuosobowy w składzie Komisarza budowlanego i jego zastępcy (Inż. Wacław Polkowski i Witold Pawłowicz) działał w 1925 roku z wielkim pożytkiem dla samej sprawy; mamy zatem siły fachowe obcoznane z zadaniami w tej dziedzinie.

To pewna, że wymieniona powyżej instytucja nie będzie budować we własnym zakresie i prowadzić czynności bankowych, posługując się obecnymi wykonawcami z Bankiem Gospodarstwa Krajowego na czele.

Po drugie uzasadnienie pogłębia analizę stanu, wytworzonego przez nieprzemysłane i nieoptyczne stosowanie ustawy o rozbudowie miast.

^{*)} Okazało się następnie, że Polska Partja Socjalistyczna wniosła do łuski marszałkowskiej swój projekt uregulowania sprawy mieszkaniowej o jeden dzień wcześniej.

Autor uzasadnia, może na podstawie własnych przeżyć lub dociekań i z całą otwartością odsłania szereg nadużyć i braków, wynikających z formalistyki lub protekcyjnego traktowania zagadnień. W świetle tych, rewelacyjnych dla wielu niewtajemniczonych stwierdzeń ze strony czynników miarodajnych, pozostaje smutny osąd rzeczywistości z planów dotychczasowej działalności instytucji i komitetów rozbudowy. Jak wiadomo z przemówienia p. prezesa R. Góreckiego w dyskusji nad etatyżmem u ks. Janusza Radziwiłła (str. 25 rękopisu), komitety rozbudowy, względnie magistraty, mając kontyngent 100 milj., przyznały pożyczek budowlanych za 216 milj. zł.

Punkt f) uzasadnienia brzmi: „Obok gmin i spółdzielni akcję budowy tanich mieszkań prowadzą na Zachodzie towarzystwa społeczne na zysk nieobliczone. Towarzystwa te przeważnie tworzą się przy udziale gmin, przedsiębiorstw przemysłowych, związków zawodowych i innych instytucji społecznych. W praktyce państw zachodnich stwierdzić można olbrzymią rolę spełnianą w tej dziedzinie przez tego rodzaju towarzystwa, które w sposób najwydatniejszy przyczyniły się do złagodzenia kryzysu mieszkaniowego. Niewątpliwie tak statuty tych towarzystw, jak ich powstanie i działalność muszą pozostać pod nadzorem czynników odpowiedzialnych za całość akcji budowlanej.”

Ustęp ten swoją płynnością i bliżej nieuzasadnioną treścią musi budzić poważne zastrzeżenia. Co oznacza pojęcie „towarzystwa społeczne nieobliczone na zysk” czy nie jest to usunięcie elementu możliwości zarobku na budowie, tworzenie jakichś idealnych fourrierowskich „falansterów” z urojenia, gdzie ludzie idyllicznie będą pracować, ożywieni technieniem umiłowania ludzkości. Romantyzm czy też pozor? Co się kryje pod tym embrjonem o niejasnej osobowości, jaką treść nada mu kierownictwo akcji, oto pytanie niejasne, mgławicowe, niepokojące, od którego zawisła znów treść rozwiązania zagadnienia. A ta gra interesów idealnych, powiedzmy otwarcie politycznych i partyjnych, która fałg wędruje się w otwarte drzwi towarzystw społecznych na zysk nieobliczonych? Mamy już i w Polsce smutne objawy zachłanności w tym kierunku. Co się stanie jeśli pracą tą zajmie się zorganizowane przez gminy i związki zawodowe „towarzystwo” wyznające bardziej skrajną ideologję, np. komunistyczną. Smutno i nieprzemysłane dla sprawy wynikają stąd horoskopy. Strona organizacyjna ma wielką dla sprawy doniosłość i musi być rozstrzygnięta wyłącznie pod kątem interesów państwowo-społecznych bez wpływu namulę partyjnych.

Wróćmy do zasad ustawy. Założenie proste: dostarczenie mieszkań dla niezamożnych (według nomenklatury międzynarodowej „trés pauvres” lub „indésirables”) — bezdomni, reemigranci, element napływowy wiejski, zatem coś z opieki społecznej, jako zjawisko wzmożonej urbanizacji, zagwarantowanej co do zasady swej przez konstytucję, dającą każdemu prawo wyboru zawodu i miejsca pobytu — słowem zadania potrzeby ogólnej, niezależnej od danej warstwy lub klasy ludności, to co jest par excellence, wg określenia p. Premiera „problemem wagi państwowej”.

W myśl tezy — zaspokojenie potrzeb ogólnych państwa należy do budżetu państwowego — winna być rozwiązana również kwestja powyższa, bez przerzucenia ciężaru akcji budowlanej na jakiś fundusz lub klasę płatników. Zadaniu temu sprostało słynne Prawo Louchera — przeniosło bowiem wydatek na budżet. U nas inaczej — znaleziono jedną tylko klasę, która ma dostarczyć, prawie wyłącznych środków na zaspokojenie tej potrzeby ogólnej — „byle polska wies spokojna”, byle nie dotykać kieszeni ludności wiejskiej,

bo ta nie znosi chronicznie nowych obciążeń, a lokatorzy, przymysł i handel, — toć to przyzwyczajeni stałe do ciągnięcia jarzma płatnicy.

W tej jednostronności tkwi błędność samego założenia projektu ustawy, opierającej całość, ogółu dotyczącą, na jednej klasie. Rozumiemy wiele; państwo jest biedne, boryka się z wieloma dojrzałymi i niemającymi pokrycia pozycjami budżetowymi, choćby płace głodowe urzędników, ale nie mniej dla zasady samej winno się zdobyć na stałą dotację z funduszu publicznego, choćby to było 50 milionów rocznie, aby sprawiedliwości stało się zadość; z innym wtedy sercem przyjmuje nowy podatek lokator, będzie miał bowiem świadomość, że nie on sam płaci, że konieczność i mus problemu państwowego daje mu współtowarzyszy niedoli ze Skarbem na czele.

W tych warunkach musimy powiedzieć, że w porównaniu z Francją, która dokonała olbrzymiego dzieła odbudowy z Niemcami, które zdołały przez swą umiejętną politykę zdobyć 2 mld. dolarów na inwestycje, i wobec Anglii, która na budownictwo mieszkaniowe wyasygnowała około 700 milj. £, mówiąc szczerze w naszym gronie — Polska jest nędzarzem.

I dlatego wszczęte poczynania muszą być trwałe, traktowane z wyjątkową ostrożnością, a rozwiązanie zagadnienia musi być wynikiem łącznego wysiłku rządu i społeczeństwa.

Pomysł zdobycia dodatkowego funduszu z opodatkowania placów i przyrostu wartości własności nieruchomości, ma również pewne cechy ujemne; jest to bowiem, po za słuszną zasadą zmuszania do zabudowy, częściową delikatną konfiskatą majątku na cele ogólne — stosowaną z konsekwencją i wytrwałością, mającą na jakoby zmusić opornych właścicieli do uruchomienia drzemających kapitałów swego majątku i zabudowania placów za pieniądze, których przeważnie ten właściciel nie posiada i pewno nie będzie posiadał. I w tym wypadku jak w wielu innych najpierw trzeba stworzyć konjunkturę finansową, a potem stawiać żądania, inaczej będzie to zabieg wątpliwy co do skutków, a ciężar niezwykle dotkliwy.

Poza ten projekt ustawy ogranicza prawo własności przez zastosowanie szeregu restrykcji pod groźbą wywłaszczenia: „Właściciel będzie obowiązany do podania wartości swego placu. Wartość ta będzie poddawana rewizji według norm, podanych w rozporządzeniu wykonawczem. Skarb państwa lub właściwa gmina będą miały prawo nabycia placu według wartości podanej przez właściciela w razie wywłaszczenia go na cele zabudowy, lub inne cele użyteczności publicznej”. Jeżeli to ma zachęcić kapitał prywatny, to cel i założenie będą chybione; kapitał krajowy znajdzie zawsze lepszą lokatę w wolnym handlu i przemyśle, lub będzie uciekał z kraju, zagraniczny zaś zaduma się poważnie na tym pomnikiem może zbytnej przezorności rodzimego naszego ustawodawstwa.

Nowy projekt rządowy nie ustala żadnej zasady, nie mówi o tym, kto mianowicie ma być właścicielem budowli. O ile jest to zupełnie jasne w stosunku do jednostek lub ugrupowań obywateli, których środki zezwalają na posiadanie własnego kapitału w 30%, o tyle odnośnie do tych, dla których ustawa została w pierwszym rzędzie napisana, mamy lukę bardzo zastanawiającą. Prawo Louchera, na którym i nasz projekt jest częściowo wzorowany, nie ma tych nieścisłości, mianowicie w art. 2 stanowi: „domy oddzielne i mieszkania przewidziane prawem niniejszem są przedewszystkiem przeznaczane, aby stać się własnością mało zamożnych osób, a specjalnie robotników żyjących zasadniczo z płacy zarobkowej”. (Les maisons individuelles et les logements prévus par la présente loi, sont surtout destinés, à devenir la propriété de personnes peu fortunées et notamment

de travailleurs vivant principalement de leur salaire). Więc żadnych niedomówień, żadnych odchyżeń. Zasada własności prywatnej, indywidualnej — podstawa dobrobytu i ładu społecznego, nie tylko przez prawo to jest uszanowana, ale i nakazana. Oczywiście, jest to możliwe przy oprocentowaniu pożyczek 2%, a z amortyzacją 3%. W przełożeniu na nasze stosunki wyraziłoby się to komornem lub splatą przy 7.000 zł. kapitału na izbę — 210 zł. rocznie od izby, którą każdy robotnik jest w stanie zapłacić i stać się właścicielem mieszkania nawet przy zarobku około 8 zł. dziennie. Wynosiłoby to bowiem 8 — 12% jego płacy. A chyba w tem gronie o doniosłości takiego posunięcia dla walki z komunizmem mówić i przekonywać nie trzeba.

Checielibyśmy poza wskazaniem podstawowemu, stojąc ciągle i niezmiennie na gruncie konieczności uregulowania sprawy mieszkaniowej w Polsce i wylajając z całym uznaniem inicjatywę Rządu obecnego, wskazać jeszcze jedno źródło funduszy budowlanych nie iluzoryczne, lecz realne, choć zdobywane w ciężkiej służbie ideałowi zdobywcy socjalnych przez robotników i przemysłowca — słowem fundusze popularne zakładów ubezpieczeniowych.

Polska posiada dostatecznie, a nawet pokazowo rozbudowane ubezpieczenie społeczne. Projekt ustawy scalającej te ubezpieczenia, wniesiony do sejmu (druk Nr. 467 z 23/2—1929) przewiduje (art. 216, 217 i 218) użycie funduszy przez lokaty „w instytucjach społecznych lub spółdzielczych, których działalność ma na celu rozwój życia gospodarczego i przyczynia się do zwiększenia stanu zatrudnienia w kraju”.

Takim klasycznym celem, ściśle pozostającym w łączności z opieką społeczną i dostarczeniem zatrudnienia najszerszym warstwom, będzie dostarczenie funduszy na budowę takich mieszkań.

Ze źródła tego można uzyskać wiele milionów złotych rocznie (wysokość funduszy ubezpieczeń społecznych w 1928 r. wynosi około 411 milj. zł. Wzrost w ostatnim (1928 r.) roku — 113,5 milj. zł.), które łącznie z dotacją Skarbu i orzekiwanym wpływem z nowego podatku dadzą łączną bardzo poważną kwotę na finansowanie budownictwa mieszkaniowego.

Sama zasada potrzeby wydania prawa jest ujęta w projekcie w formie nienależytej. Trzeba wprost i na czele ustawy wskazać jej potrzebę wobec ważności tej sprawy dla kraju i normalnego jego rozwoju i ustalić plan i program minimalny, może w tej formie: „Kryzys mieszkaniowy stał się klęską narodową. Sejm i Senat Rzplitej uznając konieczność planowego uregulowania tej sprawy, ustanawiają następujący plan budowy takich mieszkań w ciągu najbliższych, np. 10 lat: dla robotników wybudowane będzie 200.000 izb, dla klasy średniej 100.000 izb”.

Przywrócenie przez stopniowe podwyższenie komornego rentowności własności nieruchomości, z którego pragnie korzystać skarb państwa, uzyskując w drodze podatku tanie fundusze budowlane, musi być konsekwentnie prowadzone dalej. Możemy zacząć od projektowanej skali podziału podwyżek — 75% na fundusz budowlany, 25% dla właścicieli domów, lecz stopniowo skalę tę zmieniając, musimy ją zakończyć po 6 czy 10 latach, przeznaczając całość podwyżki dla właścicieli domów. Jest to nieodzownym warunkiem rzetelnego stosunku do całego zagadnienia ustawy o ochronie lokatorów i ponownego jego rozwiązania oraz poprawienia błędów, któreśmy w dziedzinie budownictwa mieszkaniowego popełnili w ciągu 10-letnia niepodległości.

WNIOSKI

1. Budowa mieszkań tanich dla robotników i klas średnio-zamożnych, czerpiących środki do życia z plac najemnych jest sprawą ogólnopolską.

2. Plan i program budowy tych mieszkań winien być uchwalony przez sejm i senat w formie prawa specjalnego.

3. Fundusze przeznaczone na budowę takich mieszkań datowane przez Skarb państwa z budżetu, jak również z opodatkowania na ten cel, nie mogą być pod żadnym pozorem użyte na zaspokojenie innych potrzeb budżetowych.

4. Fundusze przeznaczone na budowę winny być asygnowane i wypłacane w okresach stałych, przystosowanych do warunków pracy i czasokresów trwania sezonu budowlanego.

5. Budowa domów i mieszkań będzie wykonywana masowo przy zastosowaniu zasad normalizacji elementów, przez wykwalifikowane fachowe firmy budowlane, dające bezwzględnie rękojmię terminowości wykonania.

6. Fundusze na budowę mieszkań dla robotników i klas średnich składać się winny z dotacji Skarbu, opodatkowania lokali i placów niezabudowanych oraz z przymusowego lokowania funduszy popularnych, a przede wszystkim rezerw instytucji państwowych ubezpieczeniowych, w listach lub obligacjach banków państwowych, konwertujących fundusze budowlane.

7. Oprocentowanie wraz z amortyzacją takich mieszkań dla robotników nie powinno przekraczać 3% rocznie dla mieszkań robotniczych i 4% rocznie dla mieszkań klasy średnio-zamożnej, różnicę oprocentowania ponosi fundusz budowlany.

8. Dony i mieszkania wybudowane przy pomocy funduszu budowlanego będą przechodziły na własność budujących lub na prawach prywatnej własności będą sprzedawane przez gminy miejskie lub państwo, o ile budowa tych domów i mieszkań przez te związki będzie inicjowana i przeprowadzana.

W dyskusji zabrał głos prezes Izby Przemysłowo-Budowlanej inż. *Czesław Klarner*, który zaznaczył, że wnioski p. Chabielskiego dotyczą prawie wyłącznie strony finansowej zagadnienia mieszkaniowego, co jest zrozumiałe z tego względu, że rządowy projekt zawiera przepisy prawie wyłącznie w odniesieniu do tego zagadnienia. Tymczasem rolę odgrywa cały szereg innych czynników, równie wielkie znaczenie mających dla ruchu budowlanego.

Gdybyśmy porównali ilość pracy w budownictwie w Niemczech i Polsce, to otrzymamy stosunek 100 do 186, a zatem wysoce niekorzystny dla naszego kraju. W zakresie zaspokojenia potrzeby najgłówniejszej dla ludności miejskiej, pozwalamy sobie na luksus, którego nie dopuszczają u siebie kraje najbogatsze: pracujemy najkrócej, gdy jesteśmy najuboższym krajem w Europie, gdy panuje silny głód mieszkaniowy, gdy musimy dużo budować.

Koszta budowy wynoszą obecnie około 133 w porównaniu do 100 z 1913 r. Jeśliśmy chcieli finansować ruch budowlany zapomocą listów zastawnych, tak jak to miało miejsce obecnie, nie zaś z funduszy publicznych, przewidzianych przez projekt rządowy, koszty komornego niewątpliwie doszłyby do 275.

Jest rzeczą zrozumiałą, że trzeba dążyć do usunięcia niernormalnych czynników, skutkujących podrażnieniem mieszkań.

Zagadnienie ruchu budowlanego dla techników jest daleko głębsze, niż sam problem finansowy, niewątpliwie zresztą stojący na naczelnem miejscu. Musimy uważać, że Polska musi z gruntu pobudować wszystkie miasta i miasteczka, zagadnienie zatem jest olbrzymie i rozwiązanie jego trwać musi szereg lat.

Ustawa wniesiona do Sejmu, zagadnienia tego nie rozwiązuje, jest tylko krokiem w kierunku poprawy obecnych stosunków. Nie jest rozwiązaniem sprawy dlatego, że nie

staje na gruncie tych ogólno-ekonomicznych zasad, które są podstawą ustroju kapitalistycznego, w którym żyjemy. Jeśli jesteśmy zgodni, co do tego, że kawałek chleba tyleż kosztuje na stole biedaka co bogatego, i jeżeli jest to prawem obowiązującym w odniesieniu do wszystkich wartości, to musi się ono w całej rozciągłości stosować również do mieszkań. Jedynie w okresie przejściowym mogą być uwzględniane konieczności socjalne, jednak okres ten nie może trwać zbyt długo. W Polsce anormalne stosunki w dziale mieszkaniowym trwają już 10 lat, gdy wszędzie zagranicą, wprowadzone zostały na tory szybkiej likwidacji. Najdobitniejszym przykładem mogą służyć Niemcy, które traktując mieszkania na równi z innymi towarami starannie dostosowywały i dostosowują cenę komornego do warunków rynkowych.

Jeśli się mówi o udziale tych, czy innych czynników w ruchu budowlanym, to czynnik społeczny został zagranicą oddawna do budownictwa przyciągnięty i ujęty w odnośne normy prawne. Francja jeszcze z okresu przedwojennego posiada towarzystwa budowy tanich mieszkań — Sociétés d'habitation à bon marché. U nas jest to jeszcze rzecz nowa i dlatego winna być ze specjalną ostrożnością załatwiona, aby wpływy postronne nie zaszkodziły całości sprawy.

W dalszym ciągu inż. Klarner zwraca uwagę zebranych na obowiązki technika polskiego wobec zagadnienia budowlanego, stwierdzając, że rola jego jest nader ważna i ma wpływ na koszty budowy. Rola ta nie jest należycie rozumiana i doceniana, a cały szereg ważnych dziedzin leży odłożonym. Jednym z momentów wysoce zaniedbanych jest opracowanie projektów budowlanych. W obecnej chwili projekty budowli, sporządzone przez architektów nie odpowiadają

współczesnym wymaganiom; są sporządzane niestarannie, można powiedzieć na kolanie, stale się opóźniają i powodują nie tylko zwłokę w wykonaniu budowli, ale przeróbki robót już wykonanych, zmiany w toku budowy i t. p.

Należy stwierdzić, że przy należytem opracowaniu projektów, zgodnie ze świadectwem znawców, można osiągnąć potaniecie budowy o 10 — 15%. Z wadliwym projektowaniem należy walczyć jako z wielkim marnotrawstwem.

Drugą dziedziną otwartą dla pracy technika polskiego jest normalizacja w budownictwie. Praca w tej dziedzinie posuwa się wolno onaprzód. Należy dążyć, aby Stowarzyszenie Techników w tej sprawie zabrało głos i dało najszybszą pomoc.

P. radny Rzęśnicki, podkreślając w swym przemówieniu konieczność powrotu do normalnego prawa cywilnego w dziedzinie mieszkaniowej, stwierdził, że, aczkolwiek ustawa znamionuje pewien krok, w tym kierunku, to jednak nie stawia tej kwestji wyraźnie. Projektowana progresja wzrostu komornego prowadzi do niepotrzebnych i szkodliwych komplikacji. Życie samo lepiejby te sprawy i mniej boleśnie dla szerokich warstw ludności miejskiej uregulowało. Projekt rządowy jest do poprawienia, a nie do odrzucenia.

P. arch. Matuszewski stwierdza, że wina wadliwego opracowywania projektów leży nie tylko po stronie architektów, ale przede wszystkim w tem, że na ich opracowanie architekt ma zwykle zbyt mało czasu, gdyż projekty są mu powierzane w ostatniej chwili.

Referat p. Pronaszko w sprawie aktualnych zagadnień przemysłu budowlanego zebranie przekazało Radzie Stowarzyszenia Techników do rozważenia i nadania tej sprawie dalszego biegu.

RENTOWNOŚĆ PRZEMYSŁU BUDOWLANEGO

Poniżej zamieszczamy niezwykle charakterystyczny i ciekawy artykuł, dotyczący rentowności budownictwa amerykańskiego, pióra W. J. Barney'a, prezesa jednego z największych przedsiębiorstw budowlanych w New-Jorku, Homaczony z czasopisma „Engineering News Record”.

Jesteśmy zdania, że przyczyną trudności finansowych, przeżywanych przez przedsiębiorstwa amerykańskie i tak dobitnie przedstawionych przez autora poniższego artykułu, są zupełnie analogiczne do tych, które wpłynęły i wpływają w dalszym ciągu na stan przedsiębiorstw budowlanych w Polsce. (Red.)

Statystyka przedsiębiorstw przemysłowych w Ameryce za rok 1923 wykazuje, że przemysł fabryczny w tym roku przyniósł właścicielom zysk $5\frac{1}{2}\%$ (od czego jeszcze należy odjąć pewną część na podatki rządowe). Średni zysk dla 11.000 przedsiębiorstw budowlanych był, przed odjęciem podatków — 2% . Po odjęciu podatków rządowych, pozostawało przedsiębiorcy zaledwie $1\frac{3}{4}\%$, nie biorąc jeszcze przytem zupełnie w rachubę oprocentowania włożonego kapitału. Na milionowej robocie zarabiał przedsiębiorca tylko $17\frac{1}{2}$ tysiąca. Czy wobec tego można twierdzić, że przedsiębiorstwa budowlane są oparte na mocnych podstawach i że zysk taki wystarczy dla utrzymania ich istnienia?

Przyczyn, dla których przedsiębiorcy znaleźli się w tak przykrych sytuacjach, jest wiele, a podzieliłby je można na przyczyny wynikające z błędów przedsiębiorców i na takie, które od woli ich nie zależą.

Przedsiębiorstwo jest w wielu swoich działach zawodem, który się nie da oprzeć na naukowych podstawach. Jest też rzeczą prawdopodobną, że większa część przedsiębiorców prosto nie umie oferować. Może być, że znają niektóre działy weale dobrze, ale nie uznają całego szeregu wydatków, które muszą również obciążyć solidnie wykonaną robotę. Te niedopatrzienia wystarczają najzupełniej, aby pochłonąć cały spodziewany zysk i nawet przynieść stratę.

Niewielu jest przedsiębiorców, którzy z przekonaniem mogą odpowiedzieć „tak”, zapytani, czy wstawili w swoją kalkulację wszystko, co w danej robocie powinno figurować.

Niewielu z nich ma opracowane pozycje na oprocentowanie kredytów, wkładów na nowe urządzenia, amortyzację inwentarza i masę innych kosztów ogólnych, które muszą być zapłacone niezależnie od tego, czy się je w kalkulację wstawia czy nie.

Ale nie tylko te fundamentalnie błędne podstawy są przyczyną zła.

Nie uwzględnia się należycie różnic między przedsiębiorcami i nie ceną należyte solidnego wykonania powierzonych roboty. Zwykłą rzeczą jest spotykanie przy rozprawie ofertowej firm, których przeszłość i reputacja tak daleko się różnią, że właściciel nie może mieć nawet złudzeń, że jakoś roboty przez nich wykonana będzie jednaką. W przemyśle rozróżnia się tanią tandetę i solidne wyroby. *Niestety, niewielu jest*

właścicieli budowli i architektów, którzy odróżniają „klasy” poszczególnych przedsiębiorców.

Zdarza się coraz częściej, że gdy zostaje rozpisany konkurs na wykonanie jakiegokolwiek budowy, jedna grupa oferuje realnie i utrzymuje się z małymi różnicami w jednym poziomie, a równocześnie wpływają oferty przedsiębiorców, którzy nie umieją kalkulować, nie wykonują solidnie, mają opinię wyciągających do niemożliwości roboty „pozakosztorysowe” i oferują to samo za cenę znacznie mniejszą. Właściciel budowy sądzi, że zobowiązanie się oferenta do wykonania budowy na tych samych warunkach, zabezpiecza już dostatecznie dobroć wykonania, nad którym czuwa nadto kierujący budową inżynier, opłacany przez właściciela budowy.

Podobne rzeczy zdarzają się obecnie coraz częściej. Winni są zarówno i właściciel oddający w ten sposób budowę i architekt czy inżynier, lub też instytucja bankowa, finansująca dane przedsiębiorstwo.

I ktoś, przedstawiający stronę właścicieli budowli, powinien w tym wypadku mieć odwagę jasno powiedzieć, że takie pojmowanie rzeczy jest błędne, a takie postępowanie nie jest oszczędnością. Jeżeli pragnie się mieć robotę wykonaną dobrze i myśli o prawdziwej oszczędności, to nie należy dopuszczać przedsiębiorców nieodpowiednich do oferowania.

Ceny jednostkowe nie są tak zmienne, aby dopuszczały taką różnicę kosztów całości, bez względu na jakość roboty.

Możnaby powiedzieć, że niepotrzebnie przedsiębiorcy klasy A schodzą do cen przedsiębiorców klasy C lub D, lub niech w takich wypadkach nie oferują wcale. Jednakże rzeczywistość nie pozwala na takie postawienie kwestji. Przemysł budowlany jest przemysłem sezonowym i przedsiębiorstwo, aby się utrzymać, musi mieć odpowiednią ilość robót. Można przepuścić cały szereg robót, ale w końcu konieczność wymaga do stosowania się do tego rodzaju oferowania. Przedsiębiorcy w całym kraju powinni dojść do przekonania, że konieczne jest ustanowienie prawdziwych podstaw etycznych dla oferowania, wykonywania i utrzymywania równych cen dla robót budowlanych i w tym wysiłku powinni otrzymać pełne poparcie władz i zastępujących ich architektów i inżynierów.

W dalszym ciągu autor udowadnia swoje wywody, biorąc za przykład i podstawę raport komitetu budowlanego dla Nowego Jorku w dziedzinie specjalnej, budowli fabrycznych i składów, wykonanych z żelazobetonu w roku 1923.

Faktem było, że w tym roku kilku wielkich przedsiębiorców zmuszonych było wycofać się, nie dokończywszy robót, z powodu poniesionych strat, wywołanych po części złą organizacją, choć udowodniono, że główna część robót wzięta była po takiej cenie, że przy najbardziej nawet biegłym kierownictwie wykluczony był jakikolwiek zysk.

Przyczyny, podane przez Komitet, były następujące: 1) brak wiadomości co do kosztów robót, 2) błędy w kalkulacji, 3) błędne przewidywanie warunków panujących na rynku materiałowym i robocizny.

Dość słownie cytowane wywody Komitetu brzmią dalej: jeden z przedsiębiorców oferuje za nisko, ponieważ

może nie ma dość doświadczenia w budowlach żelazobetonowych, aby znać ich prawdziwe koszty, drugi może mieć należyte doświadczenie, nie prowadzi jednak dokładnych zapisków i wtedy jego doświadczenie ma przy oferowaniu małe znaczenie. Wynik w obu wypadkach jest ten sam; strata dla jednego i dla drugiego przedsiębiorcy, który mógłby wziąć robotę za cenę jeszcze możliwą. Zapiski rzeczywistych kosztów mają znaczenie tylko wtedy, jeżeli są oparte na zupełnie poprawnym systemie buchalteryjnym. Wysokie ceny jednostkowe muszą być brane jako średnia nie z jednego dnia lub tygodnia roboty, ale z całej zakończonej części roboty, bo często jeden rekordowy dzień może różnić się o 100% od średniej cyfry. Pod poprawnym systemem buchalteryjnym rozumie się system, w którym każdy, choćby najdrobniejszy, wydatek zapisany jest i odniesiony do roboty, do której należy. Każdy robotnik, materiał i wszystkie drobne akordy muszą być wykazane w należytej grupie robót i w sumie dać całkowity ksiązkowy koszt roboty.

Te drobne różne wydatki są właśnie bardzo często zupełnie niedoceniane przy oferowaniu. Niewiele ofert zawiera pozycje pokrywające tymczasowe przewody elektryczne, rurociągi, opłaty telefoniczne i telegraficzne, wydatki na służbowe podróżowanie, na zużycie narzędzi i tę całą masę innych pozycji, nazywaną ogólnym mianem wydatków „regie” (overhead).

Pod nazwą „regie” nie rozumiemy organizacji polowej roboty, płac urzędników, ubezpieczenia i takich wydatków określonych, bez których oferta wogóle nie da się pomyśleć. Tu rozumie się tylko wydatki centrali i inne „drobne”, które można podzielić na dwie części:

a) wydatki, które nie zmieniają się bezpośrednio z rozwinięciem robót, jak pensje stałych urzędników, kierowników przedsiębiorstwa, amortyzację parku maszynowego, podatki i t. p., oraz b) wydatki, które zmieniają się z każdą rozpoczętą lub zakończoną robotą, jak płace niższego personelu, rysowników, opłaty telegraficzne i telefoniczne, sporządzanie kopji, wydatki na utrzymanie kancelarii budowlanej, procenty od krótkoterminowych pożyczek etc. — Może być podzielona opinia co do tego, czy wydatki, wyliczone pod a), mają być brane w określonej liczbie procentowej w każdej ofercie; co do wydatków jednak pod b) nie ulega wątpliwości, że są one tak samo integralną częścią każdej roboty jak robocizna i materiały. Średnio wydatki te wynoszą 1 do 20%.

Często też nie bierze się pod uwagę kosztów ochrony budowli (żelazobetonowej) przed zimnem. W roku sprawozdawczym były co najmniej trzy poważne wypadki z budynkami żelazno-betonowymi, spowodowane brakiem należytej ochrony przed zimnem. To nie powoduje tylko szkody przedsiębiorcy, jako jednostki, ale stanowi i szkodę dla przemysłu.

W prostym określeniu oferta przedsiębiorcy stanowi koszt własny roboty, plus jego zysk. Fakt, że urzędowe statystyki wykazują, że średni czysty zysk przedsiębiorców budowlanych wynosi mniej jak 1 $\frac{3}{4}$ %, czyli jedną trzecią średniego zysku, wykazywanego przez przemysł fabryczny w Stanach Zjednoczonych, dowodzi jasno, że przeciętny przedsiębiorca nie uwzględnia wszystkiego, co powinien uwzględnić w swoich ofer-

tach. Jego zysk topnieje z powodu „omyłek i przeoczeń” w kalkulowaniu cen.

Jasnym jest też, że im bardziej niedbałą jest oferta, tem bardziej niedbałą będzie i oferowana robota z tego prostego względu, że przedsiębiorca, który wziął robotę na podstawie niedbale sporządzonej oferty, pozna to zaraz po rozpoczęciu budowy i będzie się starał powetować straty, gdzie tylko to będzie możliwem, aby tylko wyjść cało z przykrego położenia. Im gorszy więc przedsiębiorca, tem bardziej niedbała jego oferta i temsamem też niższa, ale tem gorszy będzie i rezultat. Raport Komitetu brzmi dalej: błędy te można rozdzielić na dwie klasy: a) błędy personalne, bądź to w ilościach, bądź to w wymiarach i b) błędne tłumaczenia przedmiaru.

a) Błędy pierwsze są spowodowane niedbalstwem lub niedoświadczeniem urzędnika wypracowującego ofertę, lub też brakiem sprawdzenia oferty. Łatwo jest zrobić grubo błąd np. \$ 10.000 w ofercie. Mała część tej sumy, dodana jednak do budżetu oddziału ofertowego, usunie zupełnie wszelkie ryzyko z tej strony.

b) Rozmiar ryzyka, jakie wiele przedsiębiorców bierze na siebie, czy to dobrowolnie, czy to przez brak zastanowienia się, przez podpisywanie bez zastrzeżeń niejasnych lub niedbale zestawionych przedmiarów, jest zadziwiająca. W przeszłym roku rozpisana była miejska robota na sumę przeszło dwóch milionów dolarów; kilka punktów w kosztorysie było niejasnych, — i na kilka dni przed terminem podania ofert jeden z podpisujących cytowany raport zwrócił się do departamentu rozpisującego oferty z siedmiu zapytaniami, z których każde było tak istotne, że rodzaj odpowiedzi wypływał na zmianę ogólnej sumy ofertowej o około \$ 100.000. Odpowiedź została wystosowana w formie biuletynu do wszystkich zaproszonych i z formy odpowiedzi widać było, że nikt się nie zatroszczył o te wątpliwe pozycje i nikt nie zapytywał o ich wyjaśnienie.

Nie można więc tu pominąć i nie wspomnieć o niejasno i nieuczciwie zestawianych ślepych kosztorysach. Jest dość niepewności w każdej budowlanej robocie, aby często spędzić sen z powiek przedsiębiorcy, mimo, że wszystko na oko jest jasne i zrozumiałe. Jeżeli do tego dodać niejasności i dwuznaczności angielskiego języka, otrzymamy obraz bardzo niemiły dla przedsiębiorcy. Dlaczego przedsiębiorca musi być koźłem ofiarnym, któremu się każe brać całość ryzyka na barki? On przecie nie decyduje konstrukcji, nie wybiera miejsca na budowę, a ma tylko nieznaczny zysk na wykonaniu. Jeżeli spotka się z nieprzewidzianą przeszkodą w formie wody gruntowej lub kurzawki, to to może pochłonąć cały jego spodziewany zysk

z budowy i więcej nawet i to bezpowrotnie. Jeżeli w tym wypadku ryzyko weźmie na siebie właściciel budowy, który przecie wybierał miejsce, to ma jeszcze dużo sposobności powetować sobie w przyszłości straty, wynikłe z powiększonych kosztów budowy, przez powiększenie czynszów najmu etc.

Co się tyczy trudności i zaniedbania ze strony przedsiębiorcy w przewidywaniu warunków co do podaży siły roboczej oraz na rynku materiałowym, to Komitet daje następujące rady: jest możliwe dla oferującego zapewnić sobie dostawę materiałów wiążącymi ofertami ze strony dostawców oraz rozdać już przed oferowaniem część akordów, wchodzących w grę w danej budowie. Nie można się jednak ochronić od możliwych strajków robotników, od złego efektu pracy robotników, od zwłok w dostawach materiałów oraz trudności znobilizowania dostatecznej ilości rąk roboczych. W najlepszym razie można tylko te różne kłopoty przewidywać. Szczęśliwie istnieje cały szereg źródeł, z których przedsiębiorca może czerpać te dane, oparte na szeregu zestawień statystycznych i to podane w formie wprost umożliwiającej ich użycie. Przedsiębiorcy powinni jednak przyjąć za regułę studjowanie przyczyn, oddziałujących na przemysł budowlany. Jeżeli przyswoili sobie to przed rokiem, gdy odzywały się trzeźwe głosy przewidujące przyszłe niebezpieczeństwa, byłoby mniej powodów do rozpaczki w czasie, gdy roczny raport za rok 1923 został podany do wiadomości.

Kończąc, autor nawołuje do wspólnego wysiłku, mającego na celu uzdrowienie stosunków, gdyż warunki, wywołane przytoczonymi faktami nie mogą leżeć ani w interesie właścicieli budowy, ani inżyniera czy architekta, ani banków, ani przedsiębiorców, jednym słowem można powiedzieć, że nie leżą w interesie ogółu. Prawdą jest, że konkurencja doprowadza do utrzymania się na wierzchu zdolnego czy obrotnego, ale prawdą jest też, że wyjście z danych sfer interesu wielkiej ilości niemogących się utrzymać jednostek musi wywołać złe skutki nie tylko w danej dziedzinie przemysłu, ale i w całym szeregu pokrewnych jej przemysłów i zawodów, a tem samem musi wpłynąć ujemiennie na całą strukturę ekonomiczną w kraju. Tu, oczywiście, nie mówi się o zasłużonych upadłościach, lecz specjalnie o wywołanych nienormalnymi stosunkami pośród przedsiębiorstw budowlanych. Że sytuacja może być polepszona przez wspólny wysiłek i podwyższony poziom wykształcenia, udowadniają fakty w innych gałęziach przemysłu.

inż. A. Cz.

USTAWA O BUDOWIE TANICH MIESZKAŃ WE FRANCJI *)

Głód mieszkaniowy daje się odczuwać we wszystkich państwach europejskich, szczególnie zaś silnie we Francji, która, podobnie jak Polska, poważnie ucierpiała podczas wojny światowej. W kraju tym dostarczenie ludności mieszkań stało się kwestją palącą o dużym socjalnym znaczeniu.

Ustawy i rozporządzenia, wydane poprzednio w tym zakresie, oraz ulgi budowlane i kredytowe, przyznane nowym budowlom mieszkalnym, nie dawały zadowalających wyników. Walka z głodem mieszkaniowym musiała być przeto uznana za sprawę o znaczeniu ogólnopństwowym, której rozwiązaniem winno się zająć państwo.

Z tego założenia wychodząc, na wniosek prezesa Rady Ministrów R. Poincaré i Ministra Pracy, Loucheur'a została uchwalona przez parlament 13 lipca 1928 r. ustawa o budowie „taniach mieszkań”, tak zwana ustawa Loucheur'a.

Pod pojęciem „taniego mieszkania” ustawodawca rozumie mieszkanie, przeznaczone dla osób niezamożnych, odpowiadające wymaganiom higieny, którego komorne, nie przekracza wysokości, usłanej przez ustawę.

Osobami niezamożnymi są w myśl ustawy pracownicy, utrzymujący się z płacy zarobkowej.

Mieszkania mogą być w oddzielnych domkach, lub też w większych bądź mniejszych blokach, wszakże każde z mieszkań może być zajęte tylko przez jedną rodzinę.

Największa ilość ubikacji „taniego mieszkania” jest określona we wspomnianej ustawie na 3 pokoje z kuchnią i w. c. W wyjątkowych wypadkach, gdy rodzina składa się z 6-ciu lub więcej osób, z których co najmniej dwoje dzieci w wieku poniżej lat 16-u, posiada ona prawo do czwartego pokoju i tylu dalszych pokoi dodatkowych, ile razy zawiera po 2 osoby ponad 6.

Każda izba powinna posiadać co najmniej 9 m², a najmniejsza dopuszczalna powierzchnia podłogi mieszkania winna wynosić dla mieszkań, składających się:

- z 1 pokoju z w. c. lub bez 15 m²,
- z 1 pokoju z kuchnią i w. c. lub bez 25 m²,
- z 2 pokoi z kuchnią i w. c. lub bez 35 m².

z 3 pokoi z kuchnią i w. c. lub bez 45 m².

Domy, budowane na podstawie ustawy, winny odpowiadać warunkom sanitarnym, ustalonym przez prawo z 15 lipca 1902 roku.

Ustawa z d. 13/VII 1928 r. określa najwyższe komorne, jakie może być pobierane za „tanie mieszkania”. Wysokość tego komornego w stosunku rocznym dla lokali w blokach mieszkaniowych jest podana w tabeli 1 we frankach ²).

Dla stosowania ulg przewidzianych w ustawie Loucheur'a nie jest koniecznym, aby bezwzględnie wszystkie lokale danego domu odpowiadały wyszczególnionym wyżej warunkom. Wystarczy, aby przeważały w danym budynku mieszkania „tanie”. Naprzykład dom nie traci charakteru domu „o tanich mieszkaniach”, jeżeli przyziemie jest przeznaczone na sklepy, a nawet, jeżeli jedno jego piętro posiada lokale,

których komorne jest wyższe od określonego ustawą. W takim wypadku jedynie lokale i sklepy nie będą korzystały z ulg pożyczkowych i podatkowych oraz zapomóg, przyznawanych „tanim mieszkańom”.

Dla oddzielnych domków, które są zalecane przez ustawę, lecz których koszty budowy są większe od mieszkań w blokach, komorne winno wynosić nie więcej, niż 4% kosztów budowy, jednocześnie zaś nie powinno przekraczać norm, ustalonych dla odpowiednich mieszkań w blokach, zwiększonych o 20%.

Na zasadzie cyfr powyższych łatwo określić sumę, której nie powinny przewyższyć koszty budowy oddzielnego domku, aby domek ten odpowiadał wymaganiom ustawy.

Podana tabela 2 określa największe komorne, jakie można pobierać za mieszkania w oddzielnych domkach.

Ponieważ komorne wynosi 4% kosztów budowy, te ostatnie dla oddzielnych domków nie mogą przekroczyć wysokości, podanej w tabeli 3.

*) Frank równa się około 0,35 złoto.

TABELA I.

MIEJSCOWOŚĆ	Rodzaj lokalu			
	3 pokoje kuchnia i w. c.	2 pokoje kuchnia i w. c.	1 pokój kuchnia i w. c.	1 pokój z w. c. lub bez
Paryż i jego przedmieścia w promieniu 30 km	1.310	1.092	764	436
Pozostałe miejscowości	1.092	873	665	386

TABELA II.

MIEJSCOWOŚĆ	Rodzaj lokalu			
	3 pokoje kuchnia i w. c.	2 pokoje kuchnia i w. c.	1 pokój kuchnia i w. c.	1 pokój z w. c. lub bez
Paryż i jego przedmieścia w promieniu 30 km	1.572	1.310	917	523
Pozostałe miejscowości	1.310	1.048	786	463

TABELA III.

MIEJSCOWOŚĆ	Rodzaj lokalu			
	3 pokoje kuchnia i w. c.	2 pokoje kuchnia i w. c.	1 pokój kuchnia i w. c.	1 pokój z w. c. lub bez
Paryż i jego przedmieścia w promieniu 30 km	30.300 fr.	32.750 fr.	22.925 fr.	13.075 fr.
Pozostałe miejscowości	32.750 „	26.200 „	19.650 „	11.575 „

*) Opracowany na podstawie artykułu P. Paul Rosoux, opubl. w Génie Civil z dn. 4/VIII 28, Nr. 5 i następane.

Do kosztów budowy należy włączać wartość tylko tej części placu, która jest zabudowana, natomiast nie wlicza się kosztów budowy magistrali wodociagowych, kanałów ściekowych, stacji pomp, filtrów i urządzeń do oczyszczania wód ściekowych.

Osoby, zajmujące domki i pragnące sprawdzić wysokość komornego, które jak to wskazano wyżej, nie powinno przekraczać 4% kosztów budowy oddzielnego domku, mogą korzystać ze wszelkich dokumentów, dotyczących budowy naprzykład umów, zawartych z przedsiębiorcami, wykazów cen, obliczeń, rozrachunków i t. p.

Instytucje powołane do popierania i prowadzenia budowy tanich mieszkań.

Po wojnie ustawodawstwo francuskie szeregiem wydanych zarządzeń i ustaw upoważnia różnorodnie instytucje i urzędy do lokowania swych kapitałów w przedsiębiorstwach budowy oraz popierania budowy tanich mieszkań. Do takich instytucyj należały rozmaite stowarzyszenia spółdzielcze, specjalnie w tym celu tworzone, urzędy publiczne tanich mieszkań, towarzystwa dobroczynności, szpitale, fundacje, kasy oszczędności i t. p. Poza wymienionemi ustawa z dn. 13 lipca 1928 r. przewiduje możliwość zrzeszania się kilku odrębnych towarzystw „tanich mieszkań” celem uzyskiwania większych pożyczek od Skarbu Państwa lub innych, objętych ustawą instytucyj.

Niezależnie od swego wewnętrznego ukształtowania towarzystwa tanich mieszkań mogą działać:

1) przez budowę domów blokowych lub oddzielnych domków, przeznaczonych na sprzedaż,

2) przez udzielanie pożyczek osobom prywatnym, które zamierzają budować we własnym zakresie.

Do budowy tanich mieszkań z mocy ustawy Loucheur'a są upoważnione następujące towarzystwa:

Towarzystwa spółdzielcze ze zmiennym kapitałem (Sociétés coopératives à capital variable).

Lokatorzy lub nabywcy domów, względnie mieszkań, budowanych przez towarzystwo, winni być jego akcjonariuszami, innemi słowy towarzystwo tworzą osoby korzystające z lokali.

Udziałowiec, któremu zostaje przydzielony domek lub mieszkanie, zobowiązuje się nabyć taką ilość akcyj towarzystwa, aby ich wartość odpowiadała wartości przydzielonego mu domku lub mieszkania. Za lokal jest mu liczone komorne, ustalone na podstawie normalnych zasad handlowych. Oprócz komornego lokator wpłaca raty za udziały, które obowiązany jest całkowicie spłacić najdalej w ciągu

dwudziestu lat; Towarzystwo wypłaca udziałowcom normalną dywidendę od całkowicie opłaconych przez nich udziałów. Gdy wszystkie udziały, do nabycia których zobowiązał się lokator, są już przez niego opłacone, otrzymuje on je do rąk. Może on nadal opłacać normalne komorne i pozostać lokatorem, oraz korzystać z dywidendy od posiadanych udziałów, lub też wzamian za udziały otrzymać od towarzystwa na własność zajmowany przezzeń dom lub mieszkanie. Oczywiście w tym ostatnim wypadku akcje zostają zniszczone, i kapitał towarzystwa odpowiednio zmniejszony, jak również ustaje obowiązek opłaty komornego.

Zwykłe towarzystwa akcyjne (Sociétés anonymes simples).

W takich towarzystwach lokatorzy lub nabywcy nie są obowiązani być akcjonariuszami i w praktyce nie są nimi prawie nigdy.

Towarzystwa są zakładane przez osoby fizyczne lub prawne, które nie ubiegają się o zbyt wygórowane oprocentowanie swych kapitałów i lokują je w przedsiębiorstwach, noszących charakter instytucyj dobroczynnych.

W towarzystwach omawianych dom lub mieszkanie, zbudowane w porozumieniu z przyszłym właścicielem jest mu odnajmowane za komorne, odpowiadające oprocentowaniu włożonego kapitału z dodaniem kosztów administracji i utrzymania. Poza komornem, celem nabycia lokalu lokator wpłaca pewne określone przez umowę raty.

Jak już wspomnieliśmy ustawa upoważnia do lokowania kapitałów, w przedsiębiorstwach budowy tanich mieszkań, szereg instytucyj publicznych.

Mianowicie zakłady dobroczynne, przytulki, szpitale i t. p. mogą lokować w tych przedsiębiorstwach swe kapitały do wysokości 40% całego swojego stanu posiadania, kasy oszczędności do 50% tegoż stanu, z zastrzeżeniem jednak, że wysokość zaangażowanych sum, plus wartość nieruchomości kasy nie powinna przekraczać 70% całkowitego jej majątku.

Departamenty i gminy mogą, według własnego uznania, odstępować stowarzyszeniom, mającym na celu budowę tanich mieszkań, tereny i budowle pod warunkiem jednak, że cena tych terenów i budowli nie będzie niższą od połowy ceny rzeczywistej tych obiektów w danej miejscowości.

Departamenty i gminy, w myśl ustawy z d. 13/VII 1928 r., są uprawnione do gwarantowania przedsiębiorstwom tanich mieszkań z własnych funduszy dywidendy do wysokości 3% rocznie, od obligacyj bez ograniczenia czasu, i od akcyj najwyżej do lat 20-tu.

Kasy oszczędności mogą udzielać osobom prywatnym pożyczek hipotecznych na kupno lub budowę „tanich mieszkań”, umarzanych ratami.

Prócz finansowania, wspomniane wyżej instytucje mogą również budować tanie mieszkania we własnym zarządzie; pewne zastrzeżenia dotyczą jedynie gmin. Mianowicie gminy są upoważnione do budowy domów tylko dla dużych rodzin. Nie mają one prawa zarządzania wybudowanemi przez siebie domami. Zarząd ten winien spoczywać w rękach istniejących miejscowych „Towarzystw tanich mieszkań”, lub specjalnych „Urzędów publicznych tanich mieszkań”, o których mowa niżej.

Na budowę tanich mieszkań gminy mogą zaciągać pożyczki w Izbie Skarbowej, kasach oszczędności, towarzystwach dobroczynnych i innych instytucjach społecznych.

Urzędy publiczne tanich mieszkań (Offices publiques d'habitations à bon marché).

Aby dać możliwość gminom i departamentom brania czynnego i stałego udziału w rozwoju budowy tanich mieszkań, a jednak aby oddzielić tę działalność od wpływu wszelkich prądów politycznych, panujących w miejscowej administracji, ustawa Loucheur'a przewiduje tworzenie tak zwanych „Urzędów publicznych tanich mieszkań”. Urzędy te mają na celu rozplanowanie, budowę i zarząd domami odpowiedzialnymi warunkom zdrowotnym, jak również doprowadzanie do stanu zdrowotnego domów istniejących, oraz stwarzanie miast-ogrodów i ogródków robotniczych. Nieruchomości budowane przez urzędy mogą posiadać lokale do użytku publicznego, jak: pralnie, kąpiele, żłobki dla dzieci, tereny do gier i zabaw i t. p.; nawet celem uzyskania większego komornego mogą zawierać pomieszczenia na sklepy z wyjątkiem sklepów sprzedających napoje wysokokowe. Lokale te mogą być sprzedawane bądź wynajmowane.

Na czele takiego urzędu stoi rada administracyjna, której $\frac{1}{3}$ część jest wyznaczana przez prefekta, $\frac{1}{3}$ — przez radę municypalną, względnie generalną i $\frac{1}{3}$ — obierana przez różne instytucje, mające swą siedzibę w danym okręgu.

Urzędy omawiane posiadają znaczną samodzielność; czerpią środki dla swej działalności z dotacyj, przyznawanych im przez departamenty i gminy, z darów i zapisów, oraz z pożyczek, które mogą zaciągać na takich samych warunkach i z tych samych źródeł, co i towarzystwa tanich mieszkań. Departamenty i gminy mogą nawet gwarantować na cały czas od-

setki i amortyzację pożyczek, zaciągniętych przez „Urzędy publiczne tanich mieszkań”.

Towarzystwa kredytu hipotecznego (Sociétés de crédit immobilier).

Gdy „Towarzystwa tanich mieszkań” są jednocześnie towarzystwami budowlanymi i kredytowymi, towarzystwa kredytu hipotecznego nie mogą zajmować się budową i rola ich ogranicza się do wydawania pożyczek osobom prywatnym, zamierzającym budować tanie mieszkania lub „Towarzystwom tanich mieszkań”.

Towarzystwa kredytu hipotecznego mogą istnieć tylko w postaci towarzystw akcyjnych; ich kapitał zakładowy nie może być mniejszy od 100.000 franków.

Środki finansowe dla zrealizowania budowy tanich mieszkań.

Motywy ustawy Loucheur'a podkreślają powagę kryzysu mieszkaniowego, oraz powołują się na odnośne ankiety i wynikającą z nich konkluzję „trzeba budować”. W motywach tych prawodawca wskazuje, że kwestja mieszkaniowa wymaga rzeczowej i sprężystej organizacji, i dla osiągnięcia dobrych wyników należy przede wszystkim rozporządzać znacznymi kapitałami o niskim oprocentowaniu. Oto dlaczego artykuł 2-gi ustawy Loucheur'a głosi, że program budowy przewiduje wybudowanie 200.000 mieszkań lub oddzielnych domków, a w artykule 3-im ustala się, że począwszy od 1-go sierpnia 1928 roku oprocentowanie pożyczek, udzielonych na budowę tanich mieszkań będzie wynosiło 2% rocznie. Tak samo będą oprocentowane pożyczki, które zostały przyznane już poprzednio, lecz których wypłata nastąpi po 1.VIII. 28.

Środki finansowe na budowę tanich mieszkań dzielą się na 3 grupy:

- 1) zaliczki i pożyczki, udzielane przez Skarb Państwa,
- 2) pożyczki emitowane przez instytucje i urzędy, powołane do budowy tanich mieszkań, przy współudziale Skarbu Państwa w opłacie procentów od tych pożyczek,
- 3) świadczenia finansowe ze strony departamentów i gmin.

Zaliczki i pożyczki.

Ustawa z d. 13/VII 1928 r. znacznie powiększyła kwoty, przewidziane na zaliczki dla „Urzędów publicznych tanich mieszkań”, „Towarzystw i fundacji tanich mieszkań”, oraz dla „Towarzystw kredytu hipotecznego”.

Zaliczki te w roku 1929-ym mogą osiągnąć kwoty:

- 1) 1.142,5 miliona franków dla „Urzędów publicznych” i „Towarzystw budowy tanich mieszkań”, i

- 2) 1.222,2 miliona fr. dla „Towarzystw kredytu hipotecznego”.

W latach 1930, 1, 2 i 3 zaliczki te mają wynosić corocznie:

- 1) 1.382,5 miliona fr. dla „Urzędów publicznych” i „Towarzystw budowy tanich mieszkań”,

- 2) 1.432,2 miliona fr. dla „Towarzystw kredytu hipotecznego”.

Pozatem Izba Skarbowa została upoważniona, o ile sumy, które w tym celu rozporządza pozwolą, do wydawania corocznie w latach 1930, 1, 2 i 3 zaliczek „Urzędom publicznym” oraz „Towarzystwom i fundacjom tanich mieszkań” do wysokości 280.000.000 fr. i „Towarzystwom kredytu hipotecznego” do wysokości 420.000.000 fr.

O ile by kredyty, przyznane na wspomniane wyżej zaliczki, nie zostały wyczerpane w danym roku budżetowym, mogą być przeniesione na lata następne.

Pożyczki prywatne.

Urzędy i instytucje powołane do budowy tanich mieszkań mogą za zezwoleniem ministrów Pracy, Spraw Wewnętrznych i Finansów zaciągać pożyczki, które winny być umorzone w okresie dwudziestu pięciu — czterdziestu lat. Państwo przyczyni się do opłacania odsetek od tych pożyczek w takim stopniu, aby instytucje, zaciągające pożyczki nie ponosiły kosztów oprocentowania większych, niż 2% rocznie.

Świadczenia ze strony departamentów i gmin.

Ustawa Loucheur'a przewiduje, że departamenty i gminy, łącznie lub oddzielnie, będą mogły z własnych funduszy spłacać część, nie przekraczającą 11,2% całej sumy oprocentowania i amortyzacji, zaciągniętych przez odnośne instytucje pożyczek lub otrzymanych od Skarbu Państwa zaliczek. Świadczenia te zmniejszają ciężary, ponoszone przez instytucje, lecz nie pociągają za sobą zmniejszenia pomocy rządowej.

Suma wszelkich pożyczek, udzielanych przez Państwo instytucjom, powołanym do budowy tanich mieszkań łącznie z innymi zaciągniętymi pożyczkami, za które część oprocentowania opłaca Państwo, nie może przewyższać 80% wartości nieruchomości, i może dochodzić do 90%, o ile zwrot pożyczki zostanie zagwarantowany przez departament lub gminę.

Wysokość pożyczek, które może uzyskać dane towarzystwo kredytu hipotecznego, jest ściśle określona ustawą i zależy od kapitału, którym rozporządza towarzystwo.

Udziały osobiste zainteresowanych.

Osoby prywatne, które zaciągały pożyczki na kupno lub budowę oddziel-

nych domków lub mieszkań dla własnej potrzeby, winne były na mocy poprzedniej ustawy z d. 5 grudnia 1922 r. posiadać co najmniej 1/5 część wartości danego domku lub mieszkania.

Ustawa Loucheur'a wprowadza w tym względzie nowe zasady; mianowicie zwalnia zupełnie od własnego wkładu:

- 1) emerytów, przeniesionych w stan spoczynku na mocy ustawy z d. 31 marca 1919 r. oraz inwalidów, których niezdolność do pracy wynosi co najmniej 50%,

- 2) posiadające dzieci wdowy po poległych wojskowych, o ile nie wyszły ponownie za mąż,

- 3) osoby, które przy zaciąganiu pożyczki będą miały na utrzymaniu co najmniej dwoje dzieci w wieku poniżej lat 18-tu.

Osoby, nie mające kwalifikacji omówionych powyżej, muszą wnieść przy otrzymywaniu pożyczki udział własny, wahający się od 1000 do 4000 fr. na mieszkanie, zależnie od odpowiedniej kategorii, do której w myśl ustawy będą zaliczone.

Zasilki.

Ustawa z d. 14/VII 1913 r. oraz ustawa z d. 5/XII 1922 r. zezwalały na wydawanie zasilków na budowę tanich mieszkań dla rodzin, posiadających więcej, niż troje dzieci w wieku poniżej lat 16-tu.

Ustawa Loucheur'a rozszerza prawo otrzymywania zasilków na emerytów i inwalidów, o ile ich niezdolność do pracy jest większą od 60%, oraz rodziny posiadające co najmniej troje dzieci w wieku poniżej lat 18-tu. Wysokość zasilku wynosi 5.000 fr. Zasiłek ten jest zwiększany o 2.500 fr. na każde 10% ponad 60% niezdolności do pracy, oraz na każde dziecko w wieku poniżej lat 18-tu ponad troje. Całkowita suma zasilku nie powinna w żadnym razie przekraczać 15.000 fr.

Osobom prywatnym, zamierzającym dla własnej potrzeby budować domki lub mieszkania zasilki te będą wydawane za pośrednictwem wspomnianych wyżej różnorodnych towarzystw. Zasilki te będą mogły być wypłacane również różnorodnym towarzystwom tanich mieszkań, budującym oddzielne domki lub mieszkania w blokach dla osób niezamożnych, a w szczególności dla pracowników, utrzymujących się z pracy rąk własnych i posiadających prawo do zasilku. Lokale winny być oddane do użytku w ciągu 2 lat od daty podpisania przez ministra zarządzenia o udzieleniu zasilku danej instytucji. Cena sprzedaży takiego domku lub mieszkania składa się z kosztów własnych łącznie z kosztami ogólnymi z potrąceniem zapomogi, otrzymanej na dany lokal.

Mieszkania i domki, zbudowane przy pomocy wspomnianych wyżej zaskłków, będą mogły być odstąpione w ciągu 25 lat jedynie osobom, posiadającym kwalifikacje do otrzymania zapomogi budowlanej i to z warunkiem, że nowonabywca będzie przyjęty przez Komitet opieki nad taniemi mieszkaniami i przezorności społecznej (Comité de patronage des habitations à bon marché et de prévoyance sociale).

Pozatem nowa ustawa przewiduje szereg ulg podatkowych i zmniejsze-

nie opłat stemplowych przy wszelkich transakcjach, dotyczących tanich mieszkań.

Odbudowa istniejących nieruchomości, domów wiejskich i pomieszczeń warsztatowych dla rzemieślników.

Trzecia część kredytów, przyznanych na budowę tanich mieszkań będzie przeznaczona na budowy wiejskie.

Ustawa Loucheur'a ma również zastosowanie przy budowie, względnie nabywaniu nieruchomości celem ich odbudowy, przy urządzaniu, naprawie

i doprowadzaniu do stanu zdrowotnego lokali, przeznaczonych dla robotników rolnych, drobnych niezamożnych właścicieli i dzierżawców, oraz lokali, przeznaczonych na mieszkania łącznie z warsztatami rzemieślniczymi.

H. J.

W podanych powyżej w skrócie zasadach prawa Loucheur'a zwracamy specjalną uwagę na przytoczone formy towarzyszeń budowy domów, które mogą być i na naszym gruncie zastosowane. (Red.)

P R A C A

SĄDY PRACY W PRZEMYSLE BUDOWLANYM

Rozporządzenie Prezydenta Rzeczypospolitej z dnia 22 marca 1928 r. (Dz. Ust. Nr. 37 z dn. 25 marca 1928 r. poz. 350) o sądach pracy powołuje do życia Sądy Pracy, do których należy rozstrzyganie sporów cywilnych, wynikających ze stosunku pracy i nauki zawodowej pomiędzy pracodawcami a pracownikami lub uczniami przedsiębiorstwa, jak również rozpoznawanie spraw karnych o przekroczenia przepisów prawnych o ochronie pracy najemnej.

Narazie powstają Sądy Pracy w Bielsku, Krakowie, Lwowie, Warszawie, Białymstoku, Drohobyczu, Łodzi, Sosnowcu, Dąbrowie Górniczej i Wilnie.

W przemyśle budowlanym rozporządzenie o sądach pracy stosuje się do robotników, do dozorców domowych, służby domowej, pracowników umysłowych, uczniów i praktykantów, za wyjątkiem jednakże pracowników umysłowych, których stała płaca gołównikowa przekracza 10000 zł. rocznie.

Sądy Pracy sądzą sprawy, jeżeli przedmiot sporu w pieniądzu lub w wartości pieniężnej nie przewyższa kwoty 5000 złotych,

a) w sporach o wynagrodzenie należne z tytułu umowy o pracę lub naukę zawodową,

b) w sporach, dotyczących rozpoczęcia, dalszego trwania i rozwiązania stosunku pracy i nauki zawodowej,

c) w sporach, dotyczących świadczeń i roszczeń o odszkodowanie ze

stosunku pracy lub nauki zawodowej, w szczególności w sporach, dotyczących urlopów, potrąceń z płac na rzecz pracodawcy, kary umownej lub regulaminowej,

d) w sporach, dotyczących świadczeń oraz książeczek obrotunkowych i służbowych,

e) w sporach, wynikających z należenia do kasy emerytalnej lub zapomogowej, o ile ustawy lub statuty tych instytucji nie powierzają rozstrzygnięcia tych sporów sądom specjalnym lub instytucjom rozjemczym,

f) w sporach, dotyczących wypowiedzenia i usuwania z mieszkań, stanowiących uposażenie służbowe lub część jego, a nie objętych ustawą z dn. 11 kwietnia 1924 r. o ochronie lokatorów,

g) w sporach, dotyczących pretensyj, jakie na podstawie objęcia wspólnej pracy roszczą wzajemnie przeciw sobie pracownicy zatrudnieni u tego samego pracodawcy,

h) w sporach, dotyczących wykonania tych postanowień umów zbiorowych, które nie są objęte wyraźnie indywidualnymi umowami o pracę, a które dotyczą stosunku indywidualnego pracy.

Do orzecznictwa Sądów Pracy w sprawach karnych należą sprawy o przekroczenia przepisów: o czasie pracy, o urlopiach dla pracowników, o pracy młodocianych i kobiet, o umowie o pracę robotników i pracowników umysłowych, o kaucjach sklada-

nych przez pracowników, o pośrednictwie pracy, o przekroczeniu przepisów, dotyczących higieny pracy i bezpieczeństwa pracy, oraz sprawy o niewykonanie nakazów, wydawanych przez inspektorów pracy, o ile sprawy powyższe ulegały dotychczas rozpoznawaniu w pierwszej instancji przez Sądy Powiatowe (Pokoju).

Sądy Pracy działają pod przewodnictwem sędziego i przy udziale ławników z grona pracodawców i pracowników.

Powód może wszcząć sprawę przed sądem właściwym dla okręgu, w którym wykonywana jest praca, bądź przed sądem właściwym dla okręgu, w którym znajduje się zakład pracy.

We wszystkich sprawach cywilnych pełnomocnikami stron mogą być ich dzieci pełnoletnie, rodzice, bracia i siostry, małżonkowie, osoby należące do tego samego zawodu, wyznaczeni przez stowarzyszenia zawodowe członkowie, funkcjonariusze oraz adwokaci, jako *stali radcowie prawni* tych Stowarzyszeń, tudzież, o ile chodzi o pracodawców, urzędnicy, adwokaci jako *stali radcowie prawni*, zawiadowcy, zarządzający i oficjaliści.

W sprawach cywilnych, w których dopuszczalne jest odwołanie oraz w sprawach karnych (art. 31 spory o kwoty ponad 200 zł. oraz w sprawach karnych) pełnomocnikami stron mogą być ponadto adwokaci.

St. Pr.

DZIAŁ TECHNICZNY

PALE BETONOWE I ŻELBETOWE *)

Pala z pochwą, wyjmowaną z gruntu.

Słupy systemu Straussa *). System ten polega na przygotowaniu otworu w gruncie za pomocą wiercenia, a następnie na zabetonowaniu otworu. W tym wypadku nie ma się do czynienia z wbijaniem rdzenia lub pala w grunt, lecz przeciwnie, grunt wyjmuje się, a następnie w otworze ubija beton, przez co wytwarza się niejako słup (rys. 11, patrz Nr. 1 „Przegl. Bud.”).

Przy fundowaniu słupów Straussa nie potrzeba, oczywiście, parowego kafara, a niezbędny inwentarz składa się z narzędzi wiertniczych, odpowiednich trójnogów z windami, zwykle ręcznymi i narzędzi do zabetonowania otworu.

Betonowanie otworu winno być bardzo ostrożne i starannie wykonane w ten sposób, żeby przy stopniowym podnoszeniu coraz to wyżej rury wiertniczej, ubijany beton zawsze znajdował się w dolnej części rury, wyżej od jej dna, inaczej bowiem mogłoby nastąpić przerwanie słupa betonowego przez grunt (często płynny), który mógłby się wtłoczyć do rury wiertniczej.

Obliczenie nośności pala Straussa — ściśle mówiąc — jest niemożliwe, jednak przy należytej staranności wykonaniu, szczególnie zaś przy dobrym ubijaniu i włączaniu betonu w grunt, uzyskuje się znaczną nośność słupa. Przyjmując, że dla słupa o średnicy około 10 cali (25 cm.) dopuszczalne obciążenie może wynosić 15—20 ton (bez uzbrojenia).

Przy dobrym, starannym ubijaniu, kiedy beton wtłoczy się w ścianki gruntu, tworząc słup o większej średnicy i z rozmaitymi zgrubieniami, nośność słupa Straussa może zwiększyć się bardzo znacznie.

Słupy Straussa mogą być też uzbrojone, jednak zwyczajnie uzbrojenie, nawet dobrze związane i włożone do rury, utrudnia ubijanie betonu. Niekiedy zamiast uzbrojenia wstawia się do rury wiertniczej prosto drugą rurę z siatki zwyczajnej lub z siatki Rabitza, bądź z blachy dziurkowanej i ubija się beton już w tej wewnętrznej rurze.

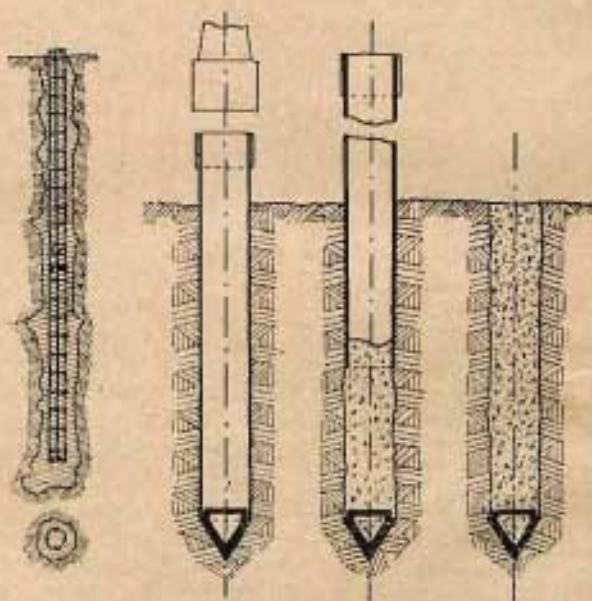
Naogół słupy Straussa robione są z betonu, bez wspomnianego uzbrojenia.

Jako zalety tych słupów można wymienić prostą organizację robót, tańszy inwentarz oraz możliwość fundowania na dowolnej głębokości, równoczesnego badania gruntu w każdym punkcie (za pomocą wiercenia), fundowania słupa bez większych uderzeń, wstrząsów etc., fundowania w piwnicach, pod mostami i t. p. i wogóle w tych warunkach, kiedy nie udaje się umieścić wysokiego kafara.

Co się tyczy braków słupów Straussa, to przede wszystkim wykonanie tych słupów zwykle posuwa się bardzo powolnie, co nieraz zupełnie uniemożliwia ich zastosowanie; następnie słupy Straussa nie mogą

być stosowane w gruntach torfowych oraz we wszystkich tych wypadkach, kiedy zachodzi obawa, że kwasowość lub inne właściwości wody gruntowej mogą ujemnie wpłynąć na świeży beton; pozatem słupów Straussa nie należy wykonywać w kurzawkach, a w gruntach, obfitujących w wodę zaskórną, wykonywać nader ostrożnie.

Przy słupach Straussa jesteśmy bardzo zależni od sumienności roboty, gdyż przy najmiejszym lekceważeniu ze strony robotników, lub zbytniego pośpiechu w wykonaniu, można obawiać się przerwania słupa i zasypania ziemią, wypłukania betonu przez wodę etc. Powstające stąd braki nadzwyczaj trudno jest ujawnić i zwykle tylko przyszła budowa może pokazać, czy słupy były dobrze wykonane.



Rys. 12.

Rys. 13.

Słupy Wolfholtz'a (rys. 12) są niejako dalszym udoskonaleniem słupów Straussa.

Po dokonaniu za pomocą wiercenia otworu w gruncie do żądanej głębokości, rurę zamyka się u góry specjalną metalową czapką, przez otwór w której włącza się do rury powietrze (10 kg/cm²), wobec czego gruntowa woda zostaje z rury usunięta.

Wtedy pod większym ciśnieniem beton zostaje skierowany z betoniarki do rury i stopniowo zapelnia dolną część otworu. Równocześnie rura pod ciśnieniem podnosi się do góry.

Zalety i braki tego systemu są mniej więcej te same, co i w słupach Straussa, za wyjątkiem tego, że w systemie Wolfholtz'a betonowanie wykonywane jest w suchym otworze, a rura może być wyciągnięta przedtem jednak należy stwierdzić, że kontrola ciągłości zabetonowania, czyli kontrola nieprzerwania słupa, jest w tym systemie też trudna, a całe urządzenie więcej skomplikowane i droższe niż przy systemie Straussa.

*) Słupy systemu Straussa stosowane są w Polsce dość szeroko.

*) Początek artykułu patrz Nr. 1 „Przeglądu Budowlanego”.

Istnieje jeszcze kilka systemów zbliżonych do systemu Wolfholtz'a, których opisu tu nie przytaczamy.

Wykonanie *pali systemu Simplexa* polega na tem, że z początku, zapomocą parowego kafaru, zabija się w grunt rurę, której dolny koniec jest zamknięty (rys. 13). Następnie stopniowo rurę wyjmuję się, podciągając ją do góry, zabetonowując jednocześnie otwór, jak w słupach Straussa.

Opisujemy ten system wskutek tego, że ziemi przy jego stosowaniu nie usuwa się jak w systemie Straussa, a natomiast pal (rura) zabija się do wępu.

W zależności od sposobu zamknięcia dolnego końca rury, są dwa rodzaje syst. Simplexa: w jednym z nich rura kończy się u dołu specjalnym grotem, który, po wyciągnięciu rury, pozostaje w gruncie, w drugim zaś na końcu rury jest umocowany t. zw. aligator, czyli paszcza, zwarta podczas zabijania rury, natomiast przy wyciąganiu olwierająca się i pozwalająca przez to łatwo wykonywać betonowanie otworu.

Przy zabijaniu w pokładach twardego gruntu lub przy przebijaniu warstwy żwirowej, przy napotkaniu kamieni etc. paszcza łatwo może ulec uszkodzeniu, wobec tego winna posiadać mocną konstrukcję. W takich wypadkach lepiej jest słosować pozostający w gruncie grot, co jest jednakże kosztowniejsze.

Pale Simplexa wykonuje się zwykle bez uzbrojenia, niekiedy jednak mogą być i uzbrojone, przyczem uzbrojenie to zwykle nie sięga długości większej nad 2—3 m od góry pala.

Przy większych długościach pala betonowanie staje się trudniejszym i nie zawsze może być wykonane dokładnie.

Z palami Simplexa robiono wiele różnych prób i stosowano szereg modyfikacji tego systemu. Naprz. przy wodonośnych gruntach, lub przy fundowaniu pali w wodzie, pozostawiano część rury w gruncie dla zabezpieczenia świeżego betonu od podmycia; w innych wypadkach, przy fundowaniu tych pali w gruntach piaszczystych, używano podwójnych rur, przyczem w szparę pomiędzy rurami była wtłaczana woda, a materiał wypłukiwany unosił się do góry przez rurę wewnętrzną, etc.

Słabą stroną tych pali jest przede wszystkim to, że trzeba mieć dostatecznie mocną rurę, któraby się nie zgniotta przy zabijaniu pod uderzeniem parowej baby.

Następnie, o ile rura wyjmuję się, mamy do czynienia z temi samemi trudnościami betonowania, co i w słupach Straussa. Uważane jest za ujemne również to, że pal Simplexa nie posiada formy stożkowej i przez to nie może być wyzyskany opór wytłoczenia.

Główną zaletą pali syst. Simplexa jest możliwość fundowania szybszego niż przy syst. Straussa, ale przytem należy pamiętać, że jest potrzebny inwentarz znacznie kosztowniejszy, niż dla wykonania słupów Straussa.

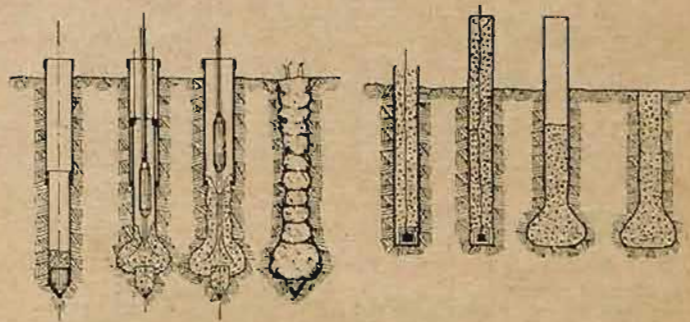
Istnieje wiele odmian syst. Simplexa, stanowiących niejako pewne jego ulepszenie, jak naprz. syst. Gow i Palmer z rozszerzoną podstawą, syst. Hurley Abbot i t. p. Z braku miejsca jednak nie przytaczamy tu tych modyfikacji.

Jako znaczniejsze udoskonalenie syst. Simplexa można uważać syst. Frankignoul'a, zwany inaczej syst. *Pieux Franki* (rys. 14).

Zamiast jednej rury używa się tu 2, 3 i więcej, teleskopowo zabijanych w sposób wskazany na rysunku.

Znajdujący się w dolnym końcu rury grot po zabiciu rury zostaje wyjęty i rury stopniowo betonuje się w ten sposób, że beton zostaje ubijany i wtłaczany w grunt, tworząc rozszerzoną podstawę pala. Ubijak posuwa się po drutach, których końce zostają utopione w betonie; po całkowitem zabetonowaniu pala wspomniane druty stanowią uzbrojenie pala.

Pale syst. *Pieux Franki* mają w porównaniu z palami Simplexa tę zaletę, że są stożkowej formy i wskutek tego nośność tych pali jest bardzo znaczna. Zależna ona jest, oczywiście, od przekroju i składu wtłoczonego betonu, od staranności ubijania i od charakteru gruntu. Katalogi firmy przytaczają przykłady, kiedy dopuszczalna nośność pala syst. *Pieux Franki* dochodziła do 70 ton.



Rys. 14.

Rys. 15.

W przesyconych wodą gruntach woda, po wyjęciu grotu, dostawała się do rury i stanowiła poważną przeszkodę przy betonowaniu. Wobec tego w nowszych typach tych pali zostały zastosowane groty żelbetowe pozostawiane w gruncie, jak pokazano na rys. 14. Inwentarz, potrzebny do fundowania pali syst. *Pieux Franki*, jest, oczywiście, znacznie droższy, niż dla słupów Straussa i równie droższy od inwentarza dla pali Simplexa, za to jednak pal syst. *Pieux Franki* jest lepszy od słupów Straussa, gdyż nośność jego jest większa, a wykonanie szybsze.

Pale *Pieux Franki*, jak i inne pale bez pochwy, nie są zabezpieczone od działania kwasów ziemnych na świeży beton; winny być wykonywane nadzwyczaj ostrożnie w gruntach z obfitą wodą węglaną, gdyż beton może być wymyty, wytłoczony przez wodę do góry, etc.

Udoskonalenie inżyniera Wilhelmi (w systemach Straussa, Simplexa i innych), aczkolwiek nie ma szerszego zastosowania, zasługuje na uwagę ze względu na jego oryginalność. Polega ono na tem, że rozszerzenie stopy pala betonowego w samym dole można osiągnąć zapomocą wybuchu. (Rys. 15)

Na dno wykonanego otworu dla pala wkłada się przedstawiony na rysunku nabój materiału wybuchowego.

Po dokonaniu, przy pośrednictwie doprowadzonych z góry przewodników elektrycznych, wybuchu, otrzymuje się w gruncie rozszerzenie, zapełniane następnie przez beton plastyczny.

Pały z pochwą pozostawioną w gruncie.

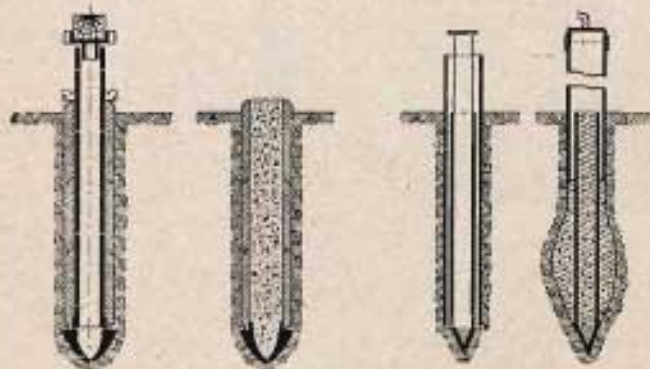
Otwory dla pała, nie zabezpieczone rurą lub gilzą, łatwo mogą być zalane przez wodę lub zasypane przez ziemię, która przytem może być zmieszana z betonem podczas ubijania, co może znacznie osłabić pał; również i otwory, zabezpieczone chwilowo rurą, stopniowo wyciąganą podczas betonowania (Strauss, Simplex, Pieux Franki i inni), mogą być należycie zabetonowane i stanowić dobry pał tylko przy bardzo starannem wykonaniu.

Niekiedy nieznaczne przecoczenie, szczególnie, gdy ma się do czynienia z warstwami wodonośnymi, może pociągnąć za sobą wypłukanie betonu, zmieszanie z gruntem, nawet przerwanie pała etc.

Powyższe braki w pałach bez pochwy spowodowały dążenie do wykonania pałi betonowych w gruncie w ten sposób, żeby otwór był zabezpieczony na stałe blaszaną pochwą, czyli gilzą.

Poniżej dajemy w skrócie opis niektórych z tych systemów.

System „Mast” polega na zabiciu gilzy blaszanej (z blachy 1—2 mm) zapomocą drewnianego rdzenia, która to gilza, po usunięciu rdzenia, zabetonowuje się.



Rys. 16.

Rys. 17.

Przy fundowaniach głębszych pałi, Mast używał jako rdzenia kształtówki żelaznej oraz uzbrojenia betonowego pała; w ten sposób przy fundowaniu na pałach żelbetonowych jednego z mostów na kanale żeglownym Berlin—Szczecin, udało się zabić pały do głębokości 40 metr.

Istnieje oprócz tego kilka systemów (naprz. Jonse'a, Raymond typ III) zbliżonych do syst. Mast.

System Mast daje pał cylindryczny, którego opór składa się z oporu na końcu pała i tarcia gruntu o jego powierzchnię.

Pały syst. „Perless” mają pochwę, składającą się z kregów betonowych. (Rys. 16)

Dla wykonania takiego pała, zabija się mocną żelazną rurą wraz z osadzonym na dolnym końcu lanym grotem o średnicy nieco szerszej niż średnica rury, na rurę zaś nakłada się kregi betonowe, opuszczane wraz z rurą do otworu. Następnie wyjmuję się rurę żelazną, stopniowo betonując otwór, zabezpieczony kregami betonowymi. Pały Perlessa są naogół mało rozpowszechnione.

Pały systemu Szenajcha.

Opuszcza się rurę zapomocą wiercenia, podmywania lub zabijania kafrem parowym (w tym ostatnim

wypadku rura musi być odpowiednio mocna) i usuwa się z niej ziemię; następnie do rury wkłada się gilzę z cienkiej blachy i otwór zabetonowuje się. W szpary pomiędzy rurą a gilzą wlewa się beton pod ciśnieniem do 40 atm., przyczem zewnętrzną rurę wyjmują i pozostaje pał całkowity betonowy z gilzą żelazną zamiast uzbrojenia. (Rys. 17)

W tym wypadku mamy jakgdyby pewien rozwój i udoskonalenie konstrukcji słupów syst. Straussa, polegające na tem, że niema tu obawy przerwania słupa betonowego podczas wyciągania rury i betonowania; z drugiej zaś strony dla wykonania słupów Szenajcha jest potrzebny kosztowniejszy inwentarz.

Ażebymy otrzymać wszystkie zalety pałi w gilzach i jednocześnie otrzymać największy opór wytłoczenia, należało dążyć do otrzymania pała stożkowego w gilzie, co zostało osiągnięte w systemach Sterna i Raymond; zasada pałi powyższych jest jednakowa, różnica polega tylko na konstrukcji.

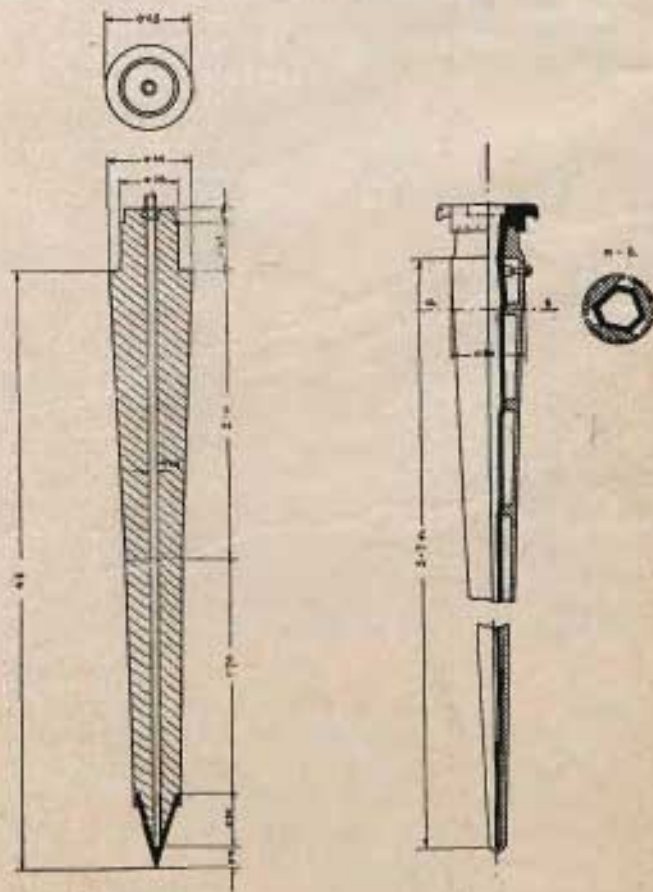
Pały systemu Sterna.

Rdzeń pała tego systemu jest dębowy, formy stożkowej lub też (udoskonalenie inż. Kafki) cylindryczno-stożkowy (rys. 18).

Rdzeń dębowy kończy się u dołu specjalnym żelaznym lub żeliwnym grotem, który zaciska końce gilzy podczas wbijania pała.

Po zabiciu (przeważnie kafrem parowym) wyjmuję się rdzeń dębowy, a gilza blaszana (ze ściankami o grubości 0,5 mm, 1 mm i więcej) pozostaje w gruncie, zabezpieczając ścianki otworu od zasypiania ziemią, rozmycia i t. p.

Otrzymany w ten sposób otwór stożkowy, zabezpieczony gilżą, zapelnia się betonem.



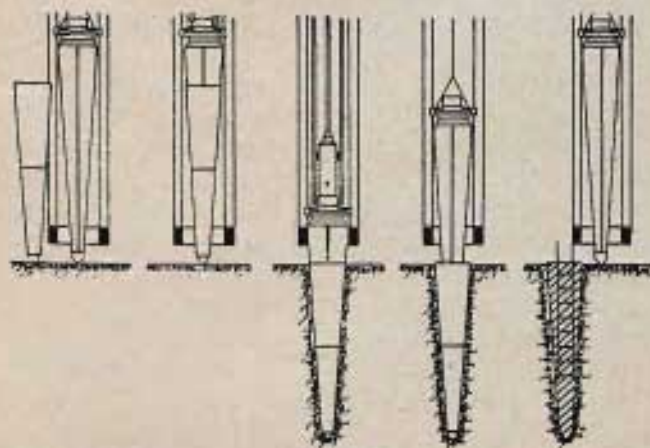
Rys. 18.

Rys. 19.

Wymywanie rdzenia z otworu, szczególnie w mocniejszych pokładach, jest często b. trudne i dokonywa się z pomocą wind i lewarów.

W najnowszych typach pali Sterna są stosowane lewary hydrauliczne, połączone z rdzeniem. W gruntach luźnych działają one dobrze, natomiast w pokładach twardszych łatwo ulegają uszkodzeniu. Jednakże udoskonalenie to może okazać się bardzo pożytecznym przy wyciąganiu rdzenia, a niektóre defekty urządzenia z pewnością będą w najbliższym czasie usunięte.

Nośność pala Sterna wobec jego stożkowej formy jest w porównaniu z pałem cylindrycznym podobnej długości, b. znaczna. Zwykle przyjmują dla normalnego typu pala Sterna dopuszczalne obciążenie na pal do 30 ton.



Rys. 20.

Pale Sterna są stosowane przeważnie dla płytkiego fundamentowania (3—4 metry).

Pale syst. Raymonda.

Jeszcze przed Sternem zasadę pali stożkowych wprowadził w życie Raymond, który opatentował szereg typów stożkowych pali, stopniowo je udoskonalając.

Obecnie w palach stożkowych syst. Raymond (rys. 19 i 20) rdzeń jest stalowy, składa się z 2 lub z 3 części. Średnica rdzenia rozszerza się podczas zabitia i zwęża się podczas wymywania z gruntu, wobec czego wymywanie rdzenia po dokonaniu zabitia jest naogół łatwiejsze, niż w syst. Sterna.

Zabita wraz z rdzeniem gilza żelazna (z blachy od 0,5 do 2 mm) pozostaje po wyjęciu rdzenia w gruncie i służy jako wzmocnienie wybitego w gruncie otworu. Gilza jest szczelną, zupełnie zakrytą u dołu, wobec czego do gilzy nie może dostać się szlam, muł i t. p. Po zabetonowaniu otworu gilza chroni świeży beton od uszkodzenia przez wody gruntowe, nieraz zawierające szkodliwe składniki.

W razie, gdy zależy na osiągnięciu większej głębokości pala w celu oparcia na mocniejszych, głębiej leżących pokładach (naprzykład, w celu przebicia torfowych pokładów i oparcia na gliniastym podłożu), używane są cylindryczne pale Raymonda.

W Polsce dotychczas najczęściej stosowane są trzy zasadnicze syst. Raymonda *).

* Wg. danych Przedsiębiorstwa Robót Fundamentowych „Raymond”, Warszawa.

Typ	Długość max. m	Średnica w cm		Średni przekrój w cm ²
		górną	dolną	
I	5,20	50	15	830 rdzeń stożkowy
II	7,50	40	20	707 „ „
III	6,12	32	32	804 „ cylindryczny

Pale typu I używane są pod fundamenty budynków mieszkalnych, fabryk, pod kominy fabryczne, przyczółki mostowe i t. p., przy gruntach ogólnie słabych lub nasypowych.

Pale typu II stosuje się przy gruntach przeważnie nierównomiernie słabych, mianowicie gdy grunt w górnych warstwach jest do tego stopnia luźny, że zabicie pali nie wpłynie na wydatne polepszenie się warunków wskutek zgręszczenia, grunt zaś niżej położony jest znacznie zwięźlejszy. Pale typu II stosowane są również w wypadkach, gdy trzeba zabijać je w wodzie o głębokości 2 metrów.

Przy większych głębokościach wody oraz w tych wypadkach, gdy zachodzi potrzeba zabitia pali znacznej długości, stosowany jest typ III.

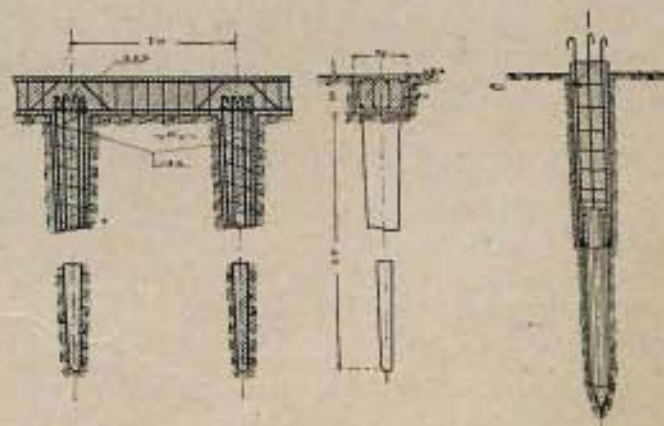
W typach I i II używa się najczęściej gilzy falcowanej (grubość blachy 1 mm), w typie zaś III szwejsowaną (grubość blachy 1—2 mm).

Nośność pala stożkowego oblicza się na max. 35—40 ton, cylindrycznego do 30 ton.

Pale stożkowe wobec swoich zalet i wielkiej nośności, mają obecnie szerokie zastosowanie, szczególnie w Ameryce. W Polsce w ciągu ostatnich kilku lat zauważono również większe zainteresowanie się fundamentowaniem na palach betonowych, w szczególności zaś stożkowych (rys. 21).

Z opisów innych systemów pali widzimy, jakie zalety mają pale stożkowe, betonowane na miejscu w gilzach.

Przedewszystkiem mają one wszystkie te zalety, które posiadają pale innych systemów w gilzach (zabezpieczenie otworu od zasypania ziemią, zabezpieczenie świeżego betonu od działania kwasów, od rozmycia wodą i in.), prócz tego zaś dodatnio wyróżniają się wielką nośnością.



Rys. 21.

Rys. 22.

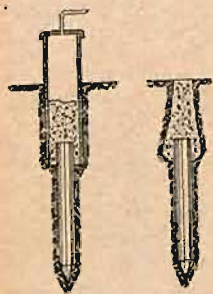
Pal stożkowy zgręszcza bardzo znacznie grunt na całej długości stożka i całym stożkiem opiera się o ten zgręszczony grunt. Pale stożkowe, zabite do jednako-

wego wpedu, stwarzają wzajemian istniejącego słabego gruntu, nowy grunt o pożądaney nośności; przy zabiciu pali do jednakowego wpedu, osiadanie budowli, spoczywającej na tych palach, będzie równomierne.

Nośność pala stożkowego przy pewnej głębokości jest tak wielka, jak nośność pala cylindrycznego, dłuższego dwa i więcej razy, wobec czego fundamentowanie na palach stożkowych jest najoszczędniejsze.

Wykonanie pali stożkowych może być bardzo szybkie, w każdym razie postępuje prędzej, niż wykonanie pali innych systemów.

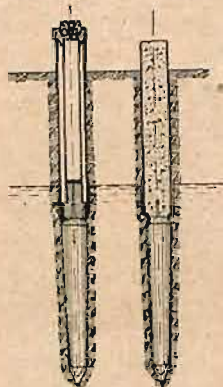
Wszystkie te zalety wysuwają pale stożkowe na pierwsze miejsce. Oczywiście są wypadki, w których pali stożkowych nie należy stosować, mianowicie, jeżeli budowa ma miejsce na tak bagnistym gruncie, że nawet pal stożkowy nie znajduje w nim oporu, lub też jeżeli przy zabiciu pali w rzece przy głębokiej wodzie, znaczna część stożka (o większych przekrojach poprzecznych) okaże się w wodzie, a pal zabity będzie tylko cienkim końcem w grunt.



Rys. 23.



Rys. 24.



Rys. 25.

Poza tymi nielicznymi wyjątkami pale stożkowe mają bardzo szerokie zastosowanie zarówno przy fundamentowaniu pod mosty, szluzy, wiadukty etc., jak pod kościoły, teatry, domy mieszkalne, pomniki i in.

Pale konstrukcyj mieszanych.

Oprócz betonowych i żelbetowych pali używane są niekiedy pale konstrukcyj mieszanych, które możnaby nazwać palami drewniano-betonowymi. Aczkolwiek nie mają one dotychczas szerokiego zastosowania, podajemy tu parę przykładów tych pali ze względu na to, że w poszczególnych wypadkach zastosowanie ich może się okazać korzystnym i że były przykłady stosowania ich w Polsce.

Konstrukcja ta w większości systemów polega na łączeniu drewnianej dolnej części pala z żelbetową górną w tym założeniu, że tak drewniana część pala, jak i połączenie drzewa z betonem, znajduje się pod poziomem zwierciadła wody gruntowej.

Podobnie łączone drewniano-betonowe pale (patentowane) posiadają różne firmy, więc mamy pale mieszanej konstrukcji systemów Frankignoul'a, Macartur'a, Paszkowskiego, Raymonda, Simplex'a i inne (rys. 22—25).

W jednych systemach zabijane są przedewszystkiem pale drewniane, a następnie głowica pala drow-

nianego łączy się z rurą lub giłą i cała konstrukcja wbija się dalej w grunt, poczem (po wydobyciu rdzenia) górną część pala zabetonowuje się; w innych zaś systemach zabijają z początku rurę, a następnie teleskopowo — pal drewniany.

Słabym miejscem wszystkich systemów pali podobnej konstrukcji jest urządzenie stałego połączenia drewnianej części pala z betonową.

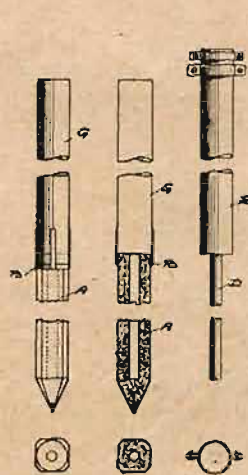


Rys. 26.

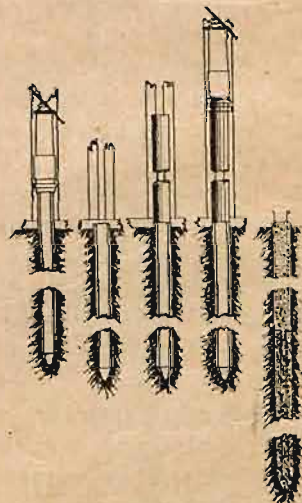
Spostrzeżono, że często w miejscach nieszczelnego połączenia gilzy z palem nabiera się szlam i cała konstrukcja zupełnie lub znacznie traci na wartości.

Rzadziej używany jest system mieszanej drewniano-betonowej konstrukcji pali, znany pod nazwą syst. „Ripley“ (rys. 26). Przy tym systemie rozściela się na drewnianym pomoście siatkę drucianą, pokrywa się tę siatkę warstwą betonu, poczem nawija się ją wraz z betonem na cienki drewniany pal, tworząc w ten sposób pal drewniano-żelazno-betonowy; po sześciu tygodniach twardnienia pal taki można zabijać.

Wreszcie należy wspomnieć o polskim wynalazku pali syst. „Consiray“, które przedstawiają połączenie pali żelbetowych gotowych (Hennebique, Considère i inne) z palami betonowymi w gilzie, wykonywanymi na miejscu roboty (Raymond, Mast, Stern), dlatego też łączą w sobie zalety tych dwóch rodzajów pali.



Rys. 27.



Rys. 28.

Zwykły gotowy pal żelbetowy (rys. 27) zakończony jest u góry specjalną obręczą żelazną, wbetonowaną w ten pal; do tej obręczy doszwejsowuje się szelnie zapomocą autogenu żelazną gilzę cylindryczną lub stożkową. Następnie zapomocą specjalnego rdzenia zabija się ten pal w grunt aż do otrzymania wpedu; po wyjęciu rdzenia gilzę zabetonowuje się (rys. 28).

(D. c. w nast. numerze)

inż. Edward Romański.

BUDOWA TUNELU LINII ŚREDNICOWEJ WĘZŁA KOLEJOWEGO W WARSZAWIE

(Opis robót wykonanych przez firmę Fr. Martens i Ad. Daab S. A.).

Upośledzenie Warszawy pod względem urządzeń kolejowych stwarza dla kolei niepomierne utrudnienia w prowadzeniu ruchu, wywołując stratę czasu i znaczne powiększenie kosztów eksploatacji. Nie w lepszym położeniu jest miasto, narażone na wielkie trudności i straty skutkiem braku komunikacji pomiędzy północnymi i południowymi dzielnicami, przedzielonymi linjami kolejowymi.

Na te wady urządzeń kolejowych w Warszawie zwrócono już uwagę przed 30 laty. Jeszcze w roku 1903 w Petersburgu uzyskał zatwierdzenie projekt przebudowy całego węzła kolejowego w Warszawie, sporządzony przez inżynierów A. Świętochowskiego i J. Eberhardta. Roboty te rozpoczęto zostały wówczas tylko w zakresie ruchu towarowego, t. zw. północnej linii obwodowej, i ograniczyły się z powodu nieporozumień finansowych pomiędzy Tow. b. Kolei Warszawsko-Wiedeńskiej i skarbem państwa rosyjskiego do zbudowania na tej linii drugiego toru oraz nowego dwutorowego mostu przez Wisłę pod cytadela.

Po skupie kolei Warszawsko-Wiedeńskiej przez rząd projekt przebudowy węzła uległ przeróbce i uzupełnieniu pod kierunkiem prof. inż. A. Wasiutyńskiego i w ulepszonej formie, aczkolwiek bez zmian zasadniczych, uzyskał ponowne zatwierdzenie w Petersburgu. Rozpoczęte na podstawie tego projektu roboty w zakresie ruchu osobowego zostały niebawem przerwane przez wojnę.

Z chwilą odrodzenia Państwa Polskiego stosunki w węzle warszawskim uległy zasadniczej zmianie, która z tem większą siłą uwydatniła braki urządzeń kolejowych w Warszawie. Jako stolica młodego, wielkiego państwa, Warszawa, będąc ośrodkiem jego 19.000 kilometrowej sieci kolejowej, stanęła przed okresem niespodziewanego rozwoju. Rozbudowa węzła kolejowego w Warszawie stała się rzeczą palącą.

Sejm Rzeczypospolitej uchwalił na wniosek rządu odpowiednią ustawę w dn. 18 lipca 1919 r. Ustawa upoważniła rząd do wszelkich czynności, związanych z przebudową węzła kolejowego w Warszawie, przyznając na nie w 1919 r. sumę 15.000.000 marek pol. Na mocy tej ustawy Ministerstwo Kolei przystąpiło do robót na podstawie projektu z r. 1914, który został zatwierdzony do wykonania.

Dla stopniowego ustalania szczegółów projektu i kosztorysów jako też dla nadzoru nad wykonaniem robót, utworzona została przez Ministerstwo Kolei osobna Komisja pod przewodnictwem prof. inż. A. Wasiutyńskiego. Kierownictwo robót objęła Dyrekcja Budowy Kolei.

Całość robót została podzielona na dwie serje, z których pierwsza obejmuje budowę linii średnicowej z 3-ma dworcami i mostem przez Wisłę, a druga — budowę stacji rozrządowych i ładunkowych. Roboty pierwszej serji dzielą się na dwa okresy. W pierwszym okresie linja średnicowa miała być wybudowana pod

dwa tory, a w drugim miało nastąpić uzupełnienie jej do 4-ech torów. Podział ten ustanowiono w tem słusznym przekonaniu, że najpilniejszą sprawą jest zwolnienie torów towarowych od ruchu osobowego i usunięcie torów z poziomu ulic, oraz budowa drugiego mostu przez Wisłę. Każda z tych części stanowi oddzielną całość i może być bezpośrednio po wykonaniu oddana do ruchu, przyczyniając się do znacznej poprawy stanu rzeczy w węzle warszawskim.

Koszt robót pierwszego okresu obliczony został w przybliżeniu na 80.000.000 złotych. Roboty podzielono na takie, których wykonanie wiąże się z eksploatacją bieżącą węzła, i te były wykonywane sposobem gospodarczym, jak np. nasypy na Pradze i wykop na Czystem, i takie, które stanowią odrębną całość, niezależną od eksploatacji bieżącej. Te oddano z przetargu przedsiębiorcom, między innymi wykonywaną obecnie budowę tunelu Tow. Akc. Fr. Martens i Ad. Daab w Warszawie.

Bieg tych robót, z początku normalny, musiał następnie ulec powstrzymaniu skutkiem braku kredytów. Roboty były skazane na zasilenie pieniędzmi z jednego tylko źródła — dochodów eksploatacyjnych kolei. Źródło to, oczywiście nie pozwoliło na należyte rozwinięcie robót, a ogólne położenie finansowe Państwa nie sprzyjało odpowiedniej tranzakcji kredytowej.

W tym stanie rzeczy o należytem rozwinięciu robót nie mogło być mowy, a co gorsza, w sferach skarbowych Rządu powstały obawy, czy roboty te nie przekraczają możliwości finansowych młodego Państwa i czy nie należałoby wstrzymać ich zupełnie na pewien okres.

Jednakże konieczność przebudowy węzła kolejowego w Warszawie była tak oczywista, że pogląd taki nie mógł przeważać, i dlatego w ciągu kilku lat roboty były wprawdzie ograniczone do minimum, nigdy jednak nie uległy całkowitemu wstrzymaniu.

Obecnie ten okres przesilenia można uważać za szczęśliwie przetrzymany.

Wprawdzie źródłem pokrycia kosztów budowy pozostała nadal kasa kolejowa, ale dochody jej wzrosły o tyle, że z tej strony nie będzie już trudności do zakończenia pierwszego okresu robót. Budowę tunelu, stanowiącą integralną część Linji Średnicowej w Warszawie, rozpoczęto w r. 1923 od strony ul. Smolnej pod kierunkiem ówczesnego Naczelnika Oddziału Przebudowy Węzła ś. p. inż. Ciszewskiego.

Trasa tunelu, pokazana na załączonym planie sytuacyjnym (str. 59), biegnie od ul. Smolnej pod Aleją 3-go Maja i Al. Jerozolimskimi obok istniejącego dworca przyjazdowego, z krzywą o promieniu 1661,50 m w granicach przecięcia się z ul. Nowy-Swiat oraz krzywą esową o promieniach 270 m i 300 m obok dworca.

Długość tunelu 1167,48 m.

Dzięki inicjatywie i energii ś. p. inż. Ciszewskiego, roboty zostały rozpoczęte narazie systemem gospodarczym, lecz z konieczności były prowadzone w bardzo powolnem tempie.

Jednakże wkrótce zjawila się potrzeba przyspieszenia robót.

Nieczynny od r. 1915 most ks. Poniatowskiego pozwolił na zagrodzenie dostępu do niego w Alei 3-go Maja. Przedsięwzięte przez magistrat; odbudowa mostu i otwarcie ruchu kołowego przez tenże na rok 1925, zmusiło Kierownictwo Budowy Węzła do intensywniejszego poprowadzenia robót.

W dn. 8 października 1924 r. roboty tunelowe na odcinku ul. Smolna — Nowy-Świat zostały oddane z przetargu Tow. Akc. Fr. Martens & Ad. Daab z terminem wykonania ich na dz. 1 maja 1925 r., tak aby Aleja 3-go Maja mogła być w tym terminie udostępniona dla ruchu kołowego i tramwajowego w kierunku mostu Ks. Poniatowskiego.

W tym krótkim czasie, obejmującym 7 miesięcy zimowych, należało też wykonać budowę syfonu kanalizacyjnego, idącego wzdłuż ul. Nowy-Świat, na skrzyżowaniu z tunelem, którą to robotę wykonała Dyrekcja Wodociągów i Kanalizacji m. stoł. Warszawy.

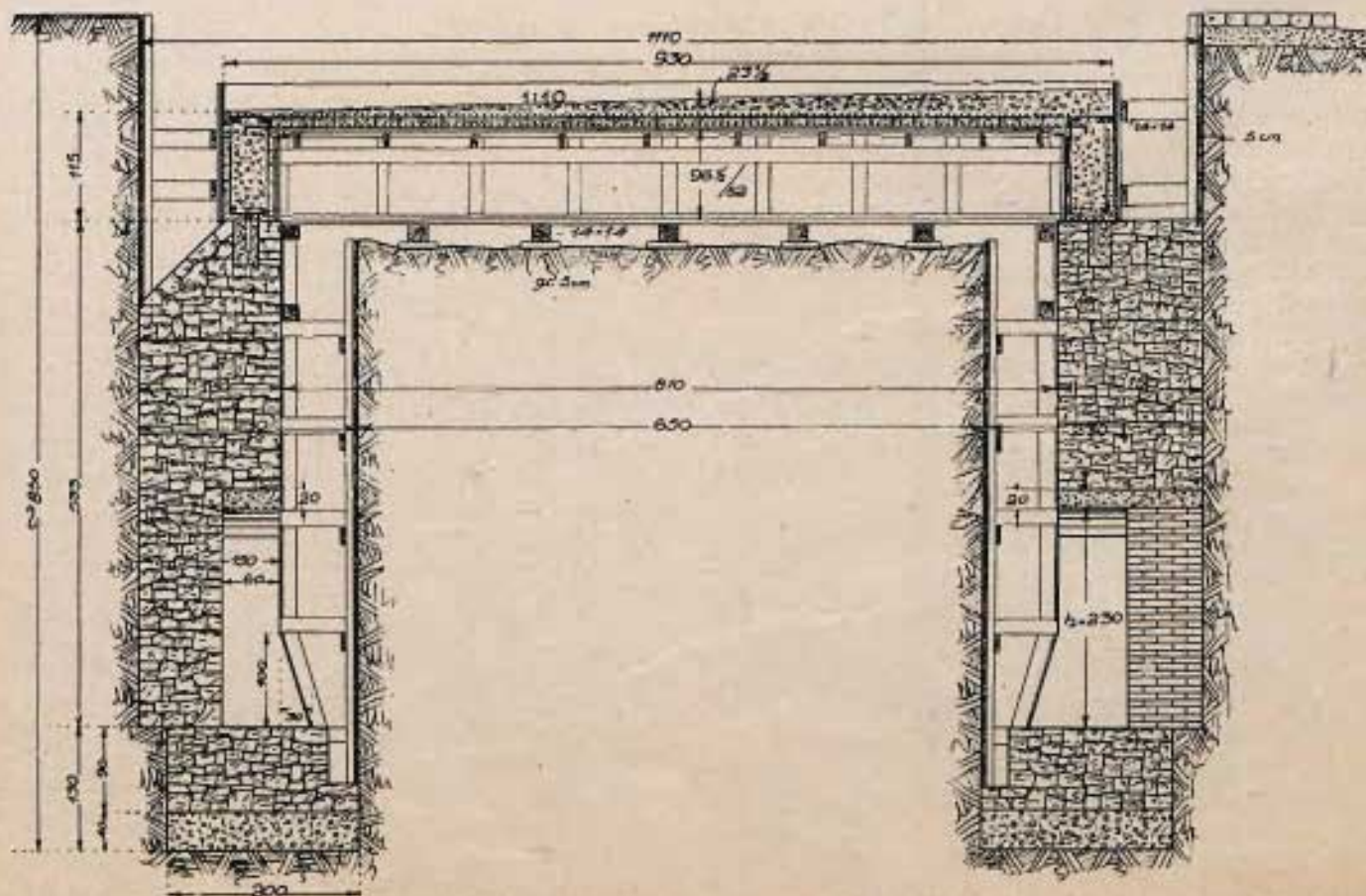
Roboty tunelowe poprowadzone zostały w przyspieszonym tempie przy 2-eh zmianach robotników. W wykopach, wzmocnionych deskowaniem 2 $\frac{1}{2}$ " gr. oraz rozporami 14/14 cm. gr., na poduszkach funda-

mentowych 0.40 mtr wysokich, wykonanych z betonu, wzniesiono ściany oporowe z kamienia łamanego (piaskowca Kieleckiego) o grubości 1.50 m i wysokości ponad fundamentem 5.33 m; wysokość zaś fundamentu ścian łącznie z poduszką betonową wynosi 1.30 m (patrz rys. poniżej).

Przed wykonaniem właściwych wykopów fundamentowych zdjęto na całej szerokości tunelu warstwę ziemi grub. 1—1.5 m (wykop otwarty), którego boki pozostawiono w oskarpowaniu, co było charakterystyczne dla tego odcinka tunelu dzięki przestronności terenu w przeciwstawieniu do dalszych odcinków poza ul. Nowy-Świat, gdzie ciasnota terenu, ruch tramwajowy i kołowy zmuszały do stosowania wykopów o ścianach pionowych i wzmocnionych od samego poziomu ulicy.

Ziemia pomiędzy ścianami oporowymi była pozostawiona celem ustawienia na niej deskowania pod pokrycie żelazobetonowe bez rusztowań, co zezwalało z jednej strony na forsowanie robót bezpośrednio wpływających na zatarasowanie ulicy kosztem ziemi pozostającej w jądrze i niehamującej bynajmniej robót pozostałych, — z drugiej zaś strony — pozostawienie tej ziemi, wykluczającej rusztowania, ułatwiało wykonanie deskowania dla pokrycia, dość ciężkiego, bo składającego się z belek żelbetowych o wymiarze 0.52 × 11.10 m, co 2 m rozstawionych, przy rozpiętości w świetle 8.10 m.

*Przekroj poprzeczny tunelu
na odcinku Smolna-Bracka*



WYKRES STANU ZAURZĄDZENIA NA BUDOWIE TUNELI LINII ŚREDNICOWEJ WARSZAWSKIEGO WZŁĄ KOLEJOWEGO

1 OKRES

SEKCJE 9-10 WZ.

tuż przed m. b. 345.02
wykonano w ciągu 10 dni

2 OKRES

SEKCJE 41-65 WZ.

tuż przed m. b. 370.25
wykonano w ciągu 23 dni

3 OKRES

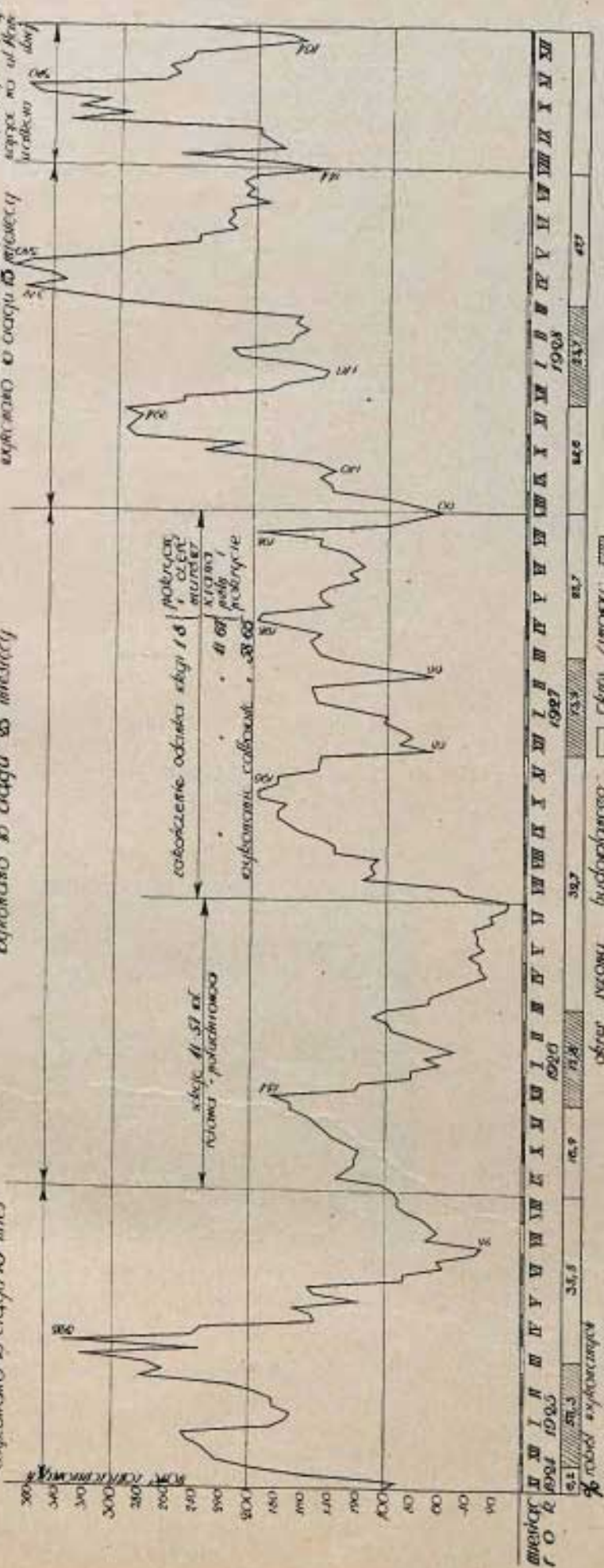
SEKCJE 66-92 WZ.

tuż przed m. b. 394.57
wykonano w ciągu 15 dni

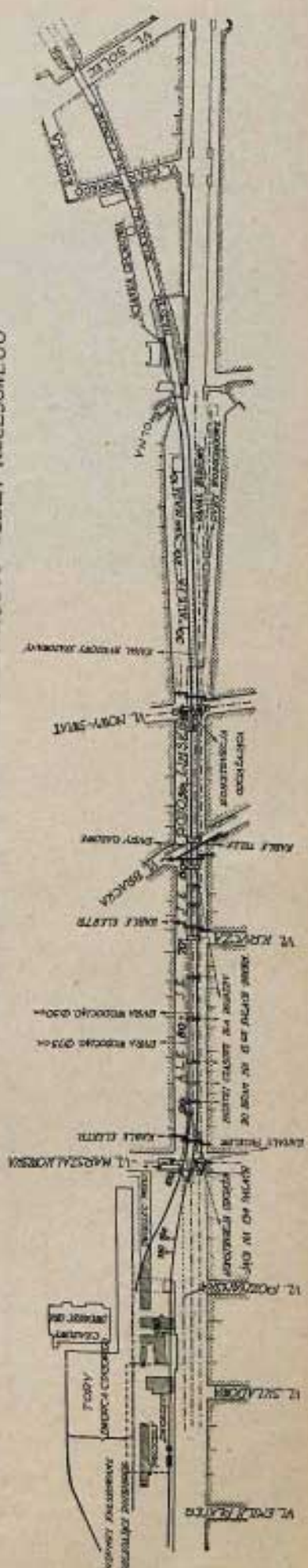
4 OKRES

SEKCJE 93-90

tuż przed m. b. 418.00
wykonano w ciągu 10 dni



PLAN SYTYWACKINY
TUNELI LINII ŚREDNICOWEJ WARSZAWSKIEGO WZŁĄ KOLEJOWEGO



Grunt w wykopie, poniżej warstwy nasypowej, składający się z ilu marglistego, zbitego, musiał być lupany oskardami. Ziemia usuwana była z wykopu za pomocą dźwigu, zaopatrzonego w kosz o pojemności 0.75 m. sz. Ze względu na właściwość gruntu, chwytacz samoczynny nie mógł być tu zastosowany. Dźwig firmy „Menck i Hambrok” poruszał się pomiędzy wykopami na torze normalnym, pracując na obie strony.



Fot. z dn. 21.III.1925. Widok zbrojenia i betonowania przy wykonaniu pokrycia tunelu na odcinku Smolna — N. Świat.

Ustalony umową termin wykonania robót zmuszał przedsiębiorcę do intensywnej pracy bez względu na warunki atmosferyczne, które nakazywały stawianie cieplaków dla umożliwienia wykonania robót murarskich.

Napotkane przeszkody w postaci rur i kanałów musiały być usunięte; murowany kanał burzowy w Al. 3-ga Maja był rozbierany w miarę postępu robót przy nowym burzowcu, który przechodził obok tunelu dzięki przeniesieniu komory przelewowej bliżej południowej strony ulicy.

W ten sposób roboty ziemne i murarskie przy ścianach oporowych zostały wykonane w sezonie zimowym do dn. 15.III.1925 r., poczem przystąpiono do wykonania pokrycia tunelu. (Fotografia z dn. 21.III.25 r.).

Mając na względzie odwózkę ziemi z dalszych niewykonanych jeszcze odcinków tunelu, wykonano w jądrze tunelu przy ścianie południowej t. zw. sztolnię roboczą o przekroju 2.5×2.5 m, która w przyszłości miała umożliwić wykopanie samego jądra.

W miarę wykonywania pokrycia tunelu następowały dalsze roboty, a więc: izolacja z podwójnej warstwy papy, krytej warstwą zaprawy cementowej o grub. 2 cm, zasypanie powierzchni tunelu i zabrukowanie ulicy kostką granitową na podkładzie piaskowym ze względu na przewidywane osiadanie nasypu, uniemożliwiające wykonanie podłoża betonowego.

Jednocześnie Dyrekcja Tramwajów Miejskich czyniła przygotowania do uruchomienia linii w Al. 3-go Maja.

W końcu czerwca 1925 r. Al. 3-go Maja została oddana do użytku publicznego w granicach jezdnii i chodników, przylegających do zieleńców.

Do wywożenia ziemi z jądra tunelu przystąpiło Tow. Ake. Fr. Martens & Ad. Daab w lipcu 1925 r.

i skutecznie je w ciągu 3-ech miesięcy. Ziemia z jądra została całkowicie wywieziona drogą podziemną na nasyp poza ul. Smolną wywrotkami, skompletowanymi w pociągi po 8 szt., ciągniętymi przez motorki benzynowe.

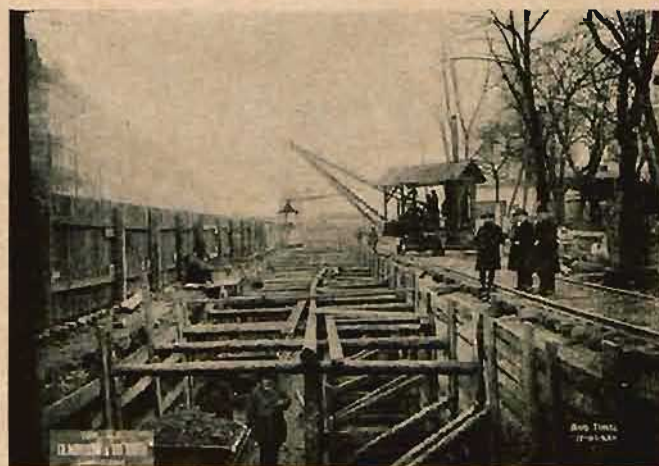
Przed przystąpieniem do budowy tunelu na dalszych odcinkach wzdłuż Al. Jerolimskich, której prowadzenie, pomimo szczupłych środków finansowych, zostało dzięki energii Kierownictwa Przebudowy Węzła postanowione, należało wykonać konstrukcję odciażającą jezdnię na skrzyżowaniu Nowego Światu z Al. Jerolimskimi, w celu utrzymania ruchu tramwajowego i kołowego.

Konstrukcję tę wykonano z belek dwuteowych podłużnych i poprzecznych, zastłanych pomostem drewnianym z kantówki grub. 16 cm. i opartych na palach drewnianych o dług. do 11 mtr., wpuszczanych w uprzednio wywiercone otwory w ziemi.

Celem tej konstrukcji było umożliwienie wykonania robót tunelowych i kanalizacyjnych bez przerywania ruchu ulicznego. Roboty te wykonane zostały zimą 1925 r. nocami w czasie przerw w ruchu tramwajowym, t. j. w godzinach między północą, a 5 rano.

Dalsze roboty na odcinku między ul. Nowy-Świat a Braecką rozpoczęło Tow. Ake. Fr. Martens i Ad. Daab w październiku 1925 r.

Wykopy prowadzono początkowo dla ściany oporowej południowej na całej długości od sekcji 41 do 56 (fotografia z dn. 17.XI.25 r.), zaś dla ściany północnej, pokrytej częściowo konstrukcją odciażającą, tylko na długości 5 sekcji, t. j. od 41 do 45 (fotografia z dn. 26.I.26 r.). Dalsze wykopy dla tej ściany były wstrzymane z powodu nieprzesunięcia torów tramwajowych, których międzytorze przechodziło nad wykopem dla tej ściany.



Fot. z dn. 17.XI.1925. Ogólny widok robót tunelowych na odcinku N. Świat — Braeka.

W tym czasie nastąpiło też w Ministerstwie Kolei pewne niezdecydowanie co do dalszych losów budowy linii średnicowej wobec braku kredytów. Dopiero w lipcu 1926 r. podjęto na nowo roboty tunelowe: tory tramwajowe na odcinku Nowy-Świat — Braeka przesunięte zostały ku chodnikowi od strony północnej Al. Jerolimskich, przystąpiono do przebudowy kanału miejskiego pod chodnikiem od strony południowej.

Dzięki temu roboty tunelowe mogły być prowadzone różnie. (Fotografja z dn. 11.I.28 r.). Ziemię z wykopów wywożono górą wywrotkami do zsypu na sekc. 46-ej, przez który przeladowywano do wywrotek, podstawionych pod zsypanie w tunelu i wywożono tunelem na nasyp przy ul. Solec.

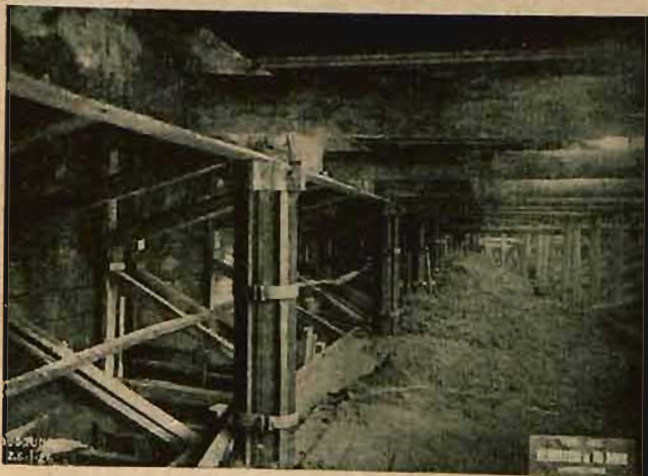
Poważną przeszkodą w wykonaniu robót na tym odcinku było pojawienie się wody w wykopach na głęb. 7—9 m, która, szczególnie na sekcjach 52—54, ukazywała się w takiej obfitości, że z trudem tylko można ją było usunąć bezustanną pracą pompy ośrodkowej. To spowodowało, że wykopy mogły być prowadzone tylko małymi kawałkami i fundamenty betonowe, zakładane odcinkami po 2—3 m dług., musiały być następnie wzmacniane za pomocą ruszty z sztytu kolejowych.

Roboty tunelowe na odcinku do ul. Brackiej ukończono w dn. 1.XII.1926 r. Zabrukowanie ulicy odłożono do wiosny 1927 r. Jednocześnie dokonana została na tej przestrzeni przebudowa kanału.

Należy wspomnieć, że w odległości około 1.5 m od tylniej ściany oporowej wzdłuż Al. Jeruzolimskich przechodzi rura wodociągowa o śr. 75 cm., zasilająca wodą Powiśle i Pragę, i dlatego wykonanie wykopu na całej dług. Al. Jeruzolimskich między Nowym-Światem i ul. Marszałkowską wymagało nadzwyczajnych ostrożności.

Dalsze roboty przy budowie tunelu na odcinku między ul. Bracką i Kruczą rozpoczęto w dniu 1 kwietnia 1927 r.

Ten odcinek tunelu charakterystyczny jest ze względu na zastosowanie pali systemu „Straussa“ pod fundamenty ścian oporowych. (Fotografja z dn. 18.VI.1928 r.). Pogarszające się stopniowo pod względem

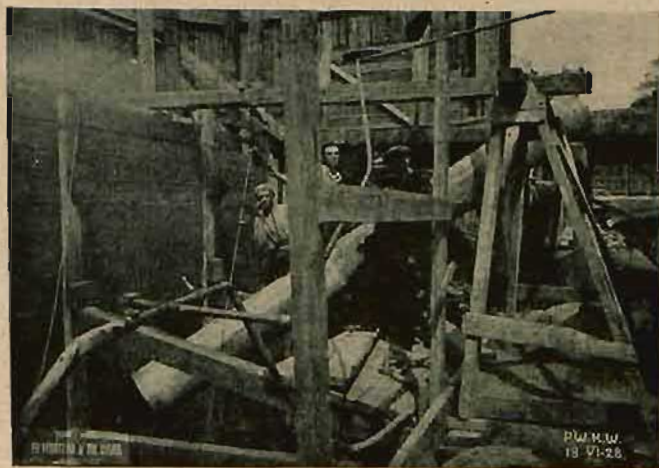


Fot. z dn. 26.I.1926. Wykop dla ściany tunelowej pod konstrukcją odcinającą przy ul. N. Świat.

uwarstwienia podłoże geologiczne, piaski wodonośne, dochodzące miejscami do głębokości przeszło 20 mtr. od poziomu jezdni, wymagały fundamentowania, gwarantującego trwałość konstrukcji. Bliskość fundamentów kamienne, położonych w odległości około 11 mtr. od południowej ściany tunelu, była także czynnikiem przeważającym na korzyść zastosowania pali. Początkowo projektowane studnie zapuszczane o średnicy

wewnątrz 2,20 m i o grub. ścianek żelbetonowych 0,40 m, ze względu na trudności bagrowania w wąskich wykopach, musiały ustąpić miejsca palom, przy wykonywaniu których wydobywanie zbędnego gruntu ponad teoretyczną ich objętość było mniej prawdopodobne, niż przy wspomnianych wyżej studniach zapuszczanych.

Pale żelazobetonowe o średnicy 45 cm. wykonywano w rurach żelaznych, wkręcanych do głębokości



Fot. z dn. 18.VI.1928. Opuszczanie żelaznej rury obsadzonej o śr. 45 cm dla wykonania pali syst. Straussa.

5—6 mtr. poniżej spodu fundamentów ścian. Pale te były zbrojone wg. pomysłu p. inż. Olszewskiego, kierownika przebudowy Węzła, siatką jednolitą fabryki hr. St. Ledóchowskiego, o oczkach rombowych o przekątnych 75 × 195 mm, zwijaną w cylindry o śr. 38 cm. Uzbrojone tą siatką pale próbne, w następstwie odkopane, dały rezultat zadawalający odnośnie przechodzenia przez oczka siatki ubijanego betonu, przy zastosowaniu żwiru o grubości ziaren do 4 cm. Ilość pali pod ścianę na jednej sekcji była różną, każdorazowo decydowaną w zależności od rodzaju i głębokości zalegania stałego gruntu. W celu uniknięcia zamulania otworów dla pali w czasie ich wiercenia, wywołanego różnicą ciśnienia zewnątrz i wewnątrz rur, zalewano te ostatnie wodą, co wytwarzało słup nadeśnienia wodnego wys. od 2—3 m. Roboty palowe były wykonywane sześcioma aparatami wiertniczymi bez przerwy, nie wyłączając światła, przy trzech zmianach robotników.

Osobliwością na tym odcinku było pozostawienie 2 rur gazowych o znacznym przekroju w stanie nienaruszonym w pokryciu tunelu przy zastosowaniu odpowiedniej konstrukcji. To samo stało się z kablami telefonicznymi, przechodzącymi wzdłuż ulicy Brackiej, koszt przełożenia których P. A. S. T. obliczyła na paręset tysięcy złotych, a czas trwania odnośnych robót na przeciąg około jednego roku.

Dzięki wyjątkowej pomysłowości Kierownika Przebudowy Węzła inż. Olszewskiego, który zaprojektował konstrukcję pokrycia w zależności od tej przeszkody, uniknięto straty czasu i ograniczono tak znaczny wydatek do sumy kilku tysięcy złotych. (Fotografja z dn. 10.X.1928 r.). Ten fakt należy podkreślić z wyjątkowym uznaniem dla pracy inż. Olszewskiego, który umiał pokonywać liczne przeszkody, wynikające z konsekwencji zaprojektowania tunelu płytkiego i dzięki

temu redukować do minimum koszty robót, nieprzewidzianych w projekcie.

W czasie prowadzenia robót, ruch uliczny na ul. Brackiej nie był zatrzymany ani na jeden dzień, dzięki wybudowaniu mostu czasowego ponad wykopem tunelowym.



Fot. z dn. 10.X.1928. Wylot wykonanego tunelu przy ul. Smolnej.

Na planie sytuacyjnym na str. 59 pokazane są kolejno przeszkody, napotkane w czasie budowy, a mianowicie: kanały miejskie, rury wodociągowe, gazowe, kable elektryczne, telefoniczne i inne, mostki czasowe dla dojazdu do domów. Przeszkody te w niemalej mierze przyczyniały się do zahamowywania tempa prowadzenia właściwych robót tunelowych, a roboty, związane z ich przesunięciem lub ewentualną przeróbką, stanowią poważną pozycję w ogólnych kosztach budowy.

Roboty na odcinku ul. Bracka—Krucza ukończono we wrześniu 1927 r.

Budowę tunelu na dalszym odcinku ul. Krucza—Marszałkowska rozpoczęto we wrześniu 1927 r. Termin rozpoczęcia tych robót był uzależniony od dalszego przesunięcia torów tramwajowych ku chodnikowi północnemu.

Dokonane uprzednio próbne wiercenia wykazały niepomyślny stan podłoża geologicznego pod fundamenty ścian tunelowych. I na tym odcinku wykonanie pali okazało się nieodrowne.

Nabyte na poprzednich odcinkach doświadczenie pozwoliło Tow. Akc. Fr. Martens i Ad. Daab, nieskrepowanemu teraz brakiem kredytów, zorganizować robotę w tempie iście amerykańskim, pomimo ciasnoty terenu rozporządzalnego i potrzeby zbudowania licznych mostków czasowych, umożliwiających dostęp z ulicy do domów.

O ile budowa tunelu na odcinku od ul. Nowy-Swiat do ul. Kruczej, obejmująca 24 sekcje (od 41—65), trwała prawie całe dwa lata, to na odcinku ul. Krucza—Marszałkowska, obejmującym 26 sekcji (od 66—92), rozpoczęta we wrześniu 1927 r., była ukończona w lipcu 1928 r., pomimo straty paru pierwszych tygodni oczekiwania na przesunięcie torów tramwajowych i nieprzewidzianej potrzeby wbijania ścianek szpuntowych w wykopach sekcji 91—92.

Roboty prowadzone były stale na 3 zmiany.

Dążność do jaknajszybszego otwarcia wylotu ul. Kruczej zmusiła do prowadzenia robót w czasie zimowym w ciepłakach, szczególnie przy pokryciu żelazobetonowym tunelu. Dotychczas opisane roboty tunelowe wykonane były przez Tow. Akc. Fr. Martens i Ad. Daab tylko w robociznie i przy użyciu własnych pomocy mechanicznych; materiały do tych robót były dostarczane przez Kierownictwo Przebudowy Węzła.

Ostatni wreszcie okres robót tunelowych, wykonywanych obecnie na odcinku poza ul. Marszałkowską, związany jest organizacyjnie z przebiegiem wykonywanych obecnie robót kanalizacyjnych pod konstrukcją odciażającą jezdnię ul. Marszałkowskiej, i uzależniony od uzgodnienia z projektem kolei podziemnej oraz od terminu, w którym nastąpi burzenie obecnego dworca przyjazdowego i innych budynków stacyjnych, leżących na trasie tunelu.

O ile dotychczas zasadą wytyczną prowadzenia robót tunelowych było stopniowe posuwanie się od ul. Smolnej ku ulicy Marszałkowskiej, by odprowadzać wodę z wykopów tunelem ku Powiślu, to tu trzeba było odstąpić od tej zasady ze względu na roboty przy budowie syfonu kanalizacyjnego, przegradzającego odpływ wód ku Powiślu.

Dla przyspieszenia tempa robót tunelowych trzeba było przystąpić do tych robót poza ul. Marszałkowską, odkładając budowę tunelu wpoprzek ul. Marszałkowskiej do czasu ukończenia robót kanalizacyjnych. Woda z wykopów jest przepompowywana obecnie do kanałów miejskich.

Celem przepuszczenia tunelu pod ul. Marszałkowską wykonana została tutaj konstrukcja odciażająca tory tramwajowe, poszerzona poza trasą tunelu w obie strony ul. Marszałkowskiej ze względu na roboty syfonowe, dla zachowania ruchu tramwajowego i kołowego. (Fotografja z dn. 4.X.1928 r.). Zajmuje ona powierzchnię trzykrotnie większą, niż analogiczna konstrukcja przy ul. Nowy-Swiat, ze względu na obszerniejszy węzeł tramwajowy i większą intensywność ru-



Fot. z dn. 4.X.1928. Roboty ziemne pod konstrukcją odciażającą przy ul. Marszałkowskiej.

chu oraz ze względu na syfon kanalizacyjny w osi ul. Marszałkowskiej, którego budowa wymagała dodatkowej konstrukcji na przestrzeni od studni wlotowej do studni wylotowej na całej niemal szerokości ulicy.

Ponieważ tunel pod ulicą Marszałkowską przechodzi bardzo płytko, albowiem wierzeh pokrycia jego znajduje się w tym miejscu zaledwie na głęb. ok. 1.20 m od poziomu jezdni, należało przede wszystkim zaprojektować konstrukcję odciążającą tak, by jej wysokość konstrukcyjna była jak najmniejsza.



Fot. z dn. 11.I.1928. Niepokryta część tunelu na odcinku Błocka—Marszałkowska dla zsypania ziemi wywożonej tunelem.

Osiągnięto to przez zastosowanie łączenia żelaznych belek podłużnych i poprzecznych w jednym poziomie, uzyskując wysokość pod konstrukcją około 0.80 m, umożliwiającą wykonanie pokrycia.

Łączenie belek podłużnych i poprzecznych w jednym poziomie, charakterystyczne dla konstrukcji odciążającej przy ul. Marszałkowskiej w odróżnieniu od analogicznej konstrukcji przy ul. Nowy-Świat, wymagało przycinania i dopasowywania poprzecznych belek na miejscu z powodu nieprawidłowej figury geometrycznej w rozplanowaniu belek podłużnych. Zastosowanie długich belek, szczególnie dla konstrukcji kanalizacyjnej, podwieszanie kabli telefonicznych między belkami zapomocą specjalnej konstrukcji i t. p., utrudniało znacznie roboty przy gęstej sieci torów tramwajowych.

Roboty te wykonywano w nocy w godzinach od 12—5-ej przy wyłączonej sieci elektrycznej przewodów tramwajowych. Rozpoczęte one były w połowie sierpnia 1928 r. i zakończone w połowie listopada tegoż roku, poczem Dyrekcja wodociągów i kanalizacji przystąpiła do robót syfonowych. Dopiero po ukończeniu

robót kanalizacyjnych można będzie przystąpić do budowy tunelu w poprzek ulicy Marszałkowskiej, tak, że ukończenie tunelu na odcinku pod ulicą Marszałkowską może nastąpić po wykonaniu robót kanalizacyjnych, które będą ukończone prawdopodobnie na początek lipca 1928 r.

Ilości robót dla konstrukcji odciążającej:

- 1) Zmontowano belek dwuteowych N. N. 16, 20, 32, 34, 36, 40, 45 m. b. około 2050, co czyni kg ok. 161000;
- 2) założono akcesorji do pow. belek kg ok. 35000;
- 3) ułożono dyłowania m kw. ok. 1740.

Wykonywane obecnie roboty tunelowe mogą być bez przeszkód prowadzone tylko do miejsca naprzeciwko głównego wyjścia z dworca, dalszy zaś bieg robót uzależniony jest od terminu zburzenia dworca i dalej położonych budynków.

Projekt przewiduje przekrycie tunelu do punktu przecięcia się linii regulacyjnej Al. Jerozolimskich z południową ścianą tunelu; dalsza część tunelu ma być odkryta aż do samego dworca, który stanie nawprost ul. Składowej.

Na przedłużeniu ul. Poznańskiej zbudowany ma być wiadukt ponad wykopem tunelowym.

Sprawa nakrycia tunelu na całej przestrzeni między ul. Marszałkowską i nowym dworcem uzależniona jest poniekąd od tego, czy magistrat m. stoł. Warszawy przyjmie na siebie koszt wykonania tego nakrycia.

Tempo prowadzonych obecnie robót, pomimo silnych mrozów, upoważnia do przewidywania, że roboty tunelowe w granicach zamierzonych obecnie będą wykonane do dnia 1 kwietnia 1929 r. Pozostałoby jeszcze wykończenie części tunelu w granicach ul. Marszałkowskiej i zamierzone przekrycie ścian na tym odcinku.

Wykonano od początku robót ogółem:

- 1) robót ziemnych w tunelu m. sz. około 108.000;
- 2) ścianek szpuntpalowych gr. 7.5 cm. m² około 1000;



Fot. z dn. 10.X.1928. Konstrukcja odciążająca pod ul. Marszałkowską w miejscu przecięcia się z przewodem kabli telefonicznych.

- 3) pali fundamentowych 45 cm. syst. Straussa m. b. około 5800;
- 4) ścian oporowych z kamienia łamanego m. sz. około 16600;

- 5) żelaznego uzbrojenia dla pokrycia tunelu tonn około 1200;
- 6) betonu:
 - a) w fundamentach i ścianach m. sz. około 6200;
 - b) w żelbecie pokrycia m. sz. około 8500.

Dla ilustracji przebiegu robót załącza się wykres stanu zatrudnienia na budowie tunelu od początku robót do dn. 1.1.1929 r. na str. 59. Z wykresu tego wynika:

- 1° prawie 40% robót tunelowych zostało wykonane w okresie zimowym;
- 2° tempo robót było zmienne i wahało się w granicach bardzo rozciągniętych;
- 3° roboty osiągały maximum późną jesienią i wczesną wiosną, zbliżały się zaś do minimum w środku właściwego sezonu budowlanego.

Powyższe wahania dobitnie świadczą o przydzielaniu nierównomiernych kredytów, finansujących budowę, co spowodowało przeciąganie się robót i wzrost ich kosztów w związku z unieruchomieniem włożonego kapitału i ogólnym wzrostem robocizny i materiałów budowlanych.

Wszystkie roboty tunelowe na odcinku poza ulicą Marszałkowską oraz konstrukcję odciażającą przy tej-

że ulicy wykonywało Tow. Akc. Fr. Martens i Ad. Daab na zasadzie umowy wraz z dostawą wszelkich materiałów budowlanych. (Fotografia z dn. 10.X.1928 r.).

Trudności, o których wyżej wspomniano, spowodowały znaczne opóźnienie przebudowy węzła kolejowego z wielką szkodą dla kolei i miasta. W ciągu 9 lat wykonano zaledwie 40% robót pierwszego okresu i to tylko dzięki dobrej woli obywatelskiej i wielkiej energii kierowników przebudowy, pp. inż. prof. Wasilutynskiego, ś. p. inż. Ciszewskiego, inż. Olszewskiego i obecnego kierownika inż. Turowicza.

Wydaje się wskazanem, by Ministerstwo powróciło do zaniechanej myśli przekazania pozostałych robót grupie przedsiębiorców, zdolnej do ich sfinansowania i wykonania.

Oferty tego rodzaju były już czynione Ministerstwu, jednakże wobec ówczesnych warunków nie osiągnęły skutku. Dziś sprawa ta przedstawia się jeszcze poważniej i jest jeszcze pilniejsza.

Zyskanie na czasie dałoby niewątpliwie bardzo poważne korzyści zarówno państwu, jak i miastu.

ROROTY BUDOWLANE W CZASIE MROZÓW

Wśród wielu zagadnień techniki budowlanej sprawa prowadzenia robót w czasie mrozów, należy do spornych. Zwłaszcza w klimacie tak kapryśnym, jak polski, nabiera ona nieraz form bardzo ostrych. Na Zachodzie, — tak było przynajmniej dotychczas, — można było prowadzić roboty bez obawy przed mrozami przez cały sezon zimowy, na Wschodzie zaś mrozy przybierają często tak ostry, stały i długotrwały charakter, że już ze względów na małą wydajność pracy, zawieszają roboty budowlane na paromiesięczny okres zimowy. Natomiast nasza zima przeplatana jest krótkotrwałymi mrozami, lub odwilżami, które zachęcają do prób prowadzenia robót także w miesiącach zimowych. Ponieważ zaś technika prowadzenia robót nie dopuszcza rozpoczynania, a również i kończenia ich z dnia na dzień, a nawet z tygodnia na tydzień, przeto bardzo często jesteśmy zmuszeni, nawet wbrew naszej woli, wykonywać roboty budowlane w czasie mrozów, które nas zniemka zaskoczyły.

Jakiegokolwiek byłyby jednak motywy prowadzenia robót w czasie mrozów, czy przypadkowe czy celowo uzasadnione, zawsze uświadomienie sobie procesów nabierania mocy przez nas wznoszonych budowli jest nie tylko pożądanem, ale i koniecznym (jeżeli i sobie i całemu budownictwu zimowemu nie chcemy zaszkodzić). Nie od rzeczy więc będzie zreasumować to, co o tej sprawie wiemy.

Roboty budowlane wykonywa się między innymi przy pomocy spoiw, które z niektórych względów podzielić można na dwie rodziny: wapno i cement. Obydwa te spoiwa różnią się między sobą głównie sposobem wiązania.

Wapno gaszone, chemicznie wodzianem wapnia zwane, Ca(OH)_2 , zamieszane z wodą i piaskiem, zamienia się na węglan wapnia CaCO_3 , tak zwaną zaprawę stwardniałą. Inne reakcje chemiczne, jak np. tworzenie się krzemianu wapnia i t. p. odgrywają przy twardnieniu wapnia drugorzędną rolę i mogą w naszym rozważaniu być pominięte. Tworzenie się jednak węglanu wapnia, t. j. twardnienie wapna ma miejsce tylko przy warunku zawartości wody w wapnie w ilości od 5% do 0,5%. Ponieważ zaś zaprawa wapienna w swym świeżym stanie zawiera więcej niż 5% wody, przeto, zanim rozporznie twardnieć, musi wpięrw wyschnąć. W dniu ciepłe proces ten jest względnie szybki, w dni zimne bardzo powolny.

W dniu mroźne wreszcie zaprawa napewno szybciej zamarznie, niż wyschnie. Wtedy woda, domieszana do zaprawy, zamienia się w kryształy lodowe, silnie powiększające swoją objętość i rozsadzające zaprawę. Wszelkie twardnienie zaprawy jest w tym momencie zahamowane. Po nastaniu odwilży kryształy lodowe tają, woda albo odcieka, albo wysycha, a zaprawa, w tym stanie stwardniała, jest porowata i mało wytrzymała.

W momencie odmarzania zaprawy mogą jednak zaobserwować trzy różne wypadki: albo zaprawa znajduje się pod dopuszczalnym ciśnieniem, np. murów wyższych pięter, wtedy ciężar ten ugniecie zaprawę do pierwotnego stanu gęstości i zaprawa normalnie stwardnieje, albo zaprawa jest nadmiernie obciążona, wtedy w czasie odwilży ciężar ten wyciśnie ją z fug, mury nadmiernie osiadną i grozić mogą katastrofą, albo wreszcie zaprawa nie jest niczem obciążona, wtedy, jak powie-

dzieliśmy, zaprawa źle stwardnieje. Ostatnie zjawisko stale widzimy na tynkach, które, zamrożone w stanie świeżym, niechybnie odpadną. Oczywiście bardzo trudno jest powiedzieć, jakie jest dopuszczalne, a nawet pożądane obciążenie dla świeżej a zamrożonej zaprawy. Sądzymy, że wahać się będzie pomiędzy 0.5 do 1 at.

Z powyższego staje się jasne, że żadne domieszki do wapna, obniżające punkt zamarzania wody, nie mogą na twardnienie zaprawy wapiennej wywrzeć zdecydowanie korzystnego wpływu, ponieważ na przeszkodzie stoi chłód, nie dopuszczający do wysychania zaprawy. Wpływ korzystny tych domieszek wyraża się głównie we względem niedopuszczeniu do tworzenia się kryształków lodowych. O ile oczywiście obniżenie punktu zamarzania wody jest dostateczne; samo twardnienie nastąpi tak czy inaczej dopiero na wiosnę. Jakkolwiek wytrzymałość zaprawy świeżej, która nie uległa zamarznięciu, będzie większa, niż takiej, która zamarznięciu uległa, to jednak różnica ta nie będzie zbyt duża, natomiast ryzyko, wywołane niewiadomymi wpływami domieszek na samo twardnienie, może być dość znaczne, a przez to niweczy naogół wspomniane korzyści. Z przytoczonych względów domieszki te nie cieszą się w kołach budowlanych wielkim wzięciem.

Zupełnie inaczej przedstawia się sprawa z zaprawami cementowymi. Zaprawa cementowa twardnieje tak w wodzie, jak i na powietrzu, i zawartość w niej wody nie wpływa decydująco na jej twardnienie. Decydująco natomiast wpływają na wiązanie zaprawy cementowej warunki, aby ta woda wogóle była i aby temperatura wiążącej zaprawy była jaknajwyższa.

Jakkolwiek zjawiska twardnienia w pobliżu zera nie we wszystkich szczegółach są nam znane, to jednak możemy mniej więcej ustalić następujące wnioski: 1) Temperatura niżej zera nie wstrzymuje procesu wiązania, a jedynie zwalnia jego tempo; 2) Zahamowanie procesu wiązania świeżej zaprawy cementowej wskutek zamarznięcia nie jest bezpośrednim wynikiem niskiej temperatury, lecz prosto brakiem płynnej wody, która zamieniła się w lód i nie może łączyć się z cementem. Z powyższego wynika, że wiązanie zaprawy cementowej w temperaturach niżej zera można umożliwić przez sztuczne obniżenie stopnia zamarzania wody, jakkolwiek wiązanie będzie bardzo wolne, że wreszcie proces wiązania można przyspieszyć głównie przez podniesienie temperatury wiążących materiałów. I istotnie w całym szeregu wypadków przeprowadzono betonowanie w czasie mrozów przy użyciu środków, obniżających stopień zamarzania wody z wynikiem, nie dającym powodu do większych skarg. Jednakże stopień bezpieczeństwa takich budowli może stać pod znakiem zapytania.

Pozostaje zatem, w razie potrzeby, jako druga możliwość, wykonanie betonu w temperaturze, sztucznie podtrzymanej wyżej zera. Metoda ta stosowana jest najczęściej, i oparta jest na zasadzie, że wiążący cement należy tak długo podtrzymać na temperaturze wyżej zera, dopóki nie rozpocznie się reakcja chemiczna, sama przez się podnosząca temperaturę cementu o 4 do 12 stopni i więcej. Temperatura własna reakcji chemicznej kompensuje wtedy najzupełniej mniejsze mrozy.

Jak główny sposób rozgrzewania betonu stosuje

się grzanie wody, potrzebnej do zarobienia zaprawy betonowej. Ciepło właściwe wody jest bowiem około 5 razy większe od ciepła wł. cementu i piasku, temperatura wody stanowi zatem bardzo poważny czynnik w budżecie cieplnym betonu. Ponieważ zaś temperaturę ciepłą świeżego betonu należy utrzymać w przeciągu 2 do 12 godzin (zanim beton nie zwiąże), przeto należy się jedynie postarać o to, aby tak zarobiony beton ochronić przed zbyt szybkim zamarzaniem przez okrycie go słomą, deskami i t. p.

Sprawa ta jest o tyle trudna, że normalny cement portlandzki podnosi swą temperaturę wiązania zaledwie o kilka stopni, że więc wszystko, co wyżej powiedziano, odnosi się jedynie do robót betonowych przy mniejszych mrozach. Przy większych — nasz beton może przemarznąć wcześniej, niż związać, a taki stan rzeczy niezawodnie odbiłby się na wytrzymałości betonu.

W tym wypadku należy zastosować cementy, które swą temperaturę wiązania podnoszą znacznie wyżej. Cementami takimi są świeżo na rynek wprowadzane cementy glinowe¹⁾. Jakkolwiek ostateczne zdanie o tych cementach nie jest jeszcze ustalone, to jednak wydaje się prawdopodobnem, że cementy te i im pokrewne mogą przy robotach zimowych odegrać dużą rolę. Zarówno bowiem czas wiązania skrócony jest przy ich użyciu znacznie, jak i temperatura zamieszanego betonu podnosi się do trzydziestu stopni i wyżej. To też cementom tym świat betoniarzy poświęca w ostatnim czasie coraz więcej uwagi. Należy przypuszczać, że są to cementy przyszłości²⁾, które mogą wywołać przewrót w budownictwie zimowym.

Dr. Czesław Kloś.

¹⁾ Do tej rodziny należą: niemiecki „Alka-cement“, francuski „Ciment fendu“, włoski „Cemento fuso“ i kilka innych. Cement ten różni się od normalnego cementu portlandzkiego głównie składem chemicznym, oraz wyższym stopniem wytapiania. Skład chemiczny tychże cementów przedstawia się mniej więcej jak następuje:

	Cement Normalny	Cement Glinowy
Fe ₂ O ₃	3%	5%
Al ₂ O ₃	7%	40%
SiO ₂	21%	9%
CaO (MgO)	62%	40%
Różnych	7%	6%

Podniesienie temperatury w czasie wiązania dochodzi do 100° i więcej. Wytrzymałość po 10 godzinach wiązania przekracza 300 at.

Zamieszany w pewnych proporcjach z cementem portlandzkim lub wapnem daje spoiwo bardzo szybko wiążące, nadające się do robót przy tamowaniu wody i t. p. Wysoka temperatura wiązania wymaga bardzo starannego polewania po zabetonowaniu.

²⁾ Między innymi według doświadczeń piszącego, ósmanki z zaprawy 1 : 3 zarobione wodą o temperaturze 4°C i trzymane przez 24 godziny pod wodą o temperaturze 4°C, wykazały po 24 godzinach średnio 8 at wytrzymałości na rozzerwanie, po trzech dniach trzymania pod wodą o temperaturze 4 do 8°—6 at. Wynik ten należy uznać za bardzo dodatni wobec małej masy osiemek, które same przez się nie bardzo mogły się przeciwstawić utracie ciepła własnego.

OCENA WARTOŚCI BUDOWLI NA ZASADZIE ICH OBJĘTOŚCI

Ocena budowli według jej objętości daje możliwość najszybszego i najłatwiejszego określenia jej wartości.

Dlatego też ten sposób oceny bardzo się rozpowszechnił, a nawet stał się popularny. Niestety, w związku z jego spopularyzowaniem, a zatem w miarę jak sfery nawpół fachowe, a nawet niefachowe zaczęły nim się posługiwać, stosujący zapomnieli, że jest to sposób bardzo przybliżony, że cena 1 m³ budowli jest głównie orientacyjną, zależną od wielu czynników i że jedynie kosztorys szczegółowy może dać dokładne i rzeczywiste koszty budowy.

Przedewszystkiem popełniono błąd, biorąc normy ceny 1 m³ budowli zbyt niskie w stosunku do rzeczywistych kosztów. Dalszym błędem było stosowanie takich samych norm do budynków wielopiętrowych i parterowych, wielomieszkalnych i jednorodzinnych i t. d.

Te błędy stały się powodem, iż budżety większości budowli, opartych na tego rodzaju preliminarzach, stały się nierealne. Przewidywany wkład własny kapitału ze strony budującego łącznie z przyznanym kredytem nie wystarczał na wykończenie budynku. Kapitał został uwięziony w budowie, procenty od pożyczek rosły, a z nimi niezadowolenie budujących, którzy zdeorientowani gotowi są często zwać winę za ten stan rzeczy na przemysł budowlany. Jest to jaskrawy przykład, jak brak gruntownie przemyślanego planu staje się powodem strat dla wszystkich zainteresowanych stron.

Poza budującymi niemniej poważne straty ponosi z tego powodu przemysł budowlany, narażony na przewlekane wypłaty, a nawet niewypłacalność klientów.

Niskość norm powoduje również rozszerzanie się fuszerki i tandety w budownictwie, gdyż w pogoni za taniością, budujący posługują się niefachowym aparatem wykonawczym. Ten stan usprawiedliwia w dostatecznej mierze potrzebę należytego zanalizowania kosztów budowy.

W pierwszym rzędzie musimy ściśle określić, co rozumieć należy pod kosztem budowy. Osił definiując koszty budowy, musimy je określić jako koszty, które budujący ponieść musi w związku z budową od chwili sporządzania planów i kosztorysów do chwili, gdy budowa jest zupełnie gotową i oddaną do użytku.

Tak rozumiane koszty budowy obejmują zatem:

- 1) koszt robót budowlanych,
- 2) koszt wszelkich robót instalacyjnych,
- 3) koszt sporządzenia projektu i dozoru technicznego,
- 4) interkalarja, t. j. procenty od kredytów zaciąganych w czasie budowy.

Podkreślić należy, iż w nielicznych tylko preliminarzach pozycja 3 i 4 jest brana pod uwagę. Grzeszą pod tym względem nie tylko sfery niefachowe, lecz nawet podręczniki, wydawane przez instytucje do tego powołane, pomijają tę pozycję *).

A jednak są to poważne pozycje. Koszt sporządzenia projektu i dozoru technicznego waha się w większości wypadków między 3 i 5% kosztorysu. Interkalarja stanowią również poważną pozycję. Za podstawę obliczenia bierzemy normalny 18-0 miesięczny okres budowy i najniższe oprocentowanie krótkoterminowego kredytu budowlanego, stosowanego przez B. G. Kr., t. j. 9¹/₂%.

Jeżeli zatem przyjmiemy, że kredyt ten jest realizowany jednostajnie, przez cały czas budowy, to interkalarja wyniosą w tych warunkach: $\frac{9}{12} \times 9\frac{1}{2}\% = 7.12\%$. Obie zatem pozycje, o których się zwykle zapomina, wynoszą razem ponad 11%.

Według przytoczonego powyżej wydawnictwa magistrackiego, oceniono koszt budowy z poz. 1 i 2 według norm robocizny przed ostatnią podwyżką na 81.22 zł. Dodawszy 11% z poz. 3 i 4, otrzymujemy koszt budowy 1 m³ w wielopiętrowym domu ponad 90 zł. Porównując ją z dotychczasową normą, stosowaną przez Komitet Rozbudowy, wynoszącą 60 zł., widzimy, że wkład własnego kapitału budującego wynosić musi nie 10%, t. j. 6 zł., lecz 36 zł., i to jest głównym powodem, że większość imprez budowlanych, podejmowanych przez spółdzielnie, instytucje komunalne i osoby prywatne, kuleje. Są jednakże jeszcze inne powody, dla których ocena budowy według kubatury prowadzi do błędów.

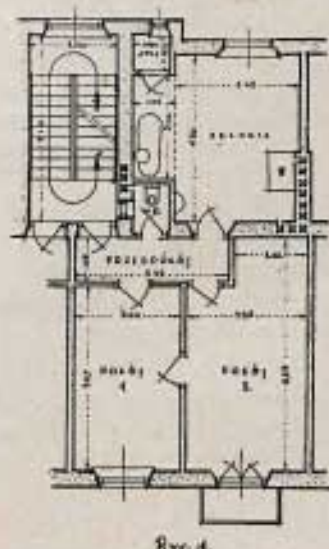
Pierwszy z tych błędów polega na stosowaniu tych samych norm dla budowli o rozmaitych wysokościach poszczególnych kondygnacji. Przez obniżenie tej wysokości zaoszczędza się tylko odpowiednią warstwę ścian i wypraw przy pozostawieniu bez zmian innych elementów budowy, jak stropy, podłogi, stolarszczyzna i instalacje. Jasnym stąd się staje, że w miarę obniżania wysokości kondygnacji pozostała kubatura staje się coraz droższą. Celem zdania sobie sprawy z procentowego wzajemnego stosunku jednostkowej ceny 1 m³ budynku przy rozmaitych wysokościach kondygnacji, przeprowadzono na konkretnym przykładzie potrzebne obliczenia. Budynek, składający się z mieszkań dwupokojowych, jak rys. 1, został najpierw skosztorysowany przy przyjęciu wysokości kondygnacji 3.15 i otrzymano wtedy dla poz. 1 i 2, t. j. dla robót budowlanych i instalacyjnych, cenę 1 m³ budynku 81.20 zł. Gdy wysokość kondygnacji powiększyć o 10 cm., otrzymuje się powiększenie kubatury dla każdego mieszkania o 8.62 m³. Wzrost zaś kosztu na jedno mieszkanie oblicza się jak następuje:

mur 1.77 m ³ po 82.50 =	146 zł.
ścian w 1/2 cegły 1.39 m ² po 11.98 zł. =	17 zł.
wypraw wewn. 7.92 m ² po 3.30 =	26 zł.
wypraw zewn. 1.35 m ² po 4.80 =	7 zł.
malowanie ścian 7.92 m ² po 0.65 =	5 zł.
stopni mozajkowych 0.3 szt. po 50 =	15 zł.
razem	216 zł.

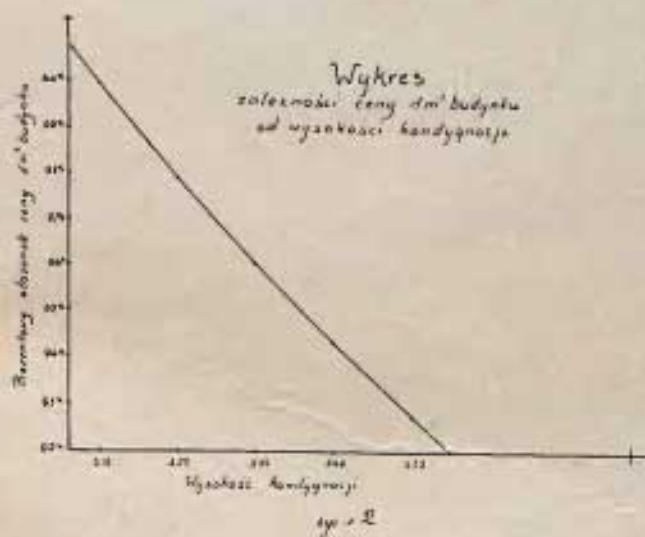
*). Zestawienie składników kosztorysu. Wyd. W-ku Techn. Mag. m. st. Warszawy.

czyli koszt jednostkowy dodatkowej kubatury wynosi tylko 216 zł. : 8.62 = 25.20 zł.

Na zasadzie tych cyfr został ułożony diagram (rys. 2), wskazujący zmiany ceny 1 m³ budowli w zależności od wysokości kondygnacji.



Z tego wykresu widzimy, że w miarę wzrostu wysokości kondygnacji maleje dość znacznie cena 1 m³ budowli. Stąd wynika, jak znaczny błąd można popełnić, przenosząc cenę jednostkową z budynku o wysokich kondygnacjach do budynków o niskich pokojach. Jakżeż często jednak zdarza się, iż budujący, układając preliminarz na zasadzie objętości budynku, gdy



koszt budowy wypada większy od rozporządzalnej sumy, przypuszczają, iż wystarczy odpowiednio zniżyć wysokość poszczególnych kondygnacji, aby uzyskać potrzebne zmniejszenie kosztów budowy. Z powyższych obliczeń widzimy, że zaoszczędzona kubatura kosztuje ponad 3 razy taniej, wskutek czego oszczędność jest znacznie mniejsza, niżby to na pierwszy rzut oka się zdawało.

Zrozumiałym również bez potrzeby dowodów bardziej szczegółowych jest wpływ ilości kondygnacji na cenę jednostkową kubatury. Im więcej kondygnacji, tem na większą kubaturę rozkłada się koszt fundamentów, podpiwniczenia i konstrukcji dachu. Dla zobrazowania tego wpływu podano w tablicy zależność ceny 1 m³ budynku od ilości kondygnacji. W tablicy tej cena jednostkowa podana jest w procentach w stosunku do ceny jednostkowej budynku o czterech kondygnacjach.

Ilość kondygnacji	Stosunek % ceny 1 m ³ budynku
4	100.0
3	102.4
2	106.6
1	121.6

Dla zilustrowania łącznego wpływu wysokości i ilości kondygnacji na cenę jednostkową ułożono poniższą tabelkę, biorąc za podstawę cenę jednostkową budynku o czterech kondygnacjach wysokości po 3.15 równą 100.

Ilość kondygn.	Wys. m.				
	3.15	3.25	3.35	3.45	3.55
4	100.0	98.0	96.1	94.4	92.7
3	102.4	100.4	98.4	96.7	94.9
2	108.6	106.4	104.4	102.5	100.7
1	121.6	119.0	116.7	114.7	112.7

Widzimy zatem, że już te dwa czynniki wywierają tak znaczny wpływ na cenę jednostki objętości budynku, iż ściśle biorąc, nie można mówić o tej cenie bez ściśłego określenia do jakiego typu budynku ona się odnosi, przyozem typ ten musi być jaknajszczegółowiej określony.

Powyższe dwa czynniki, szczegółowo zanalizowane, są tylko małą częścią całego mnóstwa czynników, wpływających na koszt budynku. Ważniejsze z nich pokrótce tu przytoczymy.

1) Mniej lub więcej komfortowe wykończenie budynku ma w tym wypadku duże znaczenie. Zobrazować ten wpływ można na przykładzie podłóg.

Konstrukcja podłóg może się wahać od podłóg z desek sosnowych do najdroższych typów posadzek tafliowych. Jeżeli porównamy tylko różnicę ceny podłogi sosnowej i zwykłej posadzki z kłópek dębowych, wynoszącą około 15 zł. na 1 m², to ta różnica odbija się na cenie 1 m³ budynku w wysokości około 5 zł.

2) Wobec wzrastającej ilości instalacji, potrzebnych dla zaspokojenia potrzeb mieszkańców domów

niejszych, koszt tych instalacji zajmuje coraz poważniejszą pozycję w kosztorysach, wpływając tem samem na ich wysokość zależnie od ilości i jakości projektowanych urządzeń instalacyjnych.

3) Koszt jednostkowy zależny jest również od wielkości poszczególnych ubikacji i mieszkań. Małe ubikacje podnoszą ten koszt przez powiększenie ilości ścian, wypraw i stolarszczyzny. Wielkość zaś mieszkań wpływa na ten koszt wskutek powiększenia ilości instalacji, projektowanych dla każdego mieszkania osobno.

4) W koszcie instalacji mieści się koszt przyłączenia instalacji domowej do instalacji ulicznej wodociągu, kanalizacji, elektryczności i gazu. Koszty te są zupełnie niezależne od wielkości domu. Wynoszą one zależnie od odległości od linii regulacyjnej do 5.000 zł. Gdy dla dużego domu koszt ten, rozkładając na dziesiątki tysięcy m², wpływa w małym stopniu na cenę 1 m², dla domku jednoizbowego o kubaturze n. p. 600 m³ podnosi ten koszt cenę 1 m² o 8 zł., a zatem o 10^{0/10}.

Z powyższych rozważań musimy dojść do wniosku,

iż cena 1 m² budynku może się wahać w tak znacznych granicach, że bezwzględnie nie można mówić o jednej normie określającej tę cenę. W każdym wypadku, o ile z pewnych powodów nie jest możliwym ułożenie szczegółowego kosztorysu, należy przy stosowaniu orientacyjnej ceny dla 1 m² zabudowanej przestrzeni wziąć pod uwagę wszystkie zasadnicze cechy budynku i dopiero na ich zasadzie określić tę jednostkową cenę.

Pomimo całej prostoty jest to zagadnienie wymagające doświadczenia i fachowego wyrobienia. Mamy tu bowiem do czynienia z poważnymi paradoksami: mieszkania robotnicze niskie i małe, liczone na jednostkę objętości, są jednymi z droższych.

Interes wszystkich czynników: budującego, finansującego budowę i przedsiębiorcy leży w tem, aby wykluczyć z budownictwa niedokładność i hazard, jaki kryje w sobie błąd w kosztorysowaniu budowy. Wszystkie te czynniki dążyć winny zatem, aby podstawą oceny budynków była norma wystarczająco wysoka i o tyle zróżniczkowana, aby uwzględniała rozmaite typy budowli.

inż. I. Luft.

ANALIZA KOSZTU ROBÓT MURARSKICH Z CEGŁY O WYMIARACH NORMALNYCH¹⁾

(27 × 13 × 6 cm).

Wyszczególnienie przedmiotu:	Do 1 m ² potrzeba:		Wyszczególnienie przedmiotu:	Do 1 m ² potrzeba:	
	cegły szt.	zaprawy m ³		cegły szt.	zaprawy m ³
Ściany murowane: grub. 1 cegły	100	0,009	Posadzka ceglana na kant: grub. 1/2 cegły	50	0,048
Ściany murowane: grub. 1/2 cegły	50	0,029	Licowanie ścian cegłą prasowaną, wykonane jednocześnie z murowaniem na wiązanie prawidłowe, liczyć, jako dodatek do ceny odnośnego muru, różnicę kosztu cegły prasowanej za szt.	50	—
Ściany murowane: grub. 1/4 cegły	27	0,012			
Sklepienia beczkowe: grub. 1/2 cegły	52	0,033			
Sklepienia beczkowe: grub. 1 cegły	106	0,076			
Sklepienia żagłowe, krzyżowe i t. p. grub. 1/2 cegły	58	0,031			
Sklepienia żagłowe, krzyżowe i t. p. grub. 1 cegły	103	0,082			
Stropy płaskie syst. Kleina grub. 1/2 cegły	51	0,031			
Stropy płaskie syst. Kleina grub. 1/4 cegły	27	0,013			
Stropy płaskie syst. Kleina grub. 1/4 cegły z żebrami grub. 1/2 cegły	36	0,017			
Posadzka ceglana na płask: grub. 1/4 cegły	27	0,029			

Uwaga: W razie potrącenia otworów ze ścian, należy dodać cegły i zaprawy po 5% na zmarnowanie.

I. Pianko, budowa.

¹⁾ Patrz Nr. 1 „Przeglądu Budowlanego”.

K R O N I K A

KRONIKA KRAJOWA

RUCH BUDOWLANY I ZAGADNIENIE MIESZKANIOWE.

W dniu 22 marca b. r. p. Premier Bartel wygłosił w Sejmie obszernie przemówienie, obrazujące aktualną sytuację gospodarczą. Szczególną uwagę poświęcił Pan Premier zagadnieniu budowlanemu, dlatego też uważamy za konieczne tę część przemówienia w skrócie podać do wiadomości czytelników.

Deklaracja Pana Premiera wnosi uspokojenie, i kładzie kres dowolnym domysłom i poczynaniom poszczególnych czynników. Za to jasne stanowisko sfery zorganizowanego przemysłu budowlanego,

winnym Panu Premierowi wyrazi zupełnego uznania. Wierzymy, że Komitet Ekonomiczny, na czele którego stoi szef rządu z całą konsekwencją przeprowadzi ten zapowiadany realny program, kładąc trwale podwaliny uporządkowania spraw budowlanych. Zasadnicze tezy przemówienia Pana Premiera pozwoliliśmy sobie w przemówieniu jego podkreślić. (Red.)

Wielką troską nie tylko Sejmu lecz i rządu — mówił p. Premier — jest zatrudnienie ile możności wszystkich bezrobotnych z nadchodzącą wiosną. Problematu tego nie zdołamy załatwić bez uruchomienia ruchu budowlanego. Jak się przedstawiają horoskopy w roku obec-

nym w tej sprawie? Z budżetu inwestycyjnego zużyto w roku 1928/29 34 miliony, pozostaje więc na rok bieżący 54.251.000 zł. W budżetach poszczególnych ministerstw przewidziany jest kredyt budowlany w łącznej wysokości 744.570.000 zł., co razem z poprzednią kwotą wynosi 798.821 tysięcy zł. W roku ubiegłym kredyty budowlane na budownictwo państwowe wynosiły 616.000.000, a zatem horoskopy przedstawiają się bardzo dobrze.

Nie sądzicie Panowie, żebyśmy entuzjastycznie się do zbyt szerokiej inwestycji z normalnych dochodów budżetowych, póki jednak nie znajdziemy innych dochodów, to powstrzymanie inwestycji pań-

stworzyć ze względu na bezrobocie wydaje się rzeczą niemożliwą. Oczywiście sezon letnocyjny będzie skrócony, gdyż wiosna się opóźniła i zato trzeba będzie powiększyć latensyjność zatrudnienia.

Przechodząc do zagadnienia mieszkaniowego, Komisja Ankietowa obliczyła, że w miastach polskich 14,8 proc. ludności mieszka tak, że w jednej izbie mieści się przeszło 5 osób. W Warszawie za rok 1926 brak mieszkań wynosił przeszło 40 proc., a w Łodzi stosunki są jeszcze gorsze. Według teoretycznych obliczeń w ciągu lat 20 musielibyśmy dla zaspokojenia głodu mieszkań wybudować 1.900.000 do 2.000.000 izb, co wymagałoby kosztu 14 miliardów złotych. Prywatna inicjatywa finansowa tych sum nie dostarczy, a jeżeli częściowo dostarczy, to kapitał ten będzie tak drogi, że budować z tego nie będzie można, gdyż czynsze musiałyby być zbyt wysokie. Przewidywany zaobieg robotnika w Polsce można przyjąć na 230 złotych miesięcznie. Gdyby musiał on poświęcić 15 do 20 proc. z tego na mieszkanie, t. zn. bardzo wiele, to mógłby płacić 35 do 46 złotych miesięcznie. Tymczasem koszt izby o 45 do 55 kwadratowych metrów, a wysokości 2,8 m., wynosiłby 10 do 12 tysięcy złotych. Licząc procent od kapitału 6 proc. rocznie i 2 proc. na koszt administracji, mieliśmyby koszt mieszkania 800 do 960 złotych rocznie, t. j. dwa razy tyle, ile robotnik mógłby płacić. A zatem bez sięgnięcia do źródeł podatkowych, rozwiązanie kwestji mieszkaniowej nie da się pojąć. Tu drogą postąpił rząd, proponując podwyżkę czynszów w starych domach.

Mamy w Polsce przeszło 25 proc. ludności miejskiej, która nie ma własnych mieszkań i w roli sublokatorów jest straszliwie wyzyskiwana. Gdybyśmy zostawili sprawę normalnemu biegowi rzeczy, to za lat 15 zaledwie połowa ludności miejskiej posiadałaby mieszkania własne i płaciła niskie komorno, a druga połowa musiałaby uszczępniać niesłychany baracz mieszkaniowy. Gdyby obecnie zaradzić temu przez budowę mieszkań z kapitałów prywatnych, to mieszkania te musiałyby być trzykrotnie droższe, niż w domach starych. Stworzonaby w ten sposób ludność uprzywilejowana i nieuprzywilejowana. Projekt rządowy ma na celu wyrównanie tej przepaści.

Przeciwnicy tego projektu mówią, że podwyżka czynszów będzie niemożliwa do zniesienia. Według statystyki z 8-imi miastami większymi w Polsce, przeciętne ceny mieszkań jednoizbowego przed wojną wynosiła 15 złotych miesięcznie, w Warszawie — 25 złotych. Rząd chce podwyższyć to czynsze w ciągu lat 7 o 30 proc., t. j. przeciętnie o 4 zł. 50 gr., a w Warszawie o 7 zł. 50 gr. miesięcznie. Czy można przypuszczać, że w ciągu tych 7 lat zarobki nie wzrosną o wielokrotność tej kwoty? I wówczas czynsz wyniesie 20 złotych miesięcznie, gdy w nowych mieszkaniach trzeba będzie płacić przeszło 30 złotych miesięcznie. Podatek zamierzony nie jest za wielki, gdyż przeciętne komorno po tej podwyżce osiągnie wysokość 151 proc. w stosunku do czynszów z roku 1914, a więc poniżej wskaźnika złota. W Niem-

zech ten stosunek jest bardziej niekorzystny dla ludności.

Muszę zaznaczyć, że Państwo samo nie zamierza budować tych mieszkań. Troską Państwa będzie tylko dostarczenie takiego funduszu i czuwanie, żeby on był przez budujących racjonalnie zużyty. Kto zechce budować mieszkania małe i tanie, będzie mógł korzystać z tych funduszy. Kto zaś będzie chciał budować mieszkania drogie i duże, będzie musiał sam na to pieniądze zdobyć, a wówczas nikt go kontrolować nie będzie. A zatem zarzut etatyzmu lub hamowania inicjatywy prywatnej jest bezpodstawny.

Ponieważ pożyczka premijowa przeznaczona na poparcie budowlanej już rozpoczętych nie będzie mogła być wypuszczona w I połowie tego roku ze względu na stan rynku pieniężnego i narazie nie będzie mogła przekroczyć 50 milionów złotych, więc Rząd zwrócił się do Sejmu z wnioskiem o sponowanie do ulokowania dłuższych sum z zapasów kasowych w listach zastawnych budowlanych Banku Gospodarczego Krajowego, aby tą drogą zwolnić odpowiednie sumy dla kontynuowania akcji budowlanej. Rząd będzie dążył do tego, aby kredytowany budowlany w roku obecnym nie był niższy, niż w roku ubiegłym.

PROJEKT P. P. S. USTAWY O BUDOWIE MIESZKAŃ DLA LUDNOŚCI PRACUJĄCEJ.

Projekt P. P. S. złożony na jeden dzień przed projektem rządowym Sejmowi, tworzy t. zw. „Społeczny Fundusz Mieszkaniowy”, z którego chce wybudować w ciągu dziesięciolecia milion izb mieszkalnych.

Na czele „Społecznego Funduszu Mieszkaniowego” projekt ustanawia zarząd mianowany przez Prezesa Rady Ministrów na wniosek Ministra Pracy i O. S., w skład zaś tego zarządu wchodziłoby 7-imi przedstawicieli związków zawodowych, spółdzielni i kas chorych.

„Społeczny fundusz” powstałby z wpływów z następujących źródeł:

- 1) podatku od wynagrodzeń za pracę najmniej w wysokości 80% stawki obecnej dla kas chorych płaconej przez pracodawcę i byłby zaciągany przez organa kas chorych od pracodawców;
- 2) wyrównawczego podatku mieszkaniowego, któryby obciążał lokatorów domów wybudowanych przed dn. 1.1.1919 roku. Wzrastający stopniowo ten podatek obejmowałby lokale od trzypokojowych i doszedłby do 60% komornego podstawowego dla mieszkań 3 i 4 pokojowych, do 100% dla 5-cio i 6-cio izbowych, do 200% dla 7 i 8-imi izbowych i 300% dla większych. Pobierałby podatek gminy miejskie;
- 3) podatku od przyrostu wartości nieruchomości, ujętego h. radykalnie;
- 4) podatku od nieruchomości, podwyższonego zasadniczo o 10%, jednakże wzrastającego do 17% jeśli obniżenie hipoteczne nieruchomości przekrocza przed wojną 20%. Za każde 10% obniżenia ponad 20% przybywa 10% podatku;
- 5) podatku od placów niezabudowa-

nych o podstawowej stopie 3% wartości szacunkowej.

Wi dotacji z budżetu państwowego w sumie 50 milionów zł. rocznie.

KUPCY POLSCY PRZECIWIW PROJEKTOWANEJ REFORMIE KOMORNEGO.

Zjazd Rady Naczelnej Zrzeszeń Kupiectwa Polskiego odbyty w Warszawie dnia 25 ub. m. powziął następującą uchwałę w sprawie projektu podwyższenia komornego.

Zjazd wypowiada się zdecydowanie przeciwko wysuniętemu projektowi podwyższenia komornego, grożącemu niewątpliwie zniszczeniem utrwalającej się obecnie stabilizacji cen.

Zważywszy, iż wzrost miast jest funkcją rozwoju życia gospodarczego i kulturalnego całego społeczeństwa i skutkiem wzrostu liczebnego całej ludności Państwa, zjazd stwierdza, że rozwiązanie zagadnienia mieszkaniowego w Polsce nie może być dokonane wyłącznie kosztem tak nadmiernie dziś obciążonych wszelkimi daninami i świadczeniami publicznymi warstw miejskich.

Ponadto zaś biorąc pod uwagę, iż lokale handlowe dziś już niewspółmiernie do mieszkań prywatnych drogie, stanowią istotny warsztat pracy kupiectwa, zjazd stwierdza, że w żadnym wypadku lokale te nie mogą być objęte największym stopniem zwyczajki, której progresja w dzisiejszych, skomplikowanych warunkach mieszkaniowych jest niezusadniona.

Z ŻYCIA ORGANIZACYJ.

IZBA PRZEMYSŁOWO-HANDLOWA.

SĄD ARBITRÓW.

Izba Przemysłowo-Handlowa w Warszawie podaje do wiadomości, iż sąd arbitrów utworzony przy izbie rozpoczął swoją działalność.

Sekretarjat sądu urzęduje codziennie w siedzibie izby przy ul. Czackiego 12 od godziny 11-tej do godz. 2-jej.

Jak to przewiduje regulamin sądu arbitrów poddanie sporu temuż sądowi wymaga, albo wniesienia podania, podpisanego przez obie strony spór wiodące, albo wniesienie t. zw. pisma powodowego, zawierającego żądanie rozpatrzenia sprawy wraz z krótkim opisem czego i na jakiej podstawie zgłaszający spór żąda.

Pismo powodowe, które wniesione być winno wraz z odpisem — zostaje przez izbę zakomunikowane stronie przeciwnej.

O ile strona przeciwna wyrazi zgodę na poddanie sporu sądowi arbitrów — sąd ten przystępuje do pełnienia swych funkcji.

Regulamin sądu arbitrów, jak również lista arbitrów są do przejrzenia w sekretarjacie sądu w izbie przemysłowo-handlowej w Warszawie.

Działalność i kompetencja sądu arbitrów przy izbie przemysłowo-handlowej w Warszawie rozciąga się na teren całej Rzeczypospolitej i dotyczy stosunków handlowych w równej mierze krajowych, jak i zagranicznych.

W związku z tem sądy kompetentny jest przyjąć pisma powodowe od wszystkich firm, rozsianych na terenie całej Rzeczypospolitej jak i od firm zagranicznych, pozostających w stosunkach z firmami polskimi.

Izba Przemysłowo-Handlowa, czując się w obowiązku przyjść z pomocą lawnikom Sądów Pracy, powołanym z grupy pracodawców, zorganizowała cykl konferencji z mianowanymi lawnnikami, na których zostały wygłoszone referaty, ujmujące całokształt zagadnień, wiążących się z odnośnymi przepisami prawnymi. Prelegentami byli: pp. M. Jaatrzebowski, W. Minkiewicz, J. Chelmoński, J. Bolesta, J. Klärner i T. Chruszowski.

ZEBRANIE ORGANIZACYJNE I WŁADZE STOWARZYSZENIA ZAWODOWEGO BUDOWNICZYCH KIER. ROB. TECHN. I PRZEMYSŁOWCÓW BUD.

W niedzielę dn. 40 b. m. odbyło się w Krakowie walne zgromadzenie Izby Budowniczych, po którym Izba zorganizowała się na mocy nowego statutu w „Stowarzyszenie zawodowe budowniczych, kierowników robót, techników i przemysłowców budowlanych”.

Nowy statut w nagłoku zapowiada, iż został ustanowiony „celem utrzymania tradycji pełnej chwały działalności Stowarzyszenia Przemysłowego, a od 1912 roku Izby budowniczych w Krakowie, kontynuowania służby narodowej w sztuce architektonicznej, służenia rozwojowi rodzimego przemysłu budowlanego, ochronie słusznych zawodowych interesów członków i innych przemysłowców budowlanych przez zwalczanie partactwa i wogóle nieuczciwej konkurencji, służenia idei społecznej harmonii przez stałą dążność do porozumienia pracodawcy i pracobiorcy i pogodzenia sporów drogą sądów polubownych”.

Na czele Stowarzyszenia, stanął prezes inż. Eugenjusz Ronka, wiceprezesami zostali pp.: inż. Tadeusz Gliński i inż. dr. Józef Taub. Członkowie: inż. J. Struszkiewicz, arch. Tadeusz Tombiński, inż. Wł. Kleinberger, arch. J. Kaczmarczyk, arch. J. Szymański, arch. L. Warth, arch. P. Jurkiewicz, arch. Zb. Odrzywołski, arch. M. Sarnocki.

Członkowie komisji rewizyjnej: prof. L. Wojtyczko, arch. K. Brzeziński, arch. E. Skawiński, arch. Wł. Warzewski, arch. E. Altwiel.

Członkowie sądu honorowego i sądu polubownego: inż. Rudolf Haud, prof. L. Wojtyczko, arch. K. Brzeziński, inż. A. Kramarski, inż. T. Gliński, inż. Wł. Kleinberger, inż. E. Ronka.

Zmiana statutu Izby na Stowarzyszenie wymagająca wielkiej pracy, uzgodnienia przeróżnych interesów, wiele taktu i doświadczenia jest niespożyta zasługą byłego i obecnego prezesa Stowarzyszenia p. inż. Eugenjusza Ronki.

(8) STAN CEGIELNICTWA W R. 1928.

Na terenie Polski istnieje około 1000 cegielni stałych, w których czynne jest około 800 pieców okrężnych.

Z ilości tej przypada:

na woj. pomorskie	95 cegielń
„ „ poznańskie	139 „
„ „ śląskie	70 „
„ „ warszawskie	101 „
„ „ łódzkie	108 „
„ „ kieleckie	66 „
„ „ lubelskie	35 „
„ „ krakowskie	91 „
„ „ lwow., tarn. i stanisl.	155 „

Zdolność produkcyjną wynosi około 2.500 milj. szt. cegły i około 300 milj. wyrob. cienkościennych.

Faktyczna produkcja w r. 1928 p/g naszych danych wynosiła około 1,5 miljarda szt. cegły, około 65 milj. szt. drenów i około 40 milj. dachówek.

Jeśli chodzi o rozmieszczenie tej produkcji, to około 500 milj. różnych wyrobów produkuje Poznańskie i Pomorze, około 200 milj. Górny Śląsk, około 300 milj. Małopolska i około 600 milj. (okr. Warszawski 250 milj., Częstochowski 50 milj., Lubelski 40 milj.) b. zabór rosyjski. Maksimum produkcji przypada zatem na centrum i zachodnie połacie kraju; dalekie kresy wschodnie i północno-wschodnie, posiadają tylko niewielką ilość stałych zakładów, zato gęstą sieć cegielni polowych, których na terenie 4 kresowych województw istnieje około 600 — w całym zaś kraju około 1.400. — Produkcja tych cegielni nie jest przez nas przyjmowana w rachubę.

Wynika z cyfr powyższych, że istniejące zakłady ceramiczne wyzyskują obecnie około 60% swej zdolności wytwórczej. Są one zatem w stanie pokryć całkowicie zapotrzebowanie dwukrotnie większe, niż to miało miejsce w ub. roku. — Tem samym, zdaniem naszym, staje się absolutnie zbędnym i gospodarczo niewskazaniem inwestowanie kapitałów w budowie nowych cegielni.

Obecne taryfy kolejowe pozwalają przerzucić cegłę i wyroby cienkościenne z okolic, posiadających ich nadprodukcję do okolic uboższych w te wyroby, bez znacniejszego podwyższenia ceny ich, wpływającego w stopniu chociażby większym na kalkulację cen budowy lub melioracyj.

ŁÓDŹ.

SYTUACJA MIESZKANIOWA W ŁODZI.

Łódź jest najbardziej upośledzonym miastem pod względem mieszkaniowym. Według spisu z 1921 roku liczyła Łódź 110.557 mieszkańców o przeciętnym zaludnieniu 5,3 osób na mieszkanie. Liczba mieszkań jednoizbowych wyrażała się cyfrą 66,3%, dwuizbowych — 16,8%, trzyizbowych — 9%, czterozbowych — 3,5%, większych 2,4%.

Uwzględniając przyrost 6669 izb mieszkalnych do 1929 roku można stwierdzić, iż ilość mieszkań jednoizbowych wyraża się obecnie cyfrą 59,7%, podczas gdy Warszawa liczy ich 39,2%, a najlepiej stojący pod tym względem Grudziądz 3,8%.

Przyrost 6669 izb mieszkalnych w ciągu 7 lat miał pokryć przyrost ludności

wyrażający się ogólną cyfrą około 130.000 osób.

Dane powyższe charakteryzują dostatecznie katastrofalną sytuację mieszkaniową Łodzi.

DOKOŁA PLANU REGULACYJNEGO ŁODZI.

Plan regulacyjny Łodzi, zabudowanej niesłychanie chaotycznie i niedbale, opracowany przez prof. Michalskiego, jako bardzo śmiały, wywołał liczne komentarze, dyskusje i protesty, zwłaszcza ze strony słów gospodarzy.

Projekt przewiduje burzenie całych ulic, przebudowanie całych dzielnic, przebiegnięcie nowych ulic i dróg, obliczony jest jednakże na daleką przyszłość.

Powołana przez Magistrat Komisja Architektów wypowiedziała się w wielu punktach krytycznie o projekcie i zarzuca mu brak myśli przewodniej.

Na konferencji w Magistracie w dn. 12 b. m. ze związkami gospodarzami i właścicielami nieruchomości ustalono, że sfery gospodarze zgłoszą swe postulaty w tej kwestji.

BUDŻET WYDZ. BUDOWNICTWA M. ŁODZI.

Budżet wydz. budownictwa m. Łodzi przyjęto w wysokości: zwyczajny — 1.758.640 zł. i nadzwyczajny — 13.580.000 złotych.

W dyskusji ujawniono, że dla zaspokojenia głodu mieszkaniowego potrzebne jest wybudowanie 60.000 mieszkań.

W budżecie wydziału zdrowotności zwraca uwagę pozycja 1 miliona złotych na budowę powszechnego szpitala w Łodzi.

LWÓW.

ANKIETA IZBY PRZEMYSŁOWO-HANDLOWEJ W SPRAWIE RZĄDOWEGO PROJEKTU O BUDOWIE TANICH MIESZKAN.

W dniu 9-go marca Izba Przemysłowo-Handlowa we Lwowie zorganizowała w swym lokalu ankietę w sprawie rządowego projektu, pod przewodnictwem prezesa Izby dr. Henryka Kolischera.

Wśród obecnych byli m. in. p. kamisarz rządu prof. Nadolski, dr. Paygert, H. Śliwiński, postowie dr. L. Reich, dr. Stroński i Eisenstein, prezes Izby Inżynierskiej inż. Gąsiorowski, arch. M. Ulan, oraz przedstawiciele Polskiego Towarzystwa Politechnicznego, Koła Architektów Polskich, Centralnego Związku Kupców i Przemysłowców, Banku Gospodarstwa Krajowego, Małopolskiego Towarzystwa Właścicieli Realności, Lwowskiego Towarzystwa Właścicieli Realności, organizacyj gospodarzy i t. d.

Wicedyrektor Izby p. Dittlich przedstawił referat o dotychczasowym ruchu budowlanym.

W dyskusji ogół mówców stwierdził, że projekt wykonać musi silne wstrząsy gospodarcze.

W wyniku ankieta wyraziła życzenie, by fabryka przemysłowa-handlowa w porozumieniu z innymi firmami wszczęła bezwzględnie akcję, celem utrzymania wprowadzenia w życie projektu w jego obecnym brzmieniu.

POZNAN.

Z AKCJI BUDOWLANEJ MAGISTRATU M. POZNANIA.

Magistrat m. Poznania wybudował dotychczas w własnym zakresie 650 mieszkań, z których oddano: drobnym rzemieślnikom 198 (30%), robotnikom 130 (20%), niższym i średnim urzędnikom i pracownikom państwowym 113 (17%), urzędnikom prywatnym 70 (10%), niższym i średnim urzędnikom miejskim 57 (8 1/2%), osobom bez zawodu 45 (7 1/2%), wojskowym 22 (3 1/2%) i drobnym samodzielny przedsiębiorcom 15 (2 1/2%).

Lokatorzy tych mieszkań zajmowali poprzednio zburzone mieszkania (153), szkoły (36), byli eksmitowani (29), zamieszkiwali w barakach (23) i lokalach nienuadających się do mieszkania (9) lub w przytulniach (7).

ŚLĄSK.

SKARGI PRZEMYSŁOWCÓW BUDOWLANYCH NA GÓRNYM ŚLĄSKU.

W województwie śląkiem znajduje się około 30 przedsiębiorstw budowlanych polskich i trzy razy tyle, mniej więcej, niemieckich.

Wielki przemysł górnośląski zatrudnia prawie wyłącznie firmy niemieckie.

Ale również niektóre instytucje samorządowe, a przedewszystkiem wydział Robót Publicznych województwa powierza roboty przedsiębiorstwom głównie niemieckim.

I tak Zakł. Ubezpie. Wzajem. oddał w 1925 roku budowę Gmachu Administracyjnego w 2/3, dwa firmom niemieckim a w 1/3 polskiej; Urząd wojewódzki w 1927 roku oddał budowę 70 domków robotniczych firmom niemieckim, a 50 polskim, w roku ubiegłym miał miejsce podobny fakt.

Związek Regulacji rz. Rawy związek wszystkich materiałów oddał przedsiębiorstwu niemieckiemu, magistrat m. Królewskiej Huty podobnie postąpił z robotami tynkarskimi nowego ratusza. Oto garść faktów.

Budowniczości i przedsiębiorcy polscy użalają się z tego powodu nie bez słuszności, widząc w tem brak zrozumienia znaczenia rozwoju przedsiębiorczości polskiej na kresach wschodnich.

GDYNIA.

ROZBUDOWA GDYNI.

Program tegoroczny rozbudowy miasta Gdyni obejmuje w pierwszym rzędzie budowę sieci wodociągowej kosztem 7 milj. zł. Główne ulice otrzymają bruki asfaltowe, boczne — z kostki kamienną. Urządzone będą równocześnie oświetlone elektryczne ulice na długości 10 km. i ułożone zatem kable podziemne długości 9 km. W roku następnym projekto-

wana jest budowa elektrowni miejskiej i pierwszej w Polsce stacji dla centralnego ogrzewania domów, które będzie dostarczane podobnie, jak gaz i elektryczność.

Zamiast tramwajów, które uznano za nieodpowiednie, uruchomiona ma być jeszcze w kwietniu komunikacja autobusowa na następujących liniach: dworzec kolejowy — Rynek Kaszubski — Oksywie, Rynek Kaszubski — Orłowo — dworzec kolejowy — Kamienna Góra i Gdynia — Sopoty. W roku bieżącym uruchomiona zostanie poza tem miejska betonownia, która obliczona jest również na potrzeby sąsiednich miast.

Dalszy program inwestycji miejskich przewiduje: budowę kąpiel z basenem do pływania, hali targowej, domu dla turystów, powiększenie szpitala, gmachu szkolnego na Oksywie, teatru miejskiego, gimnazjum i stadionu sportowego.

KRAKÓW.

INTERPELACJA RADY MIEJSKIEJ M. KRAKOWA W SPRAWIE KREDYTÓW B. G. K.

Na zebraniu Rady Miejskiej m. Krakowa w dn. 12 b. m. wszystkie kluby radzieckie zgłosiły następującą interpelację:

Z kilku stron doszły nas wiadomości:

1) iż Ministerstwo Spraw Wewnętrznych poleciło pp. wojewodom, aby odmówili zatwierdzenia budżetów komunalnych, jeśli one zawierają wydatki inwestycyjne, nie posiadające zapewnionego pokrycia. W wypadkach zaś, gdy inwestycje te mają być dokonane z projektowanych pożyczek nie wolno władzom komunalnym — nakazuje okólnik — rozporządzić robót tych przed otrzymaniem pożyczki. Poza tem w planach inwestycyjnych uwzględnione być mają przedewszystkiem wydatki na dokończenie inwestycji już rozpoczętych i dopiero potem mogą być podejmowane nowe;

2) iż Bank Gospodarstwa Krajowego wstrzymał całkowicie dalsze zasilanie akcji budowlanej z funduszy własnych. Tak samo zostały całkowicie unieruchomione kredyty z państwowego fundusza budowlanego. Ma to mieć związek z projektem nowej ustawy o budowie tanich mieszkań.

Potwierdzenie podanych powyżej wiadomości odbić się musi w sposób bardzo decydujący na budżecie m. Krakowa, nad którym obecnie pracuje pełna Rada miasta. Potwierdzenie informacji pierwszej spowodować może ponadto niezatwierdzenie budżetu w jego obecnej redakcji.

Dlatego interpelanci zapytują Świetne Przewidywanie miasta:

1) Czy otrzymało wspomniany od okólnik P. Ministra Spraw Wewnętrznych, a jeśli tak, to czy skłonne jest treści jego podać do wiadomości pełnej Rady wraz z określeniem stanowiska, jakie wobec tego okólnika Przewidywanie miasta zajęło?

Czy Przewidywanie miasta zna treść uchwał Banku Gospodarstwa Krajowego i stanowiska w tej sprawie Ministerstwa Skarbu oraz co zamierza przedsięwziąć, aby konieczne dla Krakowa kredyty budowlane uzyskać?

Przewodniczący wiceprezydent Ostrowski w odpowiedzi zaznaczył, że wiadomość o okólniku co do wydatków inwestycyjnych jest znana przewidywaniu miasta z dzienników, ale dotąd okólnik taki nie wpłynął do przewidywania. Również nie nadeszła dotąd wiadomość urzędowa o wstrzymaniu kredytów. O ile wiadomość taka ma być, przewidywanie miasta zwoła komitet rozbudowy dla zajęcia stanowiska w tej sprawie.

WARSZAWA.

KOLEJ PODZIEMNA W WARSZAWIE.

Budowa kolei podziemnej w Warszawie po wykonaniu próbnych wierceń, które dały naogół dodatnie wyniki wobec licznie napływających ofert zagranicznych przybiera realne formy.

Znaczenie „metro” dla miasta przez odciążenie ruchu ulicznego i jednocześnie przyspieszenie komunikacji jest olbrzymie.

Szybkość przeciętna (z postojami na stacjach) „metro” ma wynosić 25 km/godz.

Prędkość przyszłej kolei podziemnej, obliczona według statystyk ruchu tramwajowego wyraża się cyfrą 5 milionów pasażerów rocznie na linii dwutorowej, jej rentowność przy frekwencji 30 milionów na projektowanej linii „A” wypada przy taryfie 30 groszowej na 5%.

Jako pierwszą uznano za najpilniejszą linię „A” pl. Unji Lubelskiej — Muranów. Biegnie ona cały czas, jako podziemna, pod Marszałkowską, około ul. Złotej, skręca (pod domami) na pl. Napoleona, dalej przez Mazowiecką, około Ogrodu Saskiego przez pl. Teatralny, Bielańską, Nalewki do pl. Muranowskiego. Druga linja „B”, ma biec od ul. Plockiej pod ul. Wolską, Chłodną, Halami Mirowskimi, Ogrodem Saskim i Karową do nowego mostu przez Wisłę, gdzie wychodzi z pod ziemi na most i dalej idzie wiaduktem na Pradze poprzez ul. Zamojskiego na dworzec Wschodni (stacja nadziemna).

Linja „C” (podziemna) łączy ul. Chmielną od ul. Towarowej do Nowego Świata i dalej aż do zbiegu Krak. Przedm. i Karowej (dochodzić będzie do linii „B”).

Linja „D” (podziemna) łączyłaby pl. Unji przez Al. Szucha, Ujazdowską i Nowy Świat do Chmielnej, gdzie zbiega się z linią „C”.

Linja „E” od pl. Unji pod Puławską i Rakowiecką, dalej jako nadziemna biegnie przez przyszłe ulice na terenie placu Mokotowskiego do zbiegu Koszykowej, Al. Jerozolimskich, pod Towarową, Okopową do Muranowa, dalej już jako linja „F” do dworca gdańskiego, przez most około kolejowego, następnie wiaduktem przez Polcowiznę i okólnie do dworca wschodniego (koniec linii „B”), dalej przez Kamionek, Saską Kepe, nowy most południowy do zbiegu Al. Ujazdowskiej i Nowowiejskiej (linja „D”). Stąd jako linja „G” (podziemna) pod Nowowiejską, Polną i projektowaną arterją „N — S”, aż na Żoliborz.

Całość liczy około 46 km. (26 podziemnych i 20 km. nadziemnych linii) i jest obliczona na budowę w ciągu 30 lat. Wybrane kierunki są wynikiem badań nad

rukiem poszczególnych dzielnic i obejmowałyby całokształt sieci kolei miejskich szybkiej.

ZAKŁAD UBEZPIECZEŃ PRACOWNIKÓW UMYSŁOWYCH A RUCH BUDOWLANY.

(M) W związku z dziesięcioletnią rocznicą Niepodległości, Komisja Organizacyjna Zakładu Ubezpieczeń Pracowników Umysłowych powzięła dn. 23.XI.1928 r. uchwałę następującą:

„W związku z uroczystym obchodem 10-lecia istnienia wskrzeszonego Państwa Polskiego, Komisja Organizacyjna Zakładu Ubezpieczeń Pracowników Umysłowych w Warszawie, pragnąc w granicach ustawowej działalności swojej dać wyraz ożywiający ją uczuciom radości z powodu odzyskania Niepodległości Ojczyzny i troski o przyszłość tej Ojczyzny dobro przez wykonanie dzieła trwałego o nieprzemijającym znaczeniu dla szerokiej rzeszy pracowników umysłowych, pragnąc dzieła swoje związać z wskrzeszeniem Niepodległości Państwa przez połączenie z imieniem Tego, kto jest tej Niepodległości Symbolem i Państwa wskrzesicielem, postanawia kosztem 30 milionów złotych

wybudować dla ubezpieczonych pracowników umysłowych domy mieszkalne im. Marszałka Józefa Piłsudskiego”.

Komisja Organizacyjna wyszła z założenia, że środowisko domowe, w którym człowiek spędza większą część swego życia, odgrywa najważniejszą rolę w zachowaniu sił do pracy i zdrowia. Podstawą racjonalnego życia domowego jest odpowiednie mieszkanie. Za najważniejszą akcję zdrowotną dla Polski w chwili obecnej uznał zjazd higienistów w Poznaniu rozwiązanie sprawy mieszkaniowej. ZUPU może w tej dziedzinie zrobić bardzo dużo, nie narażając bezpieczeństwa administrowanego kapitału.

Program realizacji tej uchwały dotychczas nie został opracowany. Nie ulega jednak wątpliwości, że około połowy uchwalonej kwoty przypadnie Warszawie (około 47% ubezpieczonych), gdzie głód mieszkaniowy daje się szczególnie we znaki. Program taki będzie realizowany na przestrzeni kilku co najwyżej lat. Pierwszeństwo będzie przysługiwało ubezpieczonym, pozbawionym własnego dachu nad głową, a niemogącym go sobie zapewnić o własnych siłach z powodu niskiego uposażenia, obciążonych rodziną i t. p. Mieszkania w wybudowanych domach muszą od-

powiadać dwóm zasadniczym postulatam: niski czynsz i higieniczne warunki.

WYPISY Z REJESTRU HANDLOWEGO.

R. H. A XXV 286: *Biuro Budowlane „Inżynier Jerzy Godlewski”*. Spółka firmowa w Warszawie, Żurawia 40. Prowadzenie wszelkiego rodzaju robót, w zakresie budownictwa wchodzących, oraz kupno i sprzedaż wszelkiego rodzaju artykułów i maszyn budowlanych. Wspólnicy: Jerzy Godlewski, Henryk Kurpiński, obaj z Warszawy. Spółka firmowa rozpoczęła czynności dn. 1 stycznia 1928 r. Do reprezentowania spółki i podpisywania firmy pod jej stemplem upoważniony jest Jerzy Godlewski na czas do dn. 31 grudnia 1929 r.

R. H. B XLI 6103: *„Collabor”*, Sp. z ogr. odp. Siedziba spółki w Warszawie, Marszałkowska 51. Celem spółki jest prowadzenie robót budowlanych i przedsiębiorstw przemysłowych. Kapitał zakł. zł. 4.000, podzielony na 40 udziałów całkowicie gotową wpłacony. Stanisław Szczykowski z Warszawy jako jedyny zarządca zastępuje spółkę wobec władz i osób, i prowadzi jej interesy, podpisując firmę pod jej stemplem.

Z ŻAŁOBNEJ KARTY

W pierwszym numerze naszego pisma, z głębokim smutkiem donieśliśmy o ciężkiej stracie, jaką poniosła inżynierja polska w osobie ś. p. Bolesława Walkiewicza, zmarłego w dn. 17 stycznia r. b.

Pragniemy obecnie zaznaczyć Czytelników z życiorysem tej pięknej i świetnej postaci.

Ś. p. Inż. Walkiewicz urodził się w Przysusze ziemi Radomskiej w dn. 26 sierpnia 1876 roku. Gimnazjum z odznaczeniem skończył w Radomiu, wyższe studia odbywał początkowo w Petersburskim Uniwersytecie, następnie zaś w h. Cesarskiej Szkole Inżynierskiej, przekształconej następnie w Instytut Komunikacji w Moskwie.

Przyjmując żywy udział w życiu koleżeńskim, uczestniczył w organizowaniu polskiej kasy koleżeńskej. Będąc prezesem tej ostatniej spowodował ukazanie się w czytelni studenckiej pism polskich obok dotychczasowych rosyjskich.

Przebieg jego fachowej pracy, po ukończeniu wyższych studiów, był następujący:

Od 1901 do 1905 r. pracował jako inżynier wydziału technicznego II Jekaterynieńskiej Kolei; 1905—1907 — na kolei Moskiewsko - Kijowsko - Woroneżskiej, był twórcą projektów przebudowy

wy i wzmocnienia dużych mostów; 1907—1910 na kolei Środkowo Azjatyckiej kierował przebudową mostów starego typu i prowadził śród bez-

wodnej pustyni budowę wodociągów. W tymże okresie w charakterze naczelnika partji przyjmował udział w poszukiwaniu i przestudjowaniu drogi na Pamir przez góry biegi rzeki Syr i Amur-Darji. W 1910 r. uczestniczył w budowie kolei Odessa — Bachmacz, a w 1913 r. w charakterze Naczelnika Wydziału Technicznego został zaangażowany na budowę kolei Altajskiej. Po ukończeniu tej budowy przeszedł na analogiczne stanowisko przy budowie kolei Petersburg — Orzeł. W roku 1918 powołany został do Ministerstwa Komunikacji w Petersburgu w charakterze członka - eksperta Głównego Zarządu budowy kolei i członka Rady Technicznej, ustalającej normy i przepisy dla budownictwa kolejowego.

W końcu r. 1918 powraca do kraju i tutaj, z właściwym mu zapalem i miłością twórczego czynu, oddaje swą wielką wiedzę teoretyczną i nie mniejsze doświadczenie praktyczne na usługi tej dziedziny techniki, do której czuł zawsze najwyższy pociąg, a mianowicie organizacji budowy kolei żelaznych. Zajmuje stanowisko Naczelnika Wydziału Technicznego w Dyrekcji Budowy Kolei Państwowych, która w niemalym stopniu Jemu zawdzięcza swój początkowy rozmach twórczy.



Ś. p. Bolesław Walkiewicz.

W r. 1921, gdy, w miarę pogarszania się finansowej sytuacji Państwa, rozwój rządowego budownictwa kolejowego zostaje zahamowany, ś. p. inż. Walkiewicz opuszcza służbę w Dyrekcji, szukając bardziej obszernego terenu dla swej energii i żądzy czynu.

Tworzy więc, wspólnie z kilkoma wybitnymi jednostkami z grona inżynierji polskiej, konsorcjum, mające na celu zorganizowanie i sfinansowanie, w oparciu na kapitale zagranicznym, w oparciu na koncesyjnych zasadach, budowy szeregu linii kolejowych o doniosłym dla kraju znaczeniu, aby w ten sposób zapłacić lukę, którą niepodległa Polska otrzymała w spadku po moskiewskim zabore i usunąć zło, stojące na przeszkodzie rozwojowi życia ekonomicznego i możliwości wykorzystania naturalnych bogactw kraju.

Jednocześnie przyjmuje żywy udział w całym szeregu prac, bądź z dziedziny teoretycznej, bądź z zakresu praktycznego.

Zabiegi koncesyjnego konsorcjum, w wyniku perturbacji, przeżywanego przez światowy rynek pieniężny po przeminionej wojnie, pozostają bez urzeczywistnienia. Rozbudowa sieci kolejowej powraca do sfery poczynań rządowych.

Tu następuje nowy okres organi-

zacyjno-twórczej działalności zmarłego. Dla przyszłego obszernego, i nieuniknionego rozwoju budownictwa w Polsce, będącego obecnie w zastoju, wywołanym zmiennymi koniunkturami kredytowymi, niezbędnym stało się celowe i racjonalne przeorganizowanie przynajmniej budowlanego, który w okresie państwowego kryzysu gospodarczego, przeżywał ostry własny kryzys, skutki którego w wielu wypadkach dają się odczuwać do chwili obecnej.

W pierwszym szeregu ludzi, którzy pojęli wagę tego zjawiska i pragnęli je ująć w twórcze dłonie, stał ś. p. inż. Walkiewicz, który, jako główny twórca i organizator, zakłada pierwsze podwładny pod Centralę Gospodarczą Przemysłu Budowlanego i staje na jej czele, jako Dyrektor Zarządu.

Organizacja ta, jednocząca w sobie najsilniejsze twórczo firmy budowlane polskie, postawiła sobie za zadanie zcentralizowanie tych gospodarczych dziedzin przemysłu budowlanego, które są wspólne wszystkim zrzeszonym firmom i których masowe ujęcie i przeprowadzenie mogłoby się przychylić do potaniaenia kosztów budownictwa, oraz sumienne i prawidłowe ustalanie cen, osuwających ewentualność partactwa i niesumienności, jak również widmo bankructwa, kroczące

niestety od szeregu lat śladem niejednej firmy budowlanej. W charakterze twórcy i kierownika powstałej dla tych celów instytucji, ś. p. Walkiewicz położył dla idei, której służył, niespożyte zasługi. Jego absolutna nieskazitelnność etyczna i niezmiernie wysoki autorytet moralny, jakim cieszył się w najszerszych sferach, mających związek z budownictwem polskim, pozwoliły stworzonej przez niego instytucji przeżyć szczęśliwie okres organizacyjny i okrzepnąć, aby rozwijać nadal twórczą działalność, opartą na tych niezłomnych zasadach uczciwej pracy zawodowej, które przy współdziałaniu zmarłego uznane zostały za najbardziej zasadniczą podstawę organizacji.

Wraz z niezmiernymi walecznymi społecznościami ś. p. Walkiewicz obdarzony był wyjątkowymi zaletami osobistymi. Zawsze czynny, zawsze przychylny, zawsze pragnący służyć dobrą radą, poparciem i pomocą, odchodząc pograżył w głębokim smutku wszystkich tych, których opromieniał za życia ciepłym niezmiernie dobrocią swego wielkiego serca.

Cześć Jego pamięci!

Karol Sztoleman.

KRONIKA ZAGRANICZNA

(S) FRANCJA.

UNION PROFESSIONELLE DU BATIMENT DE FRANCE.

W połowie ub. r. uchwalone zostało przez parlament francuski t. zw. „prawo Loucheura“, będące konkretnym planem walki z głodem mieszkaniowym. Program ten przewiduje budowę w ciągu najbliższych pięciu lat 260.000 mieszkań, z których powiększyć o 2,6% ogólną ilość istniejących lokali. Ustawa ta jest jak istniejących lokali. Ustawa ta jest jak przewidują, pierwszym krokiem w kierunku istotnego zajęcia się rządu francuskiego rozwiązaniem sprawy mieszkaniowej.

Celem uniknięcia szkodliwych momentów, które zarysowały się we Francji w czasie odbudowy zniszczeń wojennych oraz dla zapewnienia należytego wykonania przepisów ustawy Loucheura, oraz wszystkich następujących, jakie się mogą w tej dziedzinie ukazać, został utworzony w Paryżu wspomniany powyżej Związek Zawodowy Budownictwa Francuskiego. Członkiem Związku może być każdy architekt i przedsiębiorca budowlany francuz, czynny zawodowo najmniej 3 lata, w wieku powyżej 28 lat. Zadaniem Związku jest z jednej strony nawiązanie łączności pomiędzy władzami publicznymi, projektodawcami i wykonawcami budowlany oraz konsumentem, z drugiej — rozwinięcie odpowiedniej propagandy i reklamy,

wydawanie opisów, broszur, sprawozdań, przekonywujących o konieczności budowy tanich, zdrowych i estetycznych mieszkań i domów.

Każdy architekt członek towarzystwa zobowiązuje się nie prowadzić przedsiębiorstw budowlanych, budownictwem zaś — nie sporządzać planów, projektów i t. p. bez udziału architektów.

Podkreślenia wymaga dążenie związku do zwalczania i paralizowania wszelkiej akcji o charakterze politycznym, która mogłaby tylko szkodzić realizacji prawa Loucheura, a która jest bardzo na rękę rozmaitym ugrupowaniom politycznym, chcącym użyć ustawy jako odskoczni dla osiągnięcia swych celów. Typowym przykładem jest, że w specjalnej komisji budowlanej dla prac nad realizacją ustawy na 54 członków jest tylko 1 przedstawiciel architektury i 2 przedstawiciele przemysłu budowlanego.

Towarzystwo omawiając rozpoczęło już swą działalność.

RUCH BUDOWLANY.

Ogólny przyrost nowych budowli wynosił we Francji:

w r. 1925	90.125
„ „ 1927	78.754
„ „ 1928	82.566

Jednocześnie zburzono starych nieruchomości:

w r. 1925	30.161
„ „ 1927	28.856
„ „ 1928	47.128

Ogółem w 36.272 gminach o ludności 38.948 milj. istniało w 1927 r. 9.500.587 budynków, z których 173.448 przypada na fabryki, warsztaty i t. p. Wartość komornego w tych nieruchomościach oceniana jest na 9 miliardów franków.

Wartość istniejących nieruchomości oceniana jest w 1928 r. na około 40 miliardów franków złotych, czyli 400 mld. fr. papierowych.

(S) NIEMCY.

WYSTAWA BUDOWLANA 1931 R.

W 1931 r. otwartą będzie w Berlinie Wielka Wszechniemiecka Wystawa Budowlana. Wystawa podzielona będzie na 2 działy — stały, który jako pogładowa szkoła budownictwa trwać będzie czas nieokreślony i czasowy, który zlikwidowany zostanie wraz z zamknięciem wystawy. Największe znaczenie przywiązywane jest do roli propagandowej i popularyzatorskiej wystawy. Projekty są w opracowaniu.

RENTOWNOŚĆ PRZEMYSŁU BUDOWLANEGO W NIEMCZECH.

148 niemieckich przedsiębiorstw budowlanych — spółek akcyjnych osiągnęło przeciętnie 8,2% zysku netto i 17,1% — brutto. Przepiętna dywidenda wynosiła 6,1%. Na 120 towarzystw — 62 zakończyło bilans zyskiem.

USTAWA O PODATKU OD LOKALI.

Rząd pruski wniósł o przedłużenie do 31 marca 1930 r. mocy obowiązującej dotychczasowej ustawy, dotyczącej pobierania podatku od lokali. W ciągu tego czasu mają być opracowane podstawy nowego prawa, ujednolajniającego ustawodawstwo podatkowe w odniesieniu do nieruchomości. W ten sposób źródła na budownictwo mieszkaniowe ze źródeł po-

datkowych na najbliższy rok są zapewnione.

GLÓD MIESZKANIOWY.

Glód mieszkaniowy w Prusach, obliczany na 300.000 mieszkań ma być całkowicie zwałczony w ciągu najbliższych 5 lat. Wynika to z rozmiarów akcji budowlanej w latach 1927 i 1928, kiedy ruch budowlany przekroczył przyrost zapotrzebowania bieżącego na mieszkania (przyrost ludności) o 40.000 mieszkań rocznie.

FINANSOWANIE BUDOWNICTWA MIESZKANIOWEGO.

Na budownictwo mieszkaniowe wydały Niemcy w 1927 r. 3,2, 1928 — 3 miljardy marek, z których 1,1 miljarda marek pochodzi z funduszy publicznych.

MIĘDZYNARODOWY ZJAZD ZWIĄZKÓW LOKATORSKICH.

W dniach 15 — 18 marca r. b. odbędzie się w Pradze Czeskiej zjazd związków lokatorskich.

Między innymi na porządku dziennym zjazdu figuruje sprawa międzynarodowej pomocy finansowej dla instytucji społecznych, budujących małe mieszkania.

POŻYCZKA NA BUDOWĘ DOMÓW MIESZKALNYCH W Z. S. S. R.

Komisariat Ludowy Finansów Z. S. S. R. zezwolił na emisję pożyczki w wysokości 7,5 milionów rubli, przeznaczoną na kredyty na budowę mieszkań prywatnych.

Kredyty te będą przyznane na okres 15-letni z warunkiem inwestowania w budowie kapitału prywatnego w wysokości 50 procent jej wartości.

PRZEGLĄD WYDAWNICTW KRAJOWYCH

ROZMOWY P. PREMIERA BARTŁA Z PRZEMYSŁOWCAMI.

(M) Nakładem Centralnego Związku Polskiego Prz. Gór. Handlu i Finansów ukazał się tom I-szy „Rozmów” zamieszczający przemówienia p. premiera oraz pp. Andrzeja Wierzbickiego, Cyryla Ratuskiego, Czesława Klarnera, Alfreda Faltera, Wiktora Hłaski, Stanisława Jana Okolskiego, Wacława Pajansa, Roberta Geyera, Bogusława Hersego, Jana Zagłębnińskiego i Stefana Laurysiewicza, wygłoszone na konferencji z panem premierem.

ROZMOWY PANA PREMIERA BARTŁA I PANA MINISTRA GABRJEŁA CZECHOVICZA Z PRZEMYSŁOWCAMI I ROLNIKAMI O ZAGADNIENIACH PODATKOWYCH.

(M) Tom II „Rozmów” zawiera przemówienia, wygłoszone na konferencji przedstawicieli sfer gospodarczych u p. premiera w obecności p. ministra skarbu w dniu 13 stycznia r. b.

Przemawiali pp.: Prezes Rady Ministrów, Andrzej Wierzbicki, Minister Skarbu — 4-krotnie, Stefan Choromański, Jan Stecki, Czesław Klarner, Henryk Brun, Kazimierz Otmianowski, Adolf Truskier, Wacław Wiślicki, Piotr Markiewicz, Feliks Wiślicki, Marceł Barciński.

Pan Premier reasumując wywoły i stanowiska zapewnił o swym planie reformy podatku obrotowego, co jednakże nastąpić może tylko etapami, oraz zapowiedział zwołanie w najbliższym czasie konferencji w sprawie budownictwa mieszkaniowego z udziałem przedstawicieli sfer zainteresowanych.

SPRAWOZDANIE P. CHARLES S. DEWEYA ZA IV KWARTAŁ 1928 R.

(M) Według słów sprawozdania plan stabilizacyjny funkcjonował sprawnie i budżet był obliczony ostrożnie. Doradca finansowy jest w posiadaniu listu p. Ministra Skarbu, który zapewnił, że budżet

1929/30 w ten sposób jest skonstruowany, aby na wypadek deficytu część programu inwestycyjnego mogła być zaniechana. Rząd również ma zamiar sprzedać część akcji Banku Polskiego, aby kolej mogła z tego pożyczyć 50 milj. złotych na cele rozbudowy.

W sprawie bilansu płatniczego, godnym uwagi jest przypływ pożyczek zagranicznych i kredytu towarowego łącznie na 800 milionów złotych.

Pozwoliło to o tyle zrównoważyć ujemny bilans handlowy, że zapas złota i walut zmniejszył się tylko o 44 milj. zł.

P. Dewey podnosi z uznaniem dążenie do zrównoważenia bilansu handlowego przez niewidoczne pozycje bilansu płatniczego. Sądzi jednak, że Polska przez wiele lat będzie jeszcze państwem pożyczającym. Reasumując te wywody mówi, że:

„kraj musi się kierować w swoich wydatkach zasadami oszczędnościowymi i rozwinąć przedewszystkiem te gałęzie przemysłu, które posiadają naturalne warunki rozwoju i przynoszą możliwie najszybszą i najszerzą korzyść”.

Konstatując wzmocnienie bankowości prywatnej, doradca widzi silne zapotrzebowanie kredytu krótkoterminowego, który przez to jest drogi i niedostateczny. Omawiając dalej akcję kredytową krótkoterminową Banku Polskiego i Banków Państwowych kończy uwagi zdaniem:

„krajowe wkłady bankowe i oszczędnościowe wznoszą w tempie całkowicie zadawalającym, lecz postęp ten został wyprzedzony przez postęp przemysłu. Obecnie wydaje się, że zapas płynnego kapitału krajowego został ponad właściwą miarę zużyty na inwestycje przemysłowe, pozostawiając zbyt małą ilość na potrzeby obrotowe. Sytuacja obecna nie zaszczyła tak daleko, aby mogła być niebezpieczną i może być częściowo opanowana przez instytucje kredytowe”.

Zapatrzuje się optymistycznie na stan gospodarki państwa, wyrażony wzrostem dobrobytu w 1928 r. i wysokim poziomem operacyjnym handlowych i przemysłowych, podaje na zakończenie charakterystykę stanu rolnictwa, przemysłu, handlu, rynku pieniężnego i t. d.

PRZEGLĄD TECHNICZNY.

Nr. 9. Przeglądu Technicznego zajmuje się w artykule prof. inż. N. N. Sawina „Dualizmem w systemie metrycznym”, inż. W. Burzyński rozpatruje ogólną formułę wytrzymałościową dla zginanych i skręconych przekrojów kołowych, inż. dr. A. Pareński omawia gospodarkę wodną w Reńska-Westfalskim zagłębiu przemysłowym. Przegląd pism technicznych i dodatek Nowiny Techniczne uzupełniają numer.

KONJUNKTURA GOSPODARCZA.

(M) Lutowy 2-gi zeszyt „Konjunktury Gospodarczej” w dziale „Przemysł przetwórczy” poświęca miejsce ruchowi budowlanemu, stwierdzając, że miesiąc grudnia, styczeń i pierwsza połowa lutego 1929 r. wskazywały dość znaczne obniżenie się wskaźnika stanu zatrudnienia w tym przemyśle. O ile jednak wskaźnik ten nie przekroczył przeciętnego sezonowego spadku, o tyle wskaźnik przewozów kolejowych materiałów budowlanych spadł poniżej poziomu z 1927 r., co nie da się tłumaczyć tylko mrozem, lecz i spadkiem kredytów budowlanych poniżej norm 1927 roku.

Sytuacja na rynku stała się trudna, ponieważ w 1928 roku aktywność budowlana wzrosła, podstawowe zaś źródła kredytu długoterminowego — B. G. K. nie mogło rozszerzyć ram swoich kredytów. Tymczasem finansowanie przez przedsiębiorców kredytem krótkoterminowym, co ma miejsce prawie z reguły, wobec niemożności uregulowania tego kredytu budż. z funduszy klienta, bud. z je-

go kredytu długoterminowego, przyczyniło się do postępowania ugodowego w dwu większych firmach, które zawiesiły wypłaty.

BUDOWNICZY.

(M) 3-ci marcowy numer lwowskiego „Budowniczego” bogaty treściowo zawiera przez mowy p. Ministra Moraczewskiego wygłoszonej na 46 posiedzenia sejmiku referat p. inż. Fr. Strada'a, wypowiedziany na Międzynarodowym Kongresie Budownictwa w Bernie, w r. 1928; artykuł ten p. l. „Prowadzenie przedsiębiorstw budowlanych” konkluduje, że „tylko ten, kto kalkulował sumiennie, przeprowadzi robotę ekonomicznie, dobrze i na czas”.

W tymże numerze inż. Edward Turzański omawia „Cele i zadania budownictwa”. Autor wskazuje na doniosłą rolę budownictwa w życiu gospodarczym państwa, z czego wynika konieczność profesjonalizmu w stosunku do pracy i ustawy. Budownictwo, jako przemysł sezonowy, powinno być wyjęte z pod 46 godzinowego tygodnia pracy, a jako przemysł przetwórczy powinno korzystać z ulg przy podatku obrotowym.

Porusza też autor sprawę oddawania robót z końcem sezonu budowlanego, co jest wielką bolączką, bowiem wpływa na zwiększenie materiałów i przynosi stratę sezonu.

Ciekawy niezmiernie ten artykuł polecamy uwadze naszych czytelników.

POLSKI PRZEMYSŁ BUDOWLANY.

(M) Numer styczniowy tego miesięcznika zawiera szereg artykułów, zajmują-

cych się aktualnymi sprawami przemysłu budowlanego.

Inż. Alfred Dziedziul pisze o sezonie 1929, wskazując na kilka kwestji domagających się rozwiązania.

Szereg wywiadów, wiadomości z zakresu ceglarnictwa, różne dane ze świata i kronika składają się na całość numeru.

SPRAWOZDANIE POCZTOWEJ KASY OSZCZĘDNOŚCI.

(M) Sprawozdanie P. K. O. za rok 1928 ilustrowane licznymi wykresami i bardzo obszernie potraktowane wykazuje znaczny wzrost operacji tej instytucji.

Obrót czekowy rozwijał się w r. ub. tak co do ilości uczestników, jak i kwoty, i osiągnął sumę 21.273 milionów zł., a więc o 5.000 milionów zł. więcej jak w rokueszłym. Z tego obrót hezgotówkowy wyniósł 13.000 milionów zł. czyli 63,5% całego obrotu.

Ogólny obrót na rachunkach oszczędnościowych wyraził się sumą 206.624 tysiące zł. czyli wobec 1927 r. wzrósł o 61,8%. Kapitał złożony na r-kach oszczędnościowych w dn. 31.XII wynosił 95.231 tys. zł.

Wobec likwidowania kredytów bezpośrednich wekslowych stan tych pożyczek spadł do 19.838 tys. zł.

Natomiast o 100% prawie podniósł się stan pożyczek lombardowych do 34.489 tys. zł.

Portfel papierów własnych i Funduszu Zapasowego wzrósł z końcem r. 1928 do 174.573 tys. złotych czyli o 77,2% więcej jak w roku ubiegłym.

Lokaty w nieruchomościach własnych wynoszą 26.408 tys. zł. Bilans zamyka nadwyżka zł. 4.001.913.35.

„DOM, OSIEDLE, MIESZKANIE”.

Pod powyższym tytułem ukazał się zeszyt pierwszy kwartalnika, wydanego przez zastrzoną placówkę „Rój”, pod redakcją p. Szczęsnego Rutkowskiego. „Przystępujemy do wydawnictwa — pisze redakcja — aby pokazać, jak należy budować, urządzać i meblować mieszkanie, planować i zagospodarowywać osiedle”. Zadanie zatem niezmiernie szerokie. Zagadnienia jednak, którym poświęca się piśmiu są tak istotne i ważne w dobie obecnej, że ukazanie się kwartalnika — wzopowanego na doskonałych tego rodzaju wydawnictwach zagranicznych — np. „Maisons pour tous” — sfery zainteresowane, a ztem najszersze sfery społeczne powitają z uznaniem.

Pod względem treści i szaty zewnętrznej pierwszy numer robi niezwykle dodatnie wrażenie, stojąc na wysokim poziomie wśród wydawnictw, poświęconych sprawom budowlanym w Polsce.

Zeszyt zawiera następujące ważniejsze artykuły: Jakże winno być mieszkanie, arch. Lecha Niemojewskiego, Tani letniak, arch. Lacherta i Szamajey, Projekt domu o 5 pokojach, arch. Norwertha, Społeczne Budownictwo mieszkaniowe, T. Toepflitz, oraz Budownictwo Mieszkalne, Szczęsnego Rutkowskiego. Uzupełnia numer kronika krajowa i zagraniczna oraz przegląd wydawców.

Zaznaczyć należy, że wydawnictwo to składa się z trzech części: Dom, mieszkanie i osiedle, które naprzemiennie ukazują się będą w odstępach miesięcznych, każda część jest kwartalnikiem.

Nowemu pożytecznemu piśmiu, życzymy pomyślnego rozwoju.

PRZEGLĄD WYDAWNICTW ZAGRANICZNYCH

(S) „BAUWELT”.

W N-rze 3 omawia zasady finansowania akcji mieszkaniowej w Berlinie w r. 1929, ustalone przez Towarzystwo Pieczy Mieszkaniowej. Zasady te, poza przepisami dotyczącymi wniosków o kredyty, zawierają następujące dane co do wielkości mieszkań i sumy pożyczek przyznawanych z funduszu podatkowego.

Mieszk. (licz. z kuchn.)	Minim.	Maksim.
Typ A 3 pok.	48 m ²	53,90 m ²
Typ B 3 lub 4 pok.	54 m ²	61,90 m ²
Typ C 4 pok.	62 m ²	77,90 m ²
Typ D 4 ..	78 m ²	130.— m ²

Pożyczki przyznawane z funduszu podatkowego dzielą się na 4 klasy, zależnie od charakteru budującego i wahają się: dla Typu A od 4500 mk do 5300 mk, dla Typu B od 4000 do 5100 mk, dla Typu C od 4800 do 5800 i dla Typu D od 5000 do 6000 mk. Niezależnie od powyższego mieszkania budowane przez społeczne towa-

rzystwa uzyskują pożyczki dodatkowe z funduszy miejskich w wysokości 1500 mk dla Typu A, 1700 mk dla Typu B, 1900 mk dla Typu C i 2100 mk dla Typu D, przy czem domy te winny zawierać 30% mieszkań A, 50% mieszkań B i 20% mieszkań C i D. Domy prywatne winny zawierać 50% mieszkań A i B oraz 50% mieszkań C i D. Nie korzystają one z kredytów dodatkowych, natomiast mogą być pobrane określone sumy od lokatorów wzamian za obligacje, amortyzowane w ciągu 10 lat.

Towarzystwo Pieczy Mieszkaniowej określi wysokość komornego w nowych domach na podstawie wysokości kosztów budowy, utrzymania i oprocentowania kapitału włożonego w budowę. Towarzystwo to kontroluje również sposób zużycia funduszy.

W omawianym N-rze „Bauwelt” znajdujemy również obszernie uzasadnienie projektowanej reformy podatku na rozbudowę, w którym zostaje stwierdzone, że w najbliższych latach nie do uniknięcia jest finansowanie budownictwa mieszkaniowego ze środków publicznych, gdyż

biocjatywa prywatna nie jest w stanie podjąć zadania walki z głodem mieszkaniowym, obliczonym na 600000—700000 mieszkań.

Nr. 7. Artykuł wstępny omawia wyniki konkursu architektonicznego, ogłoszonego przez Państwowe Towarzystwo Badań Ekonomicznych w dziedzinie budownictwa i mieszkaniowej na rozplanowanie zabudowania terenów dozwinięzanych w Spandau—Haselhorst.

Uwagę zwraca artykuł poświęcony zagadnieniu plac robotniczych, w którym stwierdzone zostaje, że wobec zapotrzechowania na ręce robotnie, placu robotnicze w budownictwie stale zwiększają i przekraczają znacznie zarówno umowy taryfowe, jak płace w innych gałęziach przemysłowych. I tak płace robotników wykwalifikowanych przekraczają 3¹/₂ mk za godzinę przy stawie urzędowej do 1,60 mk. Powstaje przeto pytanie, czy wobec niezmiernie wysokich kosztów budowy nie byłoby racjonalnem zrewidowanie wysokości plac. Konieczne jest jednak dokładne zbadanie faktycznej wysokości zarobków w budo-

wniecie, gdyż w poszczególnych wypadkach zarobek tygodniowy dochodzi w Berlinie do 200—250 mk.

Omówione numery „Bauwelt” zawierają bogaty dział ilustracyjny i opisowy nowych budowli, statystykę cen i płac, omówienia nowości technicznych oraz spis projektowanych robót i przetargów.

(S) DIE BAUTECHNIK w numerach 1, 3 i 5 podaje krótkie opisy i fotografie mostów, wykonanych na kolejach niemieckich w 1928 roku.

W N-rze 2 prof. Kurner zamieszcza obszernie uwagi, dotyczące współzawodnictwa pomiędzy żelazo-betonem i stalą, ze szczególnym uwzględnieniem budowy mostów. Autor polemizuje z wywodami inż. Halächta w N-rze 15/1928 „Beton und Eisen”.

W N-rze 3 omawianego wydawnictwa inż. Meer Katz publikuje ciekawy opis przebudowy mostu kolejowego przez Węgry przy stacji Wehrden (Niemcy).

Zwraca uwagę notatka, streszczająca opinie biegłych, powołanych w Niemczech do zbudowania betonu gazowego i wyników jego stosowania w Szwecji. (Reichsforschungsgesellschaft Bericht Nr. 17/1928). Po omówieniu zasad i sposobów budowy z betonem gazowym sprawozdanie biegłych stwierdza, że w Szwecji cały szereg budowli został wykonany z tego materiału i za wyjątkiem nielicznych wypadków złego wykonania, budowle te pod wszelkimi względami odpowiadają wymaganiom im stawianym. — Budynki z betonu gazowego podzielone są w sprawozdaniu na 14 grup i szczegółowo opisane. Wymienimy z pośród nich: dworzec kolejowy w Sztokholmie, hangar marynarki wojskowej, dwa 14-piętrowe domy i szereg kolonij mieszkaniowych.

Nr. 5 omawianego pisma zawiera opis budowy największego obecnie na świecie mostu wiszącego nad rzeką Detroit, łączącego Kanadę (Windsor) ze Stanami Zjednoczonymi (Detroit). Ważniejsze wymiary mostu: ogólna długość 1,1 km, długość części wiszącej 555 m; szerokość jezdni 14,10 m oraz 2 chodniki boczne po 2,40 m. Wysokość wież mostowych ponad poziomem rzeki 109 m; wzniesienie mostu nad poziomem wody 46 m. — Rekord techniczny osiągnięty będzie już w niedalekiej przyszłości przez most nad Hudsonem, którego wisząca część przekroczy 1 km i który obecnie jest w budowie.

Nr. 6 „Bauwelt” poświęca obszernie artykuły opisowi dwu wielkich budowli o szkieletie stalowym: budynku biurowe-

go w Pradze Czeskiej oraz hangarów lotniczych w Nibelien i Schkeuditz. Zainteresowanie przedsiębiorstw inżynierskich wśródzi niewątpliwie artykuł inż. Rüttera, poświęcony opisowi odbudowy mostów w Portugalji, zniszczonych w czasie liczących tamtejszych rewolucyj. — Charakterystyczne światło na ostatnie katastrofy z budynkami żelbetowymi rzuca zestawienie głosów prusowych.

(S) Nr. 7 poświęca artykuł omówienia budżetu pruskiego na 1929 r., zamykającego się sumą 4,17 mld. mk. Budżet ten w wydatkach nadzwyczajnych przewiduje na cele budowlane 257,77 milj. mk., z których 26,91 milj. mk. przypada na budowę szkół, muzeów, kościołów i t. p., a 177 milj. mk. na popieranie budownictwa mieszkaniowego.

(S) ENGINEERING NEWS RECORD z 28 lutego b. r. przynosi szereg niezwykle interesujących artykułów technicznych. Na pierwszy plan wysuwa się opis wykonania drugiego tunelu kolejowego przez Rocky Mountains, długości 7,8 mili. Tunel ten jest obecnie najdłuższym w Stanach Zjednoczonych i piątym co do długości na świecie. Budowa rozpoczęta została w grudniu 1925 r., zakończona w grudniu 1928 r.

Tunel wykonany został w znacznej swej części w niezwykle niekorzystnych warunkach, w twardych skałach granitowych, zawierających obfite źródła wodne, będące pod wysokim ciśnieniem. Całkowita ilość wykopów przekracza 830 tysięcy stóp sześciennych. — Numer zawiera między innymi dokładne obliczenie dodatkowych kosztów, wynikłych przy wykonaniu w ciągu 4 miesięcy zimowych 9 piętrowego żelazo-betonowego budynku. Koszt robót ochronnych wyniósł 1,9 centa za sześć, stopę wykonanego betonu.

(M) LE GENIE CIVIL.

W numerze 8-ym Genie Civil znajdujemy między innymi opis budowy portu w Liworno, jednego z większych portów śródziemnomorskich, a piętlego co do wielkości portu włoskiego.

Nowy port posiadać będzie obszar 170 hektarów, z czego około 70 h. zajmą baseny i kanały, a koło 100 h. jest przeznaczonych na nadbrzeża, bulwary i t. d.

Długość nadbrzeży i bulwarów basenów o dużej głębokości wynosi 7.300 mtr., płytszych zaś — 1.300 mtr.

Rozwój portu pozwoli na ruch 5 — 6 milionów ton towarów rocznie.

W Nr. 9-ym tego Tygodnika poświęcono naczelne miejsce sprawie rozszerzenia i przebudowy dworca wschodniego (La gare de l'Est) w Paryżu, ujemającego sprostać ruchowi w stanie dzisiejszym.

Całokształt dworca pomyślano bardzo szeroko, gotowa ma być w 1931 roku. Przebudowa oddzieli ruch dalekobieżny od podmiejskiego, powiększa liczbę torów do 30-tu i przez doprowadzenie ulic do podziemia dworca, b. szczęśliwie rozwiązuje zagadnienia komunikacyjne. Trzeba dodać, że w podziemiu znajduje się i stacja metro.

Dalej spotykamy szczegółowy opis konstrukcji żelazobetonowego mostu w Algierze na rzecę L'Oum er Ruvia. Cała długość mostu wynosi 74 metry 70 cm., pokład ma 4 m. 10 cm. szerokości, w tem dwu chodniki po 0,75 metr. Łuk nad rzeką ma 36 m. rozpiętości. Bardzo interesującego sposobu wykonania tego mostu o ciekawej konstrukcji nie możemy podać w szerszym streszczeniu, odsyłając zainteresowanych do Le Genie Civil.

(S) BIULETYN ZWIĄZKU MIĘDZYNARODOWEGO DLA SPRAW MIESZKANIOWYCH I ROZPLANOWANIA MIAST.

We wrześniu b. r. odbędzie się doroczny kongres Związku w Rzymie. Przedmiotem obrad kongresu będzie:

- 1) Rozwój historyczny Medjolanu (odczyt).
- 2) Rozwój historyczny Rzymu i jego znaczenie dla urbanistyki nowoczesnej (odczyt).
- 3) Niezbędność badań w dziedzinie rozwoju miast i wsi.
- 4) Przystosowanie starych, historycznych miast do nowoczesnych warunków oraz metody tego przystosowania.
- 5) Źródła finansowania budownictwa dla klasy robotniczej, stanu średniego, specjalnie zaś metody uzyskania nowych źródeł kapitałów.
- 6) Zagadnienia, wiążące się z budynkami wielomieszkaniowymi w wielkich miastach.

Stowarzyszenie Zaw. Przem. Budowlanego, będące członkiem Związku, weźmie i w r. b. udział w kongresie, zgłaszając swój referat w odniesieniu do niektórych zagadnień poruszonych.

Redaktor odpowiedzialny: Ignacy Chabielski.

Wydawca: Stowarzyszenie Zawodowe Przemysłowców Budowlanych Rzplitej Polskiej.

Redaktor Działu Ekonomiczno-Społecznego: Ignacy Chabielski.

Za Redaktora Działu Technicznego: Inż. Karol Sztalman.

Adres Redakcji i Administracji: Warszawa, Ludna 9 a. Tel. 287-00. Konto czekowe w P. K. O. Nr. 19410.

Cena zeszytu w sprzedaży detalicznej zł. 3.-. Prenumerata półroczna zł. 15.-, roczna zł. 30.-. Cennik ogłoszeń wysyłany na żądanie.

BIEŻĄCE CENY MATERJAŁÓW BUDOWLANYCH

Wyszczególnione poniżej ceny winny być traktowane jako orientacyjne.

Dane dla Łwowa p/g pisma „Budowniczy”. Dla Katowic p/g cennika Izby Przemysłowo-Handlowej.

	RODZAJ MATERJAŁU	Jed- nostka	WARSZAWA		KATOWICE		LWÓW	
			Ceny rozumie się loco					
			wagon	skład	budowa	skład wagon	budowa	skład fabryka
M u r a r s k i e	Cegła zwyczajna palona	1000 szt.	100.—			60.— 66.—	96.— 110.—	80.— 90.—
	Zwir rzeczny	m ³	32.—			14.— 16.—	28.— 30.—	
	Wapno palone	100 kg	6.25			2.80—4.—		4.— 4.50
	Cement w beczkach	„	11.30			9.15	12.—	10.95
	„ w workach.	„	10.50			—		10.35
	Gips murarski.	„	7.—			7.50	8.—	
	Piasek	m ³	12.—			6.— 7.50	6.50—9.—	
	Belki żelazne (cena zasadnicza)	100 kg	52.—			48.—		47.—
	Żelazo do żelbetu (cena zasadnicza).	„	47.—			47.—		45.—
Tafelki ter. posadzk. białe	m ²	21.30			18.— 22.—	21.50		
„ glazurowane.	„	23.50			—	32.—		
S t o l a r s k i e	Drzewo kant. topowane	m ³	100.—					90.—
	„ „ rżnięte	„	130.—			120.— 140.—		135.—
	Deski i hale	„	130.—			120.— 140.—		115— 120.—
	Łaty	„	140.—			125.— 130.—		122.— ¹
D e k a r s k i e	Drzewo stoł. sosnowe	„	180.—					190.— 190.—
	„ „ dębowe	„	260.—					280.— 320.—
	Kłepka dębowa	„	13.—			12.50—15.—	11.75	
S i m s u r s k i e	Błacha cynkowa	100 kg		170.—		185.— 220.—		240.—
	Papa Nr. 000	m ²	0.95			0.70—1.—		0.97
	Duchówka karpówka	1000 szt.	160.—			140.— 170.—	125.—	
	Smola gazowa preparowane.	100 kg		42.—		34.— 38.—		
	Asfalt izolacyjny	„		13.—		17.50—25.—		
M a t e r i a l n e	Zawiasy frane. okienne	sztuka		0.32				0.28
	Narożniki okienne	„		0.08				0.05
	Zakrętki okienne.	„		0.30				0.35
	Zawiasy frane. drzw. 5".	„		0.48				0.58
	Zamki wpuszcz. do drzwi 2 skrz.	„		6.70				3.40—5.20
	Klamki masiężne do drzwi	para		6.25				3.60—20.—
	Zasuwy sztorc. do drzwi kiel.	komplet		5.50				
Z d o u s k i e	Ton	kg		0.07		—		
	Mydło szare	„		1.50		—		
	Pokost	„		2.40		2.45		
	Terpentyna zwyczajna.	„		1.00		—		
	Klej kostny.	„		2.85		2.65		
	„ skórny	„		4.30		—		
	Kreda pławiona	„		0.15		0.07—0.10		
	Biał cynkowa	„		1.90		—		
	Lakier biały krajowy	„		5.00		—		
S z k l a r s k i e	Kafle kwadr. polewane	sztuka	0.55			0.60		—
	„ t. zw. „berlińskie”.	„	1.90			1.35		1.30—1.80
	Drzwi piec. herm. żel. lane Nr. 14	komplet		30.—				15.—34.—
	Żelazo do kuchni na wagę	kg		0.60				0.55
S z k l a r s k i e	Szkło lagrowe 2 m/m	m ²		6.25		4.— 4.20		5.35
	Kit pokostowy.	kg		1.20				1.10

ZESTAWIENIE OBOWIĄZUJĄCYCH W WAŻNIEJSZYCH OŚRODKACH STAWEK PŁAC ROBOTNICZYCH

za godzinę w groszach. Dane gromadzone możliwie starannie, nie przyjmujemy jednak za nie odpowiedzialności.

MIEJSCOWOŚĆ											L W A G I			
Warszawa	od do	150 210	130 160	92 90	70 90	120 105	92	140 170	165	140 160	50	60	Umowa obowiązująca do I/V 1929 r.	
Łódź	od do	110 210	140 210	80	—	120	90	80	—	—	—	—		Umowa obowiązująca do I/V 1929 r.
Włocławek	od do	150 200	125 175	50 56	—	87 112	67 75	97 125	125	100 125	35	37 40		
Kraków	od do	114 175	144 175	90	60	—	—	—	—	—	41 56	—	Kozłarze za wystrzeżenie 1000 szt. w odł. do 35 m. do fundamentu i partera 3-40 zł.; za każde piętro + 1,20 zł.	
Lwów	od do	125 170	125 170	60 85	—	—	60 85	80 160	75 160	110 180	50 50	50		Umowa obowiązująca do 31.XII b. r.
Bielsko	od do	134 145	134 145	68 86	—	—	—	—	—	—	47 68	53 65		
Katowice	od do	140 158	149 158	94	105	—	94	—	—	—	39 82	—	Umowa obowiązująca do I/IV 1929 r.	
Poznań	od do	165 180	165 180	90 100	90 100	165 100	100	111 130	160	180	65 75	50 60		Umowa obowiązująca do I/IV 1929 r.
Bydgoszcz, Grudziądz, Toruń	od do	145 155	145 155	80 93	87 116	—	—	—	—	—	—	—		
Międzybuzie pomorskie	od do	125 130	125 130	74 76	85 87	—	—	—	—	—	—	—	Umowa obowiązująca do I/IV 1929 r.	
Gdynia	od do	170 180	170 180	85 90	—	—	—	—	—	—	—	—		Umowa obowiązująca do I/IV 1929 r.

SPRAWOZDANIE

STOWARZYSZENIA ZAWODOWEGO PRZEMYSŁOWCÓW BUDOWLANYCH RZPLITEJ POLSKIEJ

za 1928 rok (24 rok istnienia)

SPRAWOZDANIE OGÓLNE

STAN GOSPODARCZY POLSKI W 1928 R.

Pomyślny rozwój przemysłu, rozpoczęty w 1926/27 roku utrzymał się w roku sprawozdawczym na osiągniętym poziomie, a cały szereg gałęzi wytwórczości górniczo-hutniczej uczynił dalszy, poważny krok naprzód.

Produkcja węgla np. wzrosła o 7⁰/₁₀ w porównaniu z 1927 r., a eksport jego, mimo całego szeregu utrudnień, zwiększył się o 17⁰/₁₀. Zwiększyła się również produkcja ropy naftowej i soli potasowych. Wydatnemu rozwojowi uległa wytwórczość rud żelaznych, stali i wyrobów walcowanych. Produkcja cynku, mimo niekorzystnych warunków zbytu na rynkach zagranicznych utrzymała się na poziomie nieco wyższym, niż w r. 1927. — Z powodu wzmoczonego zbytu pewne ożywienie panowało również w przemyśle przetwórczym, czego probierzem może być zwiększenie robotnikogodzin z 21 milj. na początku stycznia, do 26,9 milj. godzin w końcu grudnia.

Jeśli chodzi o gałęzie produkcji, związane bezpośrednio z ruchem budowlanym, to i tu daje się zauważyć znaczne ożywienie, wynikające ze zwiększenia budżetów inwestycyjnych. — Cegielnictwo, dzięki kredytom B. G. K. (14 milj. zł.) zwiększyło produkcję o 30 — 40⁰/₁₀, co spowodowało spadek cen cegły, szczególnie w okręgu warszawskim, i — wobec słabnącego ruchu budowlanego w końcu roku — gromadzenie się poważnych zapasów cegły i wielkie trudności płatnicze cegielni.

Przemysł drzewny pracował nieregularnie z powodu chwiejności cen na rynku wewnętrznym i zmienności warunków na rynkach zagranicznych, w szczególności Niemiec, z którymi przeważnie drzewne skończyło się 30 listopada i nie zostało do końca roku odnowione.

W przemyśle cementowym obserwowaliśmy dalszy poważny wzrost wytwórczości oraz dążność do rozbudowy i modernizacji fabryk oraz budowy nowych zakładów. Eksport cementu zmniejszył się o 50.000 tonn w porównaniu z 1927 rokiem, utrzymując się jednak na dość wysokim poziomie.

Wskaźnikiem pomyślnej koniunktury przemysłowej jest stan zatrudnienia. Gdy w 1927 roku (styczeń) ogólna ilość robotników w przemyśle wynosiła 662 tysiące, a w grudniu tegoż roku 834 tys., to w 1928, — stopniowo wzrastając, dochodził w listopadzie do 928

tysięcy. — Jednocześnie z tem bezrobocie znakomicie maleje, szczególnie w okresie sezonu budowlanego. — Ilość robotników w budownictwie i robotach publicznych, doszła w roku sprawozdawczym do 118.000 — cyfry rekordowej od czasu wojny.

* * *

Rozwój produkcji przemysłu i ogólna dążność ku modernizacji zakładów i nowym inwestycjom musiały w wyniku swoim spowodować ujemne kształtowanie się bilansu handlowego, o czem rozstrzyga przywóz, który zależnie od położenia gospodarczego i walutowego ulega wahaniom bardzo znacznym. Natomiast rozwój wywozu jest bardziej regularny, wykazując drobną tendencję zwykłą. W rezultacie — deficyt bilansu handlowego za rok ubiegły wynosił 853 milj. zł., w porównaniu z 381 milj. w r. 1927. Nie bez wpływu, zresztą nieznaczego, na deficyt bilansu handlowego pozostawał ruch budowlany. Ilustruje ten fakt zestawienie, podane na następnej stronie.

Zestawienie to, opierające się na statystyce naszego handlu zagranicznego, jest prawdopodobnie dokładne, tylko jeśli chodzi o ilości. Wartość, szczególnie wywozu, uwzględniając nawet niższy gatunkowo wywóz jak przywóz, jest podana zbyt nisko. Temsamem prawdopodobnie saldo ujemne jest mniejsze, niż podane. Jednocześnie zestawienie powyższe nie obejmuje całości handlu zagranicznego materiałami i wyrobami budowlanymi (np. nie zawiera maszyn budowlanych, materiałów zastępczych i t. p.), gdyż pozycje te nie dają się wyodrębnić z sumarycznych pozycji statystyki.

Oczywiście szereg pozycji w tabeli omawianej zawiera wyroby, używane nie tylko do budownictwa (np. szkło). Rzuci się jednak w oczy, że sprowadzamy obok materiałów, w Polsce nieprodukowanych (np. płytki glazurowane), szereg takich produktów, które bądź są w dostatecznej ilości produkowane w kraju, co jest zupełnie niedopuszczalne, (drewno, kafle), bądź których produkcja mogłaby być przy odpowiedniej polityce rozwinięta i przywóz wyeliminowany (szamoty, kamienie), gdyż posiadamy ku temu wszelkie niezbędne warunki. W całym szeregu pozycji wywóz przy odpowiedniej polityce państwa mógłby być zwiększony.

Wynika z tych rozważań wniosek, że polityka naszych władz państwowych nie dość czujnie wgląda w poszczególne działy naszego handlu zagranicznego i że powinna ona, wzorem państw zagranicznych,

wspomagać i kierować inicjatywę prywatną do dziedzin rentownych, a niewyzyskanych. Mamy nadzieję, że czynniki miarodajne zwrócą uwagę na tę dziedzinę naszego handlu zagranicznego.

Celem naprawy ogólnego bilansu handlowego podjęte zostały liczne zarządzenia, przede wszystkim waloryzacja stawek celnych.

bilansu handlowego i odpływu walut, których wartość spadła z 687 milj. zł. na 527 milj. zł., zmniejszył się stan pokrycia obiegu pieniężnego z 1.207 milj. zł. (73%) do 1.149 milj. zł. (63%).

Dla ilustracji sytuacji kredytowej przytoczymy, że wkłady w instytucjach kredytowych wzrosły w ciągu roku o 545 milj. do sumy 2.450 milj. zł. Kredyty krótko-

	PRZYWÓZ		WYWÓZ		SALDO	
	ton	tys. zł.	ton	tys. zł.	ton	tys. zł.
Gips, dolomit, wapniak, wapienie, kreda	10245	368	210934	2898	+ 200689	2538
Cement i klinkier cement.	557	92	954152	6803	+ 953595	6801
Kamienie obrab. i nieobr.	83600	7743	2792	15	- 80808	7728
Cegły budowl. różne	5583	534	1890	362	- 3693	172
„ szamotowe i ogu.	88261	15660	350	34	- 87911	15626
Cement szamotowy	17917	1481	148	—	- 17769	1481
Drewno	8762	1923	7920	655	- 842	1268
Bury	1006	853	231	1	- 835	852
Dachówka	1467	294	628	67	- 839	227
Płytki terrakotowe	4642	1499	119	17	- 4523	1482
„ glazurowane	380	271	—	—	- 380	271
Kafle	1072	733	17	12	- 1055	721
Szkoło tafelowe i szyby lustrzane	3092	5694	472	31	- 2620	5573
Ogółem	226814	35681	1189435	10985	+ 962621	- 24696

Wyniki gospodarki skarbowej, zarówno w r. 1927/8 jak w 9 miesiącach 1928/9 roku (do 31/12/28 r.), były korzystne. Rok 1927/8 zamknięty został nadwyżką 264,9 milj. zł., 9 miesięcy 1928/9 r. dały 135 milj. zł., a więc stosunkowo mniej, co jednak wynikało ze zwiększenia nieprzewidzianych w budżecie wydatków — podwyższenia płac urzędniczych oraz nadzwyczajnych inwestycji państwowych. — W końcu ub. r. skarb państwa rozporządzał rezerwami kasowymi w wysokości 500 milj. zł.

Pomyślnie położenie Skarbu wzmocniło kredyt Państwa na rynku wewnętrznym. Emitowana 4% Poż. Inwestycyjna w kwocie 50 milj. zł., została z nadwyżką subskrybowana.

Deficyt bilansu handlowego oraz znaczne rezerwy kasowe Skarbu powodowały ujemny wpływ na rynek pieniężny.

Obok nader ostrożnej polityki kredytowej Banku Polskiego, czynniki te skutkowały brakiem środków obiegowych, niezdrowy rozwój operacji wekslowych, i — w końcu roku ubiegłego oraz w początkach r. b., — ostry kryzys na rynku pieniężnym. — Kryzys ten szczególnie dotkliwie odbił się na rynku budowlanym wobec wstrzymania w końcu roku wypłat za roboty wykonane.

W roku sprawozdawczym w dalszym ciągu zaznaczyła się zmiana obiegu pieniężnego. Stosunek emisji skarbowej do emisji bankowej spadł z 31% na 31/12 1927 do 19% na 31/12 1928. Wobec jednak ujemnego

koterminowa w tym samym czasie zwiększyły się o 743 milj. zł., przy czym największy udział w ogólnej sumie (2692 milj. zł.) kredytów przypada na banki prywatne, które odzyskują powoli należną im rolę w życiu gospodarzem.

Emisja listów zastawnych, które w 1927 r. osiągnęły 214,2 milj. zł., były i w r. ub. dość znaczne, gdyż wyniosły do 30.IX 264,8 milj. zł. Zdolność nabywcza rynku giełdowego krajowego jest nadal bardzo słaba, a lokata listów na rynkach zagranicznych ogromnie utrudniona. W chwili obecnej emisje listów są głównie skupywane przez Skarb Państwa. Horoskopy w dziedzinie lokaty listów i na przyszłość nie malują się w zbyt jasnych barwach.

PRZEMYSŁ BUDOWLANY W 1928 R.

W pierwszym numerze organu Stowarzyszenia „Przegląd Budowlany” podane zostały obszernie rozważania w sprawie ruchu budowlanego i budownictwa w r. sprawozdawczym. Z tego też względu ograniczymy się tutaj wyłącznie do skreślenia na tym tle obrazu przemysłu budowlanego i zapastrywań tej gałęzi produkcji na aktualne zagadnienia budowlane.

Ożywienie ruchu budowlanego w sposób dodatni odbiło się na sytuacji przemysłu w początkach ub. r. Większa ilość robót budowlanych zmniejszyła nieco, do absurdu dochodzącą, konkurencję na rynku budowlanym, a tem samem ceny robót ustaliły się na poziomie, w dużej ilości wypadków zapewniającym

pokrycie kosztów własnych i godziwy zysk. Oczywiście, ponieważ państwowe roboty budowlane są nadal powierzane w/g cen umownych stałych, wahania rynkowych cen materiałów i robocizny częstokroć sprawdzały oczekiwany zysk do zera, mimo, że wahania te były łagodniejsze, niż w latach ubiegłych.

Wahania cen przy nieograniczonych przetargach, nieraz sięgające wprost rekordowych cyfr, były i są wyrazem najwymowniejszym niezdrowych stosunków, zapowiadających katastrofy dla firm nieopatrznych lub ratujących się od bankructwa przez bezkrytyczne przyjmowanie nowych robót, nieraz świadomie branych poniżej ceny kosztu, aby przez zadatki i zaliczki stworzyć sobie niezbędny fundusz obrotowy.

Zaciekawiający jest w tych wypadkach pogląd sfer rządowych, które uważają, że są w porządku, oddając roboty najtańszemu, ze stratą, której rozmiary każdemu urzędowi, prowadzącemu kalkulację własną kosztu budowy, znane są z góry.

Objawu tego działania na rzekome dobro Skarbu przez stratę jawną obywatela, przyjmowanego jako naturalne następstwo konkurencji, nie można nazwać zdrowym i celowym, i trzeba się głęboko zastanowić, czy taka polityka nie demoralizuje i nie jest przyczyną tych niezdrowych stosunków, które firmy solidne przyplacają własną ruiną.

Koniec roku ubiegłego przyniósł szereg zachwiania podstaw finansowych firm, kroczących temi zgubnymi w skutkach szlakami.

Pomyślniejsza nieco konjunktura w przemyśle budowlanym nie trwała jednak długo. — Już w drugiej połowie ub. r. zaczęły się zarysowywać niekorzystne objawy stanu finansowego przemysłu, objawy, które w większości wypadków są refleksem stosunków niezdrowych lat poprzednich. Przyczyny trudności finansowych tkwią w dwu dziedzinach. Z jednej strony od dziedziny czynników zewnętrznych, niezależnych od przemysłu budowlanego, któremi są: przetargi nieograniczone, wahania i nierównomierność finansowania robót budowlanych, wreszcie umowy oparte na stałych cenach materiałów i robocizny, z drugiej zaś strony — w samych przedsiębiorstwach budowlanych — w ich organizacji, fachowości, i zdolności życiowej.

Czynniki zewnętrzne w pierwszym rzędzie wpływają na obniżenie poniżej racjonalnych granic cen robót budowlanych, względnie skutkują wzrost faktycznych kosztów ponad przypuszczenia kosztorysowe. Czynniki wewnętrzne — pociągają za sobą nieprawidłowe przewidywania kosztorysowe, nieuwzględniające szeregu ważnych czynników kosztu robót budowlanych, wadliwą organizację robót wykonywanych, a tem samem powodują, że oczekiwane zyski częstokroć pozostają na papierze, życie zaś stwarza niespodzianki i doświadczenia bardzo przykre.

Jeśli chodzi o stwierdzenie, który z tych czynników posiada najbardziej zasadnicze znaczenie — to, nie wahał się stwierdzić, — jest to stosunek państwa do naszego przemysłu w ogólności, w szczególności zaś do zagadnienia przetargów na roboty budowlane.

Przemysł budowlany jest przemysłem o swoistym charakterze. W żadnej innej gałęzi wytwórczości nie mogą tak łatwo tworzyć się nowe przedsiębiorstwa,

tak wiele zaszkodzić i tak szybko zginąć. — Tymczasem polityka państwa nie chce należyście rozważyć swego stosunku do tego przemysłu, nie chce dopomóc do uzdrowienia stosunków na rynku budowlanym, a jedynie opierając się na przesłance publicznego przetargu, dopomaga nieświadomie może do dalszego upadku przemysłu.

Dowodem tego jest fakt, że Polska nie posiada dotychczas we wszystkich dziedzinach z wyjątkiem może ośrodków centralnych wielkiego przemysłu budowlanego, który oddawna istnieje i świetnie rozwija się zagranicą. Nie posiada — bo obecne warunki nie dają możliwości wytworzenia typu wielkiego przedsiębiorstwa, który powstać może wyłącznie w warunkach przychylnego, pełnego zrozumienia potrzeby takiego przemysłu, stosunku państwa, opieki z jego strony i zapewnienia możliwości kapitalizacji.

Zasada przetargu publicznego na roboty budowlane, przetargu, przy którym nikt nie wnika w istotę sprawy, a jedynie bada, czy przedsiębiorstwo budowlane, operujące najniższą ceną, złożyło odpowiednie wadium, uniemożliwia zdrowy rozwój przemysłu budowlanego i prowadzi do powolnego, lecz stałego procesu rozkładowego zdrowych pod wszelkimi względami jednostek przemysłowych, — do tworzenia zaś jednostek szkodliwych gospodarczo i społecznie.

Pojęcie ruchu budowlanego w przekonaniu nie tylko szerokich sfer społecznych ale i czynników decydujących w państwie, sprowadza się przeważnie tylko do problemu finansowego. Nikt nie chce wnikać, że problem ten jest tylko sprężyną mechanizmu nader skomplikowanego, w którym niedokładność jednej części składowej pociąga za sobą zepsucie, bądź wadliwe funkcjonowanie całości.

Przemysł budowlany, jako wykonawca zadań budowlanych, jest jedną z głównych części składowych mechanizmu — budownictwa, i dlatego ma prawo na równi z innymi przemysłami domagać się ze strony państwa opieki i ochrony, domagać się od polityki gospodarczej państwa stworzenia warunków prosperacji i pomyślnej konjunktury, — gdyż tylko w tych warunkach możliwym będzie osiągnięcie takiego poziomu rozwojowego, który zapewni państwu wielkie korzyści gospodarcze.

Pogorszenie stanu finansowego firm budowlanych w drugiej połowie roku przybrało ostre formy na jesieni, szczególnie zaś w okresie sezonu martwego. Weznesie i długotrwałe mrozy, przerwały na przeciąg około 3 1/2 miesięcy wszelkie roboty budowlane, a tem samem doprowadziły do wielkich trudności finansowych, wynikających z jednej strony z zaangażowania się przedsiębiorstw na znaczne kwoty u dostawców za nabyte materiały, z drugiej — w niemożności zużycia tych materiałów do budowy i uzyskania należności za roboty. W szczególności wywarły również swój wpływ na przemysł budowlany ogólne trudności finansowe, brak środków gotówkowych, wyczerpanie kredytów i wstrzymanie wypłaty ich przez B. G. K., poszczególne urzędy i t. p.

W rezultacie, poza znaczną ilością likwidacyj drobnych przedsiębiorstw, przeważnie t. zw. „efemeryd”, musiało nawiązać porozumienie z wierzycielami parę

większych przedsiębiorstw, co wywołało poważne zaniepokojenie na rynku.

Rok sprawozdawczy nie przyniósł zatem przemysłowi budowlanemu żadnej poprawy w dziedzinach najistotniejszych, nie zmienił w niczem stosunku państwa do tego przemysłu, przeciwnie spotęgował działanie szeregu czynników rozkładowych.

W pierwszym rządzie więc zaobserwowaliśmy silny rozwój ekspansji na terenie Polski firm obcokrajowych, przede wszystkim niemieckich, któremu to zagadnieniu, godzącemu w podstawy przemysłu polskiego, poświęcamy więcej miejsca poniżej.

Następnie posunęło się wyraźnie naprzód dążenie poszczególnych urzędów do wykonywania robót bądź we własnym zarządzie, bądź przy pomocy powierzania oddzielnych robót budowlanych różnym firmom. — Mamy więc wyraźne dążenie do unikania przedsiębiorstw generalnych. — Oba te momenty, będące dowodami rozwijającego się etatyzmu w budownictwie wydadzą owoce w najbliższej przyszłości. — Sedno złego leży w tem, że przy wykonywaniu robót budowlanych sposobem gospodarczym, bądź, jak to ma ostatnio miejsce — przez oddanie w przedsiębiorstwo z przetargu robót kierownikowi tejże budowy, są wyciągane całkowicie błędne wnioski co do kosztu robót, wynikające z tego, że cały szereg czynników — a więc całe „generalja“ nie są brane później pod uwagę, — koszt zaś robót, określany przez dodanie litylko kosztu netto materiałów i robocizny.

Zasada dopuszczalności wyłącznie przetargów nieograniczonych, odniosła triumf kompletny. Około 90% wszystkich robót państwowych powierzone zostało do wykonania z przetargów publicznych. Pod presją czynników państwowych również poszczególne magistraty, wbrew zapatrywaniom swych urzędów technicznych, przeszły na powierzanie robót w drodze publicznych przetargów. Polityka ta, mimo szeregu hołesnych doświadczeń i mimo głosów ostrzegawczych, ma wszelkie widoki dalszego rozwoju.

Akcja budowlana jest nadal w Polsce akcją bezplanową, chaotyczną. — Nikt nie wie co, gdzie i kiedy będzie budowane. Roboty rozpoczynane są raptem, bez należytego opracowania planów robót, bez zapewnienia ciągłości i krótkotrwałości wykonania, w momentach najmniej wskazanych — przeważnie na jesieni lub w sezonie martwym. Równie chaotycznym jest finansowanie robót budowlanych, powodujące bądź zupełne zatrzymanie robót, bądź intensywne ich uruchomienie, co wpływa rujnująco na rynek robocizny i materiałów i podraża w ogromnym stopniu kosztu budowy. Przykładem mogą służyć masowe remonty domów w Warszawie, które spowodowały wzrost robocizny oraz gonitwę za robotnikiem.

Poprawa stosunków, panujących w budownictwie i przemyśle budowlanym w pierwszym rządzie jako akt samoobrony prowadzona jest przez zorganizowany przemysł budowlany. — Organizacje zawodowe przemysłu budowlanego pełnią tu swą rolę, która jednak siłą rzeczy ograniczona jest zakresem spraw społeczno-zawodowych. Zagadnienia gospodarcze, ściślej mówiąc, finansowe poszczególnych firm budowlanych w działalności tej w całym zakresie nie mogą być uwzględnione.

Temu celowi — poprawie stanu zrzeszonych firm, przez obniżenie ich kosztów własnych i ułatwienie konkurencji ma służyć powołana w r. ub. do życia przez grupę najpoważniejszych polskich firm — Centrala Gospodarcza Przemysłu Budowlanego, sp. z ogr. o., której celem jest zgodne ze statutem:

a) prowadzenie przedsiębiorstw przemysłowych i handlowych, jak: cegielni, pieców wapiennych, eksploatacyj leśnych, tartaków, stolarni, ślusarni, składów piasku, żwiru i innych materiałów surowych i t. d.

b) nabywanie, sprzedaż i wdzierzawianie nowoczesnych maszyn, instalacyj i narzędzi budowlanych, służących do usprawnienia i mechanizacji pracy oraz podniesienia poziomu technicznego przedsiębiorstw budowlanych;

c) prowadzenie centralnych warsztatów reperacyjnych dla maszyn i narzędzi budowlanych;

d) prowadzenie biura projektów i występowanie do władz o koncesje budowlane i eksploatacyjne na własne imię;

e) organizowanie zakupów, możliwie bezpośrednio u producentów dla zapewnienia firmom niskich cen kupna i dogodnych warunków nabycia, prowadzenie biura badania cen, z rejestracją źródeł zakupu i skutecznianiem wywiadu o dostawcach;

f) prowadzenie biura badania zagadnień przemysłowych, dotyczących nowoczesnych metod pracy, organizacji oraz racjonalnej kalkulacji, jak również badanie przedsiębiorstw budowlanych, przy pomocy instruktorów i specjalistów i opracowywanie projektów ich organizacji na zasadach naukowej organizacji pracy;

g) pośredniczenie między firmami przemysłowymi, handlowymi i kredytowymi krajowymi i zagranicznymi przy wyszukiwaniu źródeł kredytów inwestycyjnych, obrotowych i towarowych na organizację, finansowanie i prowadzenie robót inżynierskich i budowlanych;

h) normowanie stanowiska wspólników wobec całokształtu zjawisk gospodarczych, reprezentowanie interesów gospodarczych tychże i bronienie tych interesów wobec władz rządowych, samorządowych i społecznych;

i) okazywanie wspólnikom pomocy w wyszukiwaniu robót;

j) organizowanie asekuracji przedsiębiorstw we wszelkich kierunkach, a przede wszystkim od strat na robotach;

k) organizowanie i prowadzenie wszelkiego rodzaju innych przedsiębiorstw, związanych z podniesieniem i utrzymaniem sprawności technicznej i organizacyjnej firm budowlanych, z oparciem ich na zasadach naukowej organizacji pracy, dla zmniejszenia kosztów zakupów i kosztów generalnych, ułatwienie dopływu kredytów inwestycyjnych i obrotowych do tych firm, dla wzmocnienia akcji budowlanej w kraju i uzdrowienia rynku budowlanego.

SPRAWOZDANIE SZCZEGÓŁOWE

REORGANIZACJA STOWARZYSZENIA.

W ciągu 24 lat Stowarzyszenie opierało swą działalność na statucie i regulaminie, opracowanym w dobie t. zw. „wolnościowej“, kiedy zaczynały dopiero tworzyć się na terenie b. zab. rosyjskiego organizacje przemysłowe. Stąd przestarzały statut Stowarzyszenia musiał być dostosowany do istotnych potrzeb i wymagań.

Prace, podjęte w tym kierunku w 1927 r. zostały w styczniu 1928 r. przedłożone Walnemu Zgromadzeniu Członków, które w całości je aprobowato. Wnieśmy następnie do Komisarjatu Rządu nowy statut został ostatecznie zatwierdzony w dniu 16 maja 1928 r. za Nr. 396.

Przeprowadzając zmianę statutu, Zarząd Stowarzyszenia w pierwszym rzędzie miał na uwadze dalszą organizację przemysłu budowlanego w Państwie, która w chwili obecnej jest odmienną w poszczególnych dawnych dzielnicach, bądź, jak np. na kresach wschodnich jeszcze nie istnieje. W tym też celu obszar działania Stowarzyszenia został rozszerzony na całe terytorjum Państwa. Jednocześnie z tem została przewidziana statutowo możliwość zakładania przez Stowarzyszenie oddziałów swych w różnych miejscowościach kraju oraz ustalony stosunek wzajemny pomiędzy Centralą w Warszawie, a poszczególnymi oddziałami. — W chwili obecnej Stowarzyszenie posiada oddział w Łodzi.

Z uwagi na utworzone organizacje urzędowe i przemysłowe przemysłu i handlu — Izby Przemysłowo-Handlowe, które niewątpliwie są początkiem realizacji postanowienia konstytucyjnego — samorządu gospodarczego, w statucie została przewidziana jako jeden z głównych celów — współpraca z samorządem gospodarczym. Współpraca ta, jak zobaczymy, została już pomyślnie zapoczątkowana.

Wychodząc z założenia, że słusznem jest, aby losy instytucji powierzyć w ręce tych, którzy na jej cele ponoszą najznaczniejsze ofiary i w największym stopniu przyczyniają się do wzmożenia jej działalności, nowy statut zapewni firmom, zależnie od wysokości składek prawo delegowania od 1 do 10 upoważnionych przedstawicieli na Walne Zgromadzenie.

Wreszcie, upatrując w zadaniach Stowarzyszenia jeden z momentów najbardziej zasadniczych, Statut przewiduje ukonstytuowanie w Stowarzyszeniu Sądu Honorowego, którego celem jest stać na straży etyki zawodowej. Jednocześnie, z uwagi na znaczenie sądów polubownych dla załatwiania sporów między stronami, statut przewiduje powoływanie przez Stowarzyszenie w razie życzenia, sądu polubownego, celem regulowania stosunków pomiędzy członkami oraz członkami a osobami postronnymi.

Takie są w zarysach ogólnych, najpoważniejsze zmiany dawnego statutu. Oczywiście, zarówno zmiany, jak rozszerzenie działalności Stowarzyszenia wymagają nowego regulaminu wewnętrznego, oraz regulaminu dla Sądu Honorowego. — Obydwa te regulaminy są obecnie w formie projektów gotowe i po zatwierdzeniu przez Walne Zgromadzenie wejdą w życie.

Reorganizacja Stowarzyszenia, oparta na nowych zasadach prawnych i zapoczątkowana przez Zarząd, będzie miała na celu rozwinąć i usprawnić działalność organizacji przede wszystkim w dziedzinach, które dotychczas mogły być traktowane tylko dorywczo.

Jednym z naczelných postulatów w tej działalności jest przyciągnięcie do istniejących bądź nowotworzonych organizacji solidarynych przedsiębiorstw budowlanych, które jeszcze w dużej ilości chodzą luzem.

W roku sprawozdawczym w tym celu zostały obniżone do połowy składki członkowskie, co umożliwiło przystąpienie do Stowarzyszenia szeregowi poważnych przedsiębiorstw robót inżynieryjno-budowlanych. Ożywienie ruchu budowlanego oraz zwiększenie ilości członków skompensowało, jak to wynika ze sprawozdania rachunkowego to posunięcie Zarządu.

Celem umożliwienia szerszej działalności Stowarzyszeniu, zgodnie z wnioskiem Zarządu, Walne Zgromadzenie zwiększyło skład osobowy tegoż do 12 członków i 3 zastępców, przyczem, ponieważ weszli do Zarządu przedstawiciele firm inżynieryjnych — kolejowych, działalność Stowarzyszenia rozszerzyła się również i na ten wielki dział budownictwa.

Nie wątpimy, że dalsze wysiłki w tej dziedzinie będą pomocne do rozwoju organizacji, tak potrzebnej w dobie obecnej naszemu przemysłowi.

POWSZECHNA WYSTAWA KRAJOWA.

Powszechna Wystawa Krajowa, mająca się odbyć w maju r. b. w Poznaniu, jako rewja dorobku materialnego i kulturalnego Polski w pierwszym dziesięcioleciu Niepodległości, a ściślej mówiąc, udział w tej wystawie przemysłu budowlanego był ze strony Zarządu otoczony specjalną dbałością. — Decyzja co do wzięcia udziału w wystawie, powzięta przez Zarząd i zatwierdzona przez Walne Zgromadzenie w dniu 12 stycznia 1928 r., przewidywała takie zorganizowanie wystawy, któreby zjednoczyło pod względem terytorjalnym i organizacyjnym całość budownictwa, t. j. zarówno przemysłów, wytwarzających materiały, maszyny i urządzenia budowlane, jak prace projektodawcze i wykonawcze. Projekty przewidywały budowę na terenie wystawy obok pawilonów wzorowych budynków mieszkalnych i szkolnych. Prace organizacyjne podjęte w początkach ub. r. pod przewodnictwem inż. W. Polkowskiego, doprowadziły do powołania do życia grupy „Budownictwa“, w skład której weszli przedstawiciele przemysłu budowlanego i organizacji pokrewnych.

Jednocześnie do składu Rady Naczelnej P. W. K. zaproszeni zostali pp. Henryk Martens i Ignacy Chałbiński.

W wyniku jednak ciężkiej sytuacji finansowej budownictwa i wielkich trudności organizacyjnych początkowo zakrojone na szeroką skalę projekty wystawowe, musiały być zmniejszone, zastosowane do wyjaśnionych możliwości. Prace organizacyjne przeciągnęły się dość długo, przyczem ciągle wahanie poszcze-

gólnych klas co do zakresu udziału uniemożliwiało definitywnie zakończenie sprawy.

Pragnąc ostatecznie sfinalizować pracę organizacyjną i przystąpić do realnych prac wystawowych, Zarząd Stowarzyszenia podjął inicjatywę ostatecznego ukonstytuowania grupy „Budownictwa i Przemysłu Mineralnego” oraz stworzył specjalny aparat biurowy dla wykonania wielkiej pracy wystawowej.

Grupa „Budownictwa i Przemysłu Mineralnego” ukonstytuowała się w składzie następujących klas, organizacji i przewodniczących:

1. Architektura (Stowarzyszenie Architektów w Warszawie arch. Jan Stefanowicz).
2. Przemysł asfaltowy (Związek Wytw. Tektury smołowej i asfaltu, inż. Jan Rogowicz).
3. Przemysł budowlany (Stow. Zaw. Przem. Budowl. R. P., inż. Karol Stronczyński).
4. Przemysł drogowy (Stow. Zaw. Przem. Budowl. R. P., inż. Mieczysław Wiśniewski).
5. Przemysł ceramiczny (Związek Fabrykantów Poznań, inż. Stanisław Mieczkowski).
6. Przemysł cementowy (Związek Polskich Fabryk Portland Cementu, inż. Stanisław Manduk).
7. Przemysł ceramiki szlachetnej (Związek Fabr. Wyr. Porcelanowych, Fajansowych i Ogniotrwałych, inż. Grzegorz Zelechowski).

Do Zarządu grupy wchodzi wymienieni powyżej przewodniczący klas oraz ponadto pp. Henryk Martens, Ignacy Chabielski, Kazimierz Tymieniecki; — jednocześnie, wskutek dłuższego urlopu p. W. Polkowskiego, przewodnictwo grupy objął inż. Karol Stronczyński.

Poszczególne klasy zawarły osobne umowy z wystawą na dzierżawę terenów, — i w swoim zakresie będąc autonomicznymi jednostkami, rozpoczęły budowę pawilonów i kiosków.

Stowarzyszenie nasze zajęło ogółem na wystawie 3050 m², z których 1200 zajmuje pawilon, 1850 zaś — kioski i place poszczególnych wystawców; koszt dzierżawy wynosi 35 zł. za m², z tem, że po zakończeniu wystawy pawilon pozostaje własnością Stowarzyszenia i będzie sprzedany po rozbiórce.

Budowę pawilonu stowarzyszenia p/g projektu architekta Inatowicza-Lubiańskiego wykonuje firma „Tibr” (Towarzystwo Robót Inżynieryjno-Budowlanych), z którym zawarto dn. 18 grudnia ub. r. umowę. Całkowity szkielet pawilonu, sklepiony systemem „Non plus” wraz z bocznymi oknami został wykończony w końcu stycznia, reszta robót, po przerwie wywołanej mrozami, jest obecnie wykończana. Pawilon będzie całkowicie ukończony w połowie kwietnia r. b. i oddany do użytku wystawców. Koszta budowy wyniosą przypuszczalnie 95000 zł. Całość pawilonu przedstawia się bardzo okazale.

Rozrachunek z wystawą został już zakończony; pozostaje jeszcze do zapłacenia reszta należności za pawilon, co będzie uskutecznione w końcu kwietnia.

Z przewidzianych umów terenów opejnych na wystawie Stowarzyszenie prawdopodobnie nie skorzysta.

Całość tych prac Stowarzyszenie, posiadające samo

szezupełne kapitały mogło doprowadzić do skutku dzięki wydatnej pomocy finansowej Centrali Gospodarczej Przemysłu Budowlanego, która udzieliła pożyczki bezprocentowej na przeciąg 4 miesięcy w kwocie 32000 zł. oraz zdyskontowała weksle wystawców na sumę 7186 zł. Za to obywatelskie stanowisko Zarząd uważa za konieczne wyrazić na tem miejscu Radzie Centrali podziękowanie.

Pawilon Stowarzyszenia zawiera 62 stoiska, z których na dzień 15 marca było wolnych 5, oraz wielką salę dla Stowarzyszenia o powierzchni 60 m². Z placów niezabudowanych, z których 1290 m² przypada na klasę budowlaną, a 560 na drogową, wolnych jest około 100 m².

Zarówno wszystkie najpoważniejsze firmy inżynieryjno-budowlane jak i firmy przemysłów pokrewnych, chętnie i z całą gotowością odezwały się na zwrócony do nich przez Stowarzyszenie apel i pozajmowały stoiska i place tej klasy na wystawie. Ponadto zgłosiły swój udział poszczególne lokalne organizacje budowlano-zawodowe z różnych stron kraju. Wszystkie starania Stowarzyszenia są obecnie skierowane ku temu, ażeby dział przemysłu budowlanego na wystawie, tego tak ważnego czynnika w życiu gospodarczym i odbudowie państwa, objął cały kraj i ażeby w nim nie zbrakło ani jednej dzielnicy Polski.

W sali swej Stowarzyszenie zobrazuje poglądowo swą działalność, której w bieżącym roku święci 25-letni jubileusz. W środku sali Stowarzyszenie umieszcza, jako symbol „Budownictwa Polskiego”, rzeźbę w drzewie, wyobrażającą w naturalnej wielkości króla Kazimierza Wielkiego, który „zastał Polskę drewnianą, a zostawił murowaną”. Rzeźbę tę wykonywa obecnie na zamówienie Stowarzyszenia znany artysta rzeźbiarz Antoni Polkowski.

Jak wynika z powyższego, obecny stan organizacji pozwala już sądzić, że przemysł budowlany na powszechnej wystawie będzie się przedstawiał dostatecznie poważnie i okazale.

Zaznaczyć jeszcze należy, że Stowarzyszenie wydało ozdobne wydanie albumowe p. t. „Przemysł Budowlany Polski Odrodzonej”, które będzie służyło jako jeden z eksponatów Stowarzyszenia na wystawie. Wydanie to jest pomyślane jako informator całego przemysłu budowlanego kraju, będzie zawierało działy przemysłów: asfaltowego, budowlanego, cementowego i ceramicznego. Każdy z tych działów będzie zawierał rys historyczny rozwoju organizacji zawodowych danego przemysłu w ciągu dziesięciu lat istnienia Niepodległej Polski, opis istniejących organizacji, szczegółowe informacje o nich, spisy firm reprezentowanych na powszechnej wystawie krajowej oraz listy firm zrzeszonych w organizacjach zawodowych, a ponadto ogłoszenia i opisy poza tekstowe. Wydanie to będzie rozesełane bezpłatnie wszystkim większym instytucjom państwowym, samorządowym i handlowo-przemysłowym kraju.

Prace pozostałych klas grupy „Budownictwa” na wystawie przedstawiają się w skróceniu jak następuje:

Klasa ceramiki szlachetnej zajęła pewną przestrzeń w pawilonie meblarskim, cała ta przestrzeń jest już wypełniona przez poszczególnych wystawców, wyro-

bów ceramiki stołowej i artystycznej. Jest to jedyna klasa, która wystawia poza łącznym terenem grupy.

Klasa ceramiki budowlanej wystawiła już swój pawilon i wszystkie stoiska w tym pawilonie ma już zajęte przez poważniejsze fabryki ceramiczne kraju. Terenów na otwartej przestrzeni nie posiada wcale.

Klasa cementu również wykończyła już swój pawilon i rozprzedala pokaźną ilość stoisk, zarówno w pawilonie i w podcieniach, jak i na zajętych przez nią placach. Głównym wystawcą w tej klasie będzie Związek Polskich Fabryk Portland Cementu.

Klasa budownictwa drogowego, posiadająca dwie podklasy, a mianowicie:

- a) podklasę nawierzchni sztucznych i
- b) podklasę maszyn drogowych,

zorganizowała się przy wybitnym udziale i poparciu Ministerstwa Robót Publicznych, które samo zajęło na dzierżawionych przez tę klasę terenach przeszło 300 m kw. i w ten sposób stała się najpokaźniejszym jej wystawcą. Klasa ta posiada już bardzo nieznaczny ilość wolnych terenów. Wszystkie najpoważniejsze fabryki maszyn drogowych wystawiają na otwartej przestrzeni swe maszyny, przyrządy i narzędzia drogowe, szereg zaś znanych firm drogowych zajął wydzielone tej klasie w pawilonie budownictwa stoiska, a ponadto wykonywa próbne odcinki drogowe na przeznaczonych do tego celu alejach przejściowych grupy.

Działając na mocy uchwał Walnych Zgromadzeń, Zarząd Stowarzyszenia uznał za konieczne przewidzieć zarówno znaczny wydatek na należyte udekorowanie pawilonu jak na ewentualny deficyt, który może wyniknąć ze względów ogólnie-organizacyjnych. Odnośne kwoty wstawione są do budżetu r. b.

WYSTĄPIENIA W SPRAWIE ROBÓT BUDOWLANYCH.

W dziedzinie robót budowlanych w r. ub. zarysowały się dobitnie dwa momenty, posiadające zasadnicze znaczenie dla przemysłu budowlanego. Po pierwsze, coraz szersze przenikanie na rynek budowlany firm obcych, przeważnie niemieckich, które dążą do okupowania najważniejszych ośrodków oraz jaskrawy fakt wzywania do przetargów i powierzania robót firmom niemieckim przez różnorodne urzędy państwowe i samorządowe oraz instytucje prywatne, nawet przy takich obiektach budowlanych, które ze względu na znaczenie swe mogły być oddane do wykonania wyłącznie firmom polskim, doskonale znanym ze swej solidności i lojalności.

Po drugie, brak jednolitych przepisów prawnych w dziedzinie oddawania robót państwowych powoduje zupełną dowolność stawiania warunków przetargowych, a stawiane wymagania w dziedzinie wykonawczej i w dziedzinie warunków umownych są częstokroć sprzeczne nie tylko z zasadami równouprawnienia stron, ale z możliwościami i uznanymi zasadami technicznymi.

Widząc w momentach tych groźne „memento“ dla przemysłu budowlanego, Stowarzyszenie wystąpiło

w okresie sprawozdawczym do władz rządowych kilkakrotnie z zasadniczymi memorjami.

W dziedzinie inwazji firm zagranicznych pierwsze wystąpienie Stowarzyszenia miało miejsce w związku z przetargiem na budowę zapory wodnej w miejscowości Żur na Pomorzu dla elektrowni okręgowej „Gródek“. Mianowicie na dzień 12 marca r. ub. został przez zarząd elektrowni zarządzony ograniczony przetarg, do którego zaproszono obok 5 firm krajowych 4 firmy zagraniczne: duńską, szwedzką, belgijską i niemiecką. O fakcie tym poinformowała Stowarzyszenie jedna z firm zrzeszonych, zaznaczając, że zawezwana firma niemiecka, usilnie pragnąc się zainstalować w Polsce, proponuje wspólnie wykonanie robót. Wiadomem również było, że budowa ma być powierzona firmie zagranicznej, gdyż zdaniem zarządu „Gródka“, żadna firma polska nie będzie w stanie wykonać budowy.

Wychodząc z założeń, że:

- 1) ani charakter i rozmiar robót, ani termin ich wykończenia, ani wreszcie sposób finansowania przedsięwzięcia nie przekracza możliwości wykonania tych robót przez firmy krajowe;

- 2) dobrowolne zaproszenie firm obcokrajowych do przetargu, należy traktować jako ułatwienie opóźnienia naszego życia gospodarczego przez obce, a nawet wrogie nam czynniki;

- 3) jest to zatem jeden z pierwszych przejawów chęci nawiązania przez obywateli Rzplitej stosunków przemysłowych z firmami zagranicznymi ze szkodą dla przemysłu rodzimego;

- 4) niewątpliwie władze państwowe zechcą przeciwstawić się temu zjawisku,

Zarząd Stowarzyszenia łącznie z Delegacją Stałą wystąpił do pp. Ministrów Przemysłu i Handlu oraz Spraw Wewnętrznych o unieważnienie ogłoszonego przetargu i zarządzenie nowego, wyłącznie w obrębie firm krajowych.

Oczekiwana interwencja odnośnych władz nastąpiła i „Gródek“ ponownie, po porozumieniu ze Stowarzyszeniem, ogłosił przetarg. Okazało się, że firmy polskie, które stanęły do przetargu i złożyły, za wyjątkiem jednej, oferty na podstawie projektu okręgowej elektrowni były droższe od firm zagranicznych, które wystąpiły z własnymi projektami. Z firmą polską, która wystąpiła z własną koncepcją miano pertraktować, jednak przed rozpoczęciem tych pertraktacyj, stało się wiadomem, że uzyskała roboty firma duńska „Heugard“.

Przy pertraktacjach rzucano się w oczy szczególne zapatrywanie niektórych inżynierów, wychowanych na wzorach niemieckich, że jedynie firmy obce mogą wykonywać trudne technicznie roboty, gdyż polskie firmy, dotychczas robót takich nie wykonywały. Rzeczywiście, w Polsce robót podobnych do „Żuru“ nie było, jednak w skład firm polskich wchodzi znakomite siły techniczne, które analogiczne lub nawet trudniejsze roboty wykonywały w innych krajach, szczególnie w Rosji. W rezultacie roboty zostały powierzone w myśl tej zasady firmie zagranicznej, mimo że, firma ta nie ma większej praktyki w budowie wodnych zapór, niż firmy polskie, gdyż jest specjalistą od żelbetonu (patrz aneks).

W dalszych miesiącach r. ub. podobne fakty powierzania robót firmom obcokrajowym miały wielokrotnie miejsce, nawet przy robotach takich, które w żadnym razie nie powinny były być nawet znane firmom obcym, opierającym się częstokroć na czynnikach wrogich państwowości polskiej. Widząc w tem zjawisku zagrożenie nie tylko najżywoźniejszych interesów przemysłu budowlanego, ale również niepowetowane szkody dla kraju, Zarząd Stowarzyszenia zebrał wszystkie fakty dotyczące inwazji firm obcych na rynek polski i z obszernym memorjałem złożył Panu Szefowi Sztabu Jeneralnego i Panu Premierowi, z wnioskami następującymi:

a) Należy przeprowadzić rewizję i skorygować warunki ogólne i warunki techniczne wykonywania robót budowlanych w zakresie M. S. Wojsk.

b) Konieczne jest prowadzenie odpowiedniego rejestru firm budowlanych i wzywianie do przetargów właściwych firm do właściwych robót.

c) Konieczne jest wskazanie instytucjom, oddającym do wykonania roboty budowlane (państwowe i komunalne), by nie wzywały do przetargów ograniczonych firm obcych, specjalnie zaś niemieckich i były w tej dziedzinie nader ostrożne, szczególnie na Śląsku i Pomorzu. Przy przetargach publicznych firmy obcokrajowe chociażby podawały najniższe ceny nie powinny otrzymać robót.

d) Objekty, które są ważne pod względem bezpieczeństwa państwa powinny być oddawane do budowy wyłącznie z przetargów ograniczonych polskim firmom pewnym i godnym zaufania.

e) W interesach bezpieczeństwa państwa należy rozważyć kwestję przygotowania pewnej grupy najbardziej poważnych i solidnych polskich firm budowlanych do zadań, które mogą w dziedzinie budownictwa stanąć przed państwem w czasie wojny.

Fakty i stwierdzenia podane do wiadomości władz tak jaskrawo ilustrowują niebezpieczeństwo i tak dosadnie przedstawiają wyniki polityki, czy też braku polityki ze strony czynników miarodajnych, że, niewątpliwie, będą przez czynniki miarodajne rozważone i spowodują przedsięwzięcie odnośnej akcji.

Zaznaczyć należy, że akcja, rozpoczęta przez Stowarzyszenie jest dalszym ciągiem wysiłków Związku Samodzielnych Budowniczych Polskich w Katowicach, którego członkowie, pracujący na Śląsku, od szeregu lat spotykają się z niezwykle silną konkurencją firm niemieckich, zalewających rynek budowlany i mocno zakorzenionych w przemyśle górnośląskim, jak również coraz dalej przenikających do budownictwa państwowego i komunalnego.

Należy mieć nadzieję, że rząd polski zwróci uwagę na głosy naszych organizacyj i zajmie stanowisko w tej ogólnopństwowej sprawie. Ze swej strony Zarząd zaznacza, że rozpoczętą walkę z zalewem obcokrajowym będzie nadal przy poparciu wszelkich rozporządzalnych środków prowadził.

*
* *
* * *

Na dzień 25 maja r. ub. został ogłoszony przetarg na budowę gmachu Centralnego Telegrafu i Telefonu w Warszawie. Warunki ogłoszonego przetargu stały

w jaskrawej sprzeczności z obowiązującymi w tej dziedzinie zasadami i przepisami, gdyż domagały się złożenia od firm wadium w wysokości 10% w całości w gotówce i uzupełnienia tego wadium w razie uzyskania roboty do 15%, t. j. do sumy około 300.000 zł. w gotówce. Jednocześnie przewidziane zostało potrącanie z każdego rachunku za wykonane roboty dalszych 15%, a więc w końcowym okresie budowy utworzyłaby się kaucja gotówkowa około 600.000 zł. Jak wiadomo wadja przy robotach państwowych w myśl postanowienia Ministerstwa Skarbu wynosi do 5%, przyczem mogą być składane nie tylko w gotówce, ale w różnorodnych innych wartościach. Jednocześnie z tem warunki techniczne przewidywały takie tempo wykonania robót i ustalały takie przepisy co do wykonania i materiałów, które były niemożliwe do przyjęcia dla solidnych firm budowlanych. Wychodząc z tych założeń Zarząd Stowarzyszenia łącznie z Prezydium Delegacji Stałej Zrzeszeń Budowniczych, wystosowały do Pana Ministra Poczty i Telegrafów, Przemysłu i Handlu, Skarbu, Robót Publicznych, Najwyższej Izby Kontroli Państwa i Prezesa Rady Ministrów przytoczony w załącznikach memorjał oraz uwagi do warunków technicznych, domagając się unieważnienia ogłoszonego przetargu i zarządzenia nowego na warunkach racjonalnych, przyjętych ogólnie przy robotach dla skarbu.

Mimo, że opinia i wnioski Stowarzyszenia opierały się na długoletnim życiowym doświadczeniu i obowiązujących przepisach prawnych, mimo, że słuszność ich, co potwierdziła dosadnie praktyka, nie mogła być kwestjonowana, żądaniu naszemu nie stało się zadość.

Cała ta sprawa odbiła się szerokim echem w obradach sejmu i prasie, znajdzie też swój epilog na innym terenie. Poczujemy się do obowiązku podania faktów w całości do wiadomości ogółu w pełnym brzmieniu wniesionych memorjałów (Aneks).

Mamy przeświadczenie, że doświadczenia powyższe muszą wskazywać organizacjom przemysłu budowlanego na konieczność najintensywniejszej działalności w dziedzinie przetargów na roboty budowlane. Działalność ta będzie obroną nie tylko interesów przemysłu budowlanego, dochodowości firm, ich zdolności podatkowej, lecz będzie walką o interesy skarbu, o interesy państwa. Dlatego też prosimy wszystkich jednakowo z nami czujących o współpracę i podawanie nam faktów, mogących samą sprawę wyjaśnić i dać rzeczowy materiał do jej uregulowania.

PRACA.

UMOWA ZBIOROWA.

Dnia 7 maja r. ub. zwrócił się do Stowarzyszenia Związek Robotników Budowlanych w Polsce z propozycją zawarcia umowy zbiorowej na warunkach jakoby ustalonych przez wiec robotników, należących do związku tego. Wychodząc z założenia, że wszelkie pertraktacje ze związkiem tym, stojącym na gruncie ideologii komunistycznej są dla naszej organizacji niemożliwe, jak również, że zgłoszone przez niego żąda-

nia, są zasadniczo nie do przyjęcia, gdyż powodują 35—50% wzrost kosztów budowy, wreszcie, że obowiązujące umowy na ceny stałe nie pozwalają przemysłowi budowlanemu na udzielenie podwyżki, której nie jest w stanie ponieść, bez zgody na przyjęcie chociażby w części tej podwyżki przez kontrahentów, Zarząd Stowarzyszenia zwrócił się do Ministerstwa Pracy i O. S. o wzięcie sprawy pod rozwagę, zaznaczając, że gotów jest przedstawić wszelkie niezbędne materiały i szerzej omówić warunki zmiany płac oraz uzasadnić tezy, wyżej przytoczone.

Dnia 13 maja zwrócił się do Stowarzyszenia Związek Robotników Budowlanych Rzplitej Polskiej (socjalistyczny) również z propozycją zawarcia umowy zbiorowej, na warunkach, jeszcze dalej idących, niż w propozycji związku komunistycznego.

W wyniku wystąpienia Stowarzyszenia do Ministerstwa Pracy w dniu 2 maja 1928 r., zwołana została przez Ministerstwo jednostronna konferencja z przedstawicielami Stowarzyszenia, na której pp. generalny inspektor M. Klott i nacelnik T. Ulanowski zakomunikowali, iż w związku z wysuniętymi żądaniami odbyła się międzyministerjalna konferencja z udziałem przedstawicieli zainteresowanych resortów, w wyniku której ustalone zostało stanowisko rządu w sprawie wysuniętych żądań. Na naradzie tej uzgodniono, że należy się liczyć z ewentualną zwyżką płac, z powodu wzrostu kosztów utrzymania, w związku zaś z tem ustalono, że przy dokonywaniu kalkulacji na nowe roboty budowlane ewentualna zwyżka płac może być w indywidualnych usprawiedliwionych wypadkach wzięta pod uwagę, analogicznie do zasad przyjętych w roku ubiegłym przy likwidacji strajku budowlanego.

W związku z tem oświadczeniem w dalszym ciągu prowadzone były pertraktacje z robotnikami w Ministerstwie Pracy i Opieki Społecznej przez Komisję Pracy, która została do tego upoważniona przez walne zgromadzenie z dnia 9 maja ub. r. Po wielokrotnych posiedzeniach i po odrzuceniu przez związek komunistyczny, zarówno propozycji przemysłowców jak kompromisowej propozycji rządowej i usunięciu wskutek tego z sali obrad związku komunistycznego, który zapowiedział strajk, w dniu 19 czerwca została podpisana umowa pomiędzy Stowarzyszeniem a Związkiem Robotników Budowlanych R. P. W aneksach przytaczamy zarówno tekst umowy, jak treść protokołu z ostatniej konferencji w Ministerstwie Pracy.

Jeśli chodzi o umowę zawartą, to w myśl stanowiska, zajętego w tej sprawie przez wielokrotne Walne Zgromadzenia, Zarząd Stowarzyszenia i Komisja Pracy uznały za możliwe, mimo usilnych starań związku robotniczego, zawrzeć jedynie umowę taryfową, bez wprowadzania do niej jakichkolwiek innych warunków umownych.

Stwierdzić też należy, że zawarta umowa została dotrzymana zarówno przez Związek robotniczy jak przez Stowarzyszenie w całej rozciągłości.

W myśl uchwał powziętych na międzyministerjalnych naradach, o których wspominaliśmy, Skarb Państwa wzorem lat ubiegłych partycypuje w podwyżce płac robotniczych w wysokości 75%. Pragnąc ula-

twić firmom otrzymanie tej słusznej rekompensaty w wyniku długotrwałych starań, został wydany przez p. Ministra Robót Publicznych jako wykonawcę uchwał międzyministerjalnych za wzorem lat poprzednich okólnik do podległych mu urzędów oraz wszystkich ministerstw, stwierdzający, że część strat (do wysokości 75%) przedsiębiorców, wynikłych z tytułu podwyżki przy państwowych robotach budowlanych będzie pokrywał skarb i że minister będzie rozpatrywał odnośne zgłoszenia przedsiębiorców o odszkodowanie. Jednocześnie Ministerstwo Pracy przesłało w tej sprawie Stowarzyszeniu pismo, które jest podstawą prawną do wystąpień zrzeszonych przedsiębiorstw. Stwierdzić należy tutaj, że nie wszystkie urzędy do chwili obecnej zastosowały się do decyzji międzyministerjalnej konferencji i pisma p. Ministra Robót Publicznych.

PLACE ADMINISTRACJI.

Jednocześnie ze zwyżką płac robotniczych rozważana była w Stowarzyszeniu sprawa dodatków dla administracji technicznej i handlowej w przedsiębiorstwach. W dziedzinie tej jednak, traktowanej różnorodnie przez poszczególne przedsiębiorstwa i zależnej w znakomitym stopniu od indywidualnych cech danego urzędnika, ustalanie jakiegokolwiek ryczałtowych podwyżek jest niemożliwe. To też Zarząd postanowił pozostawić załatwienie sprawy poszczególnym przedsiębiorstwom, zaznaczając jedynie, że w zasadzie podwyżki mogą być udzielone.

REGULAMIN PRACY.

Z mocy ustawy o umowie o pracę robotników (Dz. U. Nr. 35/28) wszystkie zakłady pracy, zatrudniające powyżej 20 robotników winny posiadać regulamin pracy, zatwierdzony przez obwodowego inspektora pracy.

Pragnąc przy pośrednictwie jednolitych regulaminów pracy unormować stosunki na budowie w całym państwie, Zarząd Stowarzyszenia opracował projekt regulaminu, który po uzgodnieniu z organizacjami pokrewnymi we wszystkich ośrodkach, został wniesiony do Ministerstwa Pracy i Opieki Społecznej, celem uzyskania zatwierdzenia.

Po szeregu odbytych narad w ministerstwie pod przewodnictwem dyr. Dreckiego, przy udziale Komisji Pracy, treść regulaminu została całkowicie uzgodniona, i w następstwie zaakceptowana przez Departament Pracy, który zawiadomił o tym fakcie wszystkich inspektorów pracy.

Dzięki takiemu załatwieniu, wszystkie firmy budowlane mają ogromnie ułatwione zadanie przy wykonywaniu ustawowego obowiązku.

W związku z regulaminami pracy pozostaje sprawa książeczek obrachunkowych dla robotników, wprowadzonych mocą omawianej ustawy. Początkowo Zarząd Stowarzyszenia miał zamiar wydrukować własnym nakładem książeczki dla robotników budowlanych, jednakże, wobec wydania takich książeczek przez Ministerstwo Pracy, od zamiaru swego narazie odstąpił; tem bardziej, że z mocy ustawy załatwienie

zbiorowe tej sprawy jest skomplikowane, przeprowadzenie zaś jej przez poszczególne firmy, które kwestje obrachunków z robotnikami zamierzają załatwiać w inny sposób, jest przewidziane ustawą i nie nastęca trudności.

SĄDY PRACY.

W Dzienniku Ustaw Nr. 98 z 7.12.28 r. ukazało się rozporządzenie wykonawcze do Rozporządzenia Prezydenta Rzeczypospolitej o Sądach Pracy z 23.3.28 (Dz. U. Nr. 37), oraz szereg rozporządzeń, wprowadzających z dniem 15 stycznia r. b. sądy pracy w Warszawie, Białymstoku, Drohobycz, Łodzi, Sosnowcu i Dąbrowie Górniczej oraz w Wilnie.

Sądy pracy, powołane są do rozstrzygnięcia sporów cywilnych, wynikających ze stosunku pracy i nauki zawodowej pomiędzy pracodawcami i pracownikami lub uczniami, względnie pracownikami jednego przedsiębiorstwa. Poza sprawami cywilnymi sąd pracy w specjalnym składzie (jednoosobowo) bez ławników rozstrzyga sprawy karne o przekroczenie przepisów prawnych o ochronie pracy.

Sąd pracy I instancji wyrokuje w sprawach cywilnych w składzie 3 osób: przewodniczącego — sędziego zawodowego i dwu ławników — jednego z grupy pracodawców — drugiego z grupy pracowników. W sprawach karnych orzeka jednoosobowo sędzia przewodniczący lub jego zastępca. W sprawach o kwoty ponad 200 zł. (w specjalnych wypadkach w sprawach o kwoty mniejsze) oraz w sprawach karnych przysługuje stronie odwołanie od wyroku sądu pracy do sądu okręgowego, który orzeka w sprawach cywilnych w składzie specjalnym (sędzia i dwu ławników), w sprawach karnych zaś w składzie zwykłym.

Obwieszczeniem z 15 grudnia ub. r. Minister Sprawiedliwości wezwał Izbę Przemysłowo-Handlową w Warszawie do przedstawienia list kandydatów na ławników sądów pracy w jej okręgu. Izba zaś zwróciła się do Stowarzyszenia o podanie jej kandydatów z ramienia przemysłu budowlanego, dla sądów pracy w Warszawie, mających się składać z 300 ławników i 600 zastępców.

Stowarzyszenie nasze zakomunikowało Izbie 18 kandydatów na ławników Sądu Pracy i 36 ich zastępców oraz 6 kandydatów na ławników sądu okręgowego i 12 zastępców tychże.

Z pośród podanych kandydatów zostali mianowani ławnikami sądu pracy:

Do Sądu Okręgowego:

Ławnicy: I. Chabielski, S. Pronaszko, M. Karstens.

Zastępcy: G. Martens, H. Kozłowski, W. Jabłoński.

Do Sądu Pracy (Warszawa—Południe):

Ławnicy: T. Czosnowski, M. Bobieński.

Zastępcy: J. Brzozowski, J. Cieszewski, S. Domaradzki, J. Kurowski, E. Telakowski.

Do Sądu Pracy (Warszawa—Północ):

Ławnicy: Z. Marcinkowski, W. Polkowski, K. Stronczyński.

Zastępcy: G. Horn, I. Luft, E. Martens, T. Salamowicz, B. Aczkasow, A. Bondy, K. Brygiewicz.

KONFERENCJE Z RZĄDEM.

W okresie sprawozdawczym Stowarzyszenie brało dwukrotnie przez swych przedstawicieli udział w konferencjach gospodarczych, organizowanych przez rząd.

Pierwsza konferencja dwudniowa (22 i 23 lutego), miała miejsce w Ministerstwie Przemysłu i Handlu. Odbyta pod przewodnictwem p. Ministra Kwiatkowskiego, poświęcona była zagadnieniom: inwestycjom w przemyśle, konsumpcji i kredytowi. W czasie jednak konferencji tezy ogólne zostały rozszerzone i dyskusja toczyła się nad ogółem zagadnień gospodarczych Polski. Stan przemysłu budowlanego, jego potrzeby i postulaty obrazował na konferencji mec. I. Chabielski, analizując koniunkturę, możliwości rozwojowe i polatanienia kosztów budowy.

Wyniki konferencji ujęte są w specjalnym wydawnictwie „Inwestycje, Konsumpcja i Kredyt”. Zostały one pogłębione i usystematyzowane przez specjalną komisję powołaną przez p. Ministra Przemysłu i Handlu, której w imieniu Stowarzyszenia zostały przedłożone na piśmie postulaty przemysłu budowlanego wraz z obszernym uzasadnieniem.

W postulatach tych, zamieszczonych in extenso w sprawozdaniu za rok 1927, zwróciliśmy specjalną uwagę na sprawę cen stałych w umowach na państwowe roboty budowlane, zasadę niezwykle uciążliwą dla naszego przemysłu, jako rujnącą ogólnie uznane normalne ryzyko handlowe.

Mimo zasadniczego znaczenia dla przemysłu zgłoszonych postulatów i mimo ich gruntownego umotywowania, sprawa przelargów, cen stałych, podatku obrotowego, oczekują załatwienia przez rząd od szeregu lat. Ze swej strony Zarząd nie zaniedbał żadnych starań celem przeprowadzenia stanowiska przemysłu budowlanego.

Druga i trzecia konferencja miały miejsce w Prezydium Rady Ministrów i odbyły się pod przewodnictwem Pana Premjera. Pierwsza z tych konferencji (1.11.28) była poświęcona aktywizacji bilansu handlowego i polityce zbożowej. Druga, zagadnieniom podatkowym. Myślą przewodnią tych konferencji jest według słów p. premjera, nawiązanie kontaktu ze sferami gospodarczymi, który w czasie obowiązywania pełnomocnictw sejmowych miał miejsce przy pośrednictwie komisji opiniodawczych. Konferencje obydwie nosiły charakter wymiany zadań, a specjalnie ciekawy materiał dała konferencja w sprawach podatkowych.

Przemówienia poszczególnych mówców na tej konferencji wiązały się ściśle z exposé p. ministra Czechowicza, co do zamierzonych reform podatkowych, w dziale podatku obrotowego, dochodowego, majątkowego, gruntowego oraz podatków samorządowych, który stwierdził że:

1) Rząd uznaje konieczność stopniowego łagodzenia podatku obrotowego, przyczem rozpocznie tę reformę od zniżenia stawek dla handlu detalicznego, który nie zawsze może przerzucać podatek na konsumenta.

2) Rząd uważa za słuszne i konieczne zwaloryzowanie skali podatku dochodowego.

3) Rząd uznaje za słuszne oparcie opodatkowania spółek akcyjnych na ich rentowności; reforma ta jednak będzie mogła być przeprowadzona dopiero w drugim etapie ze względów budżetowych.

4) Dla rządu jest z punktu widzenia fiskalnego obojętnie, czy pozostanie w mocy ustawa o jednorazowym podatku majątkowym, czy też zastąpiony on będzie podatkiem stałym. Stały podatek byłby jednak o wiele bardziej celowy i racjonalny. O zrezygnowaniu z podatku majątkowego w całości nie może być mowy.

Na specjalną uwagę zasługuje przemówienie prezesa Izby Handlowo-Przemysłowej Czesława Klarnera, zawierające krytykę podatku obrotowego. Mówca na podstawie cyfr, zaczerpniętych z życia dowodzi, że podatek obrotowy jest najlepszym sprzymierzeńcem dla zagranicznego przemysłu i handlu i wielką przeszkodą dla rozwoju rodzimej kapitalizacji.

Przedmiotem obrad konferencji miał być również projekt nowelizacji ustawy o podatku od lokali. Ze względu jednak na brak czasu na tej konferencji i z uwagi na zasadnicze znaczenie spraw budowlanych p. Prezydent zapowiedział zwołanie specjalnej konferencji, poświęconej tym zagadnieniom, pragnąc zasięgnąć w tej sprawie „rady ludzi fachowych oraz zaznajomić się z całokształtem sprawy tej w kraju i zagranicą”.

Niestety, z niewiadomych powodów konferencja w sprawach mieszkaniowych do dnia dzisiejszego nie doszła do skutku. Zarząd Stowarzyszenia do konferencji tej przygotował wszelkie niezbędne materiały i jest gotów każdej chwili wziąć udział w naradach nad sprawami budowlanymi.

Konferencje przedstawicieli życia gospodarczego z p. prezydentem Bartłmiejem zostały wydane w formie broszur przez Centralny Związek P. P. G. H. i F., i są niezwykle ciekawym przyczynkiem do historii gospodarczej Polski powojennej.

MEMORJAŁY I WYSTĄPIENIA DO WŁADZ.

Wzorem lat ubiegłych Stowarzyszenie wielokrotnie występowało do władz państwowych i samorządowych z memorjałami i odezwaniami w sprawach społeczno zawodowych, bądź też broniło słusznych spraw przemysłu budowlanego przez swych, delegowanych do odnośnych władz, przedstawicieli.

Poza omówionymi powyżej wystąpieniami w sprawach robót państwowych i inwazji firm zagranicznych, które, uznając za mające niezwykle znaczenie dla przemysłu, uważaliśmy za konieczne omówić obszernie powyżej, delegacje Stowarzyszenia składały memorjały, bądź ustnie interwenjowały u pp. ministrów Przemysłu i Handlu oraz Spraw Wewnętrznych, w sprawie „Żuru”, w Ministerstwie Pracy — w sprawie gwałtownych remontów w Warszawie, żądań robotniczych i załatwienia sprawy zwyczaj kosztorysów, w Ministerstwie Skarbu — w sprawie wykupu patentów przez przedsiębiorstwa budowlane, w Banku Gospodarstwa Krajowego w sprawie komisowego biura zakupu cegły oraz kredytów budowlanych, w Magistracie m. st. Warszawy — w sprawie podatku od ładunków kolejowych, — u Szefa Sztabu i Prezydenta — w sprawie

konkurencji firm zagranicznych. Oto w pobieżnym przeglądzie ważniejsze wystąpienia Stowarzyszenia.

Jednocześnie z tem Stowarzyszenie wielokrotnie udzielało opinii i informacji różnorodnym władzom w sprawach fachowych i zawodowych.

Na specjalną uwagę zasługuje fakt zwrócenia się dwukrotnego władz sądowych do Stowarzyszenia z prośbą o delegowanie ekspertów dla: badania przyczyn katastrofy budowlanej w Warszawie (na pl. Starynkiewicza) oraz wyrażenia opinii w sprawie przyczyn i powodów unikania przez przedsiębiorstwa budowlane warszawskie robót w Wileńskiej Dyrekcji Kolejowej. Delegowani z ramienia Stowarzyszenia eksperti dla badania przyczyn katastrofy budowlanej pp. W. Paszkowski, S. Prunaszko i E. Telakowski, szczegółową i umotywowaną opinię przedłożyli p. sędziemu śledczemu. W sprawie unikania przez firmy robót w Dyr. Kolei w Wilnie została przeprowadzona szczegółowa ankieta, której wyniki podaliśmy do wiadomości p. sędziemu śledczemu. Jednocześnie szereg członków stowarzyszenia złożył w tej sprawie, pozostającej w związku z prowadzonym śledztwem co do nadużyć, wyczerpujące zeznania.

Pragnąc dopomóc władzom sądowym w wyborze ekspertów dla licznych spraw spornych z zakresu budownictwa, Stowarzyszenie zakomunikowało wydziałowi handlowemu sądu okręgowego w Warszawie nazwiska osób, które mogłyby na życzenie sądu dokonywać ekspertyz budowlanych.

ORGANIZACJE POKREWNE.

DELEGACJA STAŁA ZRZESZEN BUDOWNICZYCH I STOWARZYSZEN ZAWODOWYCH PRZEMYSŁOWCÓW BUDOWLANYCH RP PLITEJ POLSKIEJ.

Delegacja Stała odbyła w okresie sprawozdawczym 2 Zjazdy ogólnopolskowe, jeden w Katowicach dnia 12 lutego, drugi w Warszawie dnia 21 października.

Rozpatrzeniu Zjazdu katowickiego podlegały zagadnienia koniunktury budowlanej w r. 1927 i widoków na rok 1928, sprawy robotnicze, zagadnienia ustawodawstwa społecznego i budowlanego, udziału przemysłu budowlanego w Powszechnej Wystawie Krajowej w Poznaniu, wreszcie sprawa cen stałych w umowach na roboty budowlane. Specjalnie szczegółowo rozważane były sprawy ruchu budowlanego oraz cen stałych, w odniesieniu do których wygłoszone zostały niezwykle ciekawe referaty mec. Chabielskiego, inż. Telakowskiego, inż. Turzańskiego i Blasiona. — Tezy w tej dziedzinie uchwalone, zostały następnie uwzględnione w postulatach przemysłu budowlanego, złożonych ministrowi Przemysłu i Handlu.

XV Zjazd budowlany w Warszawie poświęcony był następującym zagadnieniom: ogólnej koniunkturze gospodarczej i koniunkturze budowlanej, udziałowi przemysłu budowlanego w Powszechnej Wystawie Krajowej, stosunkom robotniczym, projektom ustawodawczym, rewizji umów na roboty budowlane w związku z podwyżkami płac oraz szeregowi zagadnień o charakterze wewnątrz-organizacyjnym.

W odniesieniu do konjunktury budowlanej — Zjazd stwierdził, że sezon roku bieżącego, aczkolwiek wykazał znaczne ożywienie budownictwa państwowego, samorządowego i przemysłowego, to jednak, w stosunku do zapowiedzi z początku roku nie osiągnął oczekiwanych rozmiarów. Prognoza na rok przyszły jest jeszcze trudną do stawiania, ze względu na pewne napięcie ogólnej sytuacji gospodarczej. Przewidywania na rok przyszły są raczej ujemne.

Inicjatywa prywatna wciąż jeszcze w budownictwie jest w bardzo słabym zakresie czynna. Zachodzi konieczność jaknajwiększego popierania tej inicjatywy, która jedynie jest w stanie sprostać ogromnemu zadaniu — budownictwa mieszkaniowego.

W sprawie udziału w Powszechnej Wystawie Krajowej, Zjazd akceptował opracowane w tej dziedzinie projekty i plany, stwierdzając konieczność wzmocnienia propagandy wystawy i niezwłocznego rozpoczęcia prac budowlanych na wystawie, celem zapewnienia należytej reprezentacji krajowego przemysłu budowlanego.

W przedmiocie płac Zjazd skonstatował, iż w całym kraju miała miejsce zwyczajka zarobków robotników budowlanych, mimo stabilizacji kosztów utrzymania. Zwyczajki płac, w całym szeregu wypadków przyznane na życzenie i pod wpływem Rządu, doprowadzają do bardzo ciężkiej sytuacji te przedsiębiorstwa budowlane, które wykonywują roboty rządowe na ceny stałe, gdyż mimo przyrzeczeń, rewizja umów jest dokonywana tylko przez nieliczne instytucje.

W całym szeregu uchwał zasadniczych — Zjazd stwierdził swe zapatrywania na aktualną sytuację. Uchwały te będą w formie umotywowanych w memoriałach wniosków, przedstawione czynnikom miarodajnym.

W całym szeregu spraw zawodowych, specjalnie spraw robotniczych, Prezydium interwenjowało zarówno u władz lokalnych, jak i centralnych.

Należy podkreślić, że w dziedzinie płac robotniczych wszelkie sprawy poszczególne Związki załatwiały w porozumieniu z Prezydium, które dzięki temu mogło ujednostajniać politykę robotniczą w całym państwie.

CENTRALNY ZWIĄZEK P. P. G. H. I F.

Współpraca organizacji naszej z naczelną instytucją przemysłową rozwijała się nadal w całkowitej harmonii. — Przedstawiciele Stowarzyszenia brali udział zarówno we wszelkich zebraniach komisyj wewnętrznych, posiedzeniach Zarządu i Rady oraz we wprowadzonej w r. ub. innowacji — Zebraniach Dyrektorów organizacji zrzeszonych w Centralnym Związku.

Trudno jest w ramach sprawozdania niniejszego omówić choćby w skrócie wielki zakres prac, dokonanych przez tę instytucję. Ograniczymy się jedynie do stwierdzenia, że Centralny Związek, jak zawsze, szedł z wielką gotowością na spotkanie wszelkim zgłaszanym przez nas dążeń i w miarę możliwości popierał je i bronił. Organizacja Związku staje na coraz wyższym poziomie i jest wzorem dla wszystkich naszych zrzeszeń.

W pracach Centralnego Związku przyjmowali udział:

W Zarządzie i Zebraniach Dyrektorów — p. Ignacy Chabielski.

W Radzie — pp. Henryk Martens, Stanisław Proszko, Wacław Polkowski, Ignacy Chabielski.

W poszczególnych komisjach: pp. Ignacy Chabielski, Edmund Telakowski i Stanisław Skrzywan.

IZBA PRZEMYSŁOWO - HANDLOWA.

W roku sprawozdawczym powołana została do życia w Warszawie z mocy rozporządzenia Prezydenta Rzplitej — Izba Przemysłowo-Handlowa. Doceniając wagę instytucji tej o charakterze na terenie naszym nieznanym dotychczas, Zarząd Stowarzyszenia zgłosił akces do komitetu wyborczego, powołanego do życia przez Centralny Związek. W wyniku porozumienia, ustalone zostały listy kandydatów, z których w drodze wyborów, jako przedstawiciele przemysłu budowlanego weszli pp.: Henryk Martens i Tadeusz Czosnowski. Następnie na skutek starań Stowarzyszenia, Minister Przemysłu i Handlu przyznał Stowarzyszeniu prawo delegowania 1 rady do Izby. — Radcą tym, wybranym przez Walne Zgromadzenie Członków w dniu 9 sierpnia jest p. inż. Feliks Oppman.

Zarówno radcowie nasi, jak i samo Stowarzyszenie ściśle współpracują z Izba, która po przejściu stadium organizacyjnego wkracza na tory wyteżonej i owocnej pracy nad rozwojem życia gospodarczego.

ODDZIAŁY STOWARZYSZENIA I ORGANIZACJE POKREWNE.

Wznowiona w r. 1927 działalność łódzkiego oddziału Stowarzyszenia pod przewodnictwem prezesa, Jana Hołca rozwijała się pomyślnie w roku sprawozdawczym. Przyczyniła się ona w korzystny sposób do unormowania stosunków na łódzkim rynku budowlanym, specjalnie w dziedzinie robotniczej i ożywienia ruchu budowlanego. Na ostatnim Walnym Zgromadzeniu oddziału łódzkiego został obrany prezesem p. Klauze. — Żywość, którą wykazała organizacja łódzka w szeregu podstawowych zagadnień pozwala przypuszczać, że ważna ta placówka uczyni nowy poważny krok naprzód w dziedzinie konsolidacji i wzmocnienia swego stanowiska.

Nawiązane w r. 1927 stosunki z poważnymi firmami Wileńskimi były nadal utrzymywane i w roku sprawozdawczym, nie doprowadziły jednak do utworzenia się silnej i spójnej organizacji lokalnej. Zarząd Stowarzyszenia zamierza w roku bieżącym rozpocząć intensywne starania celem zorganizowania przemysłu budowlanego na Kresach wschodnich, gdyż brak organizacji daje się tam dotkliwie odczuwać.

Stosunki z innymi organizacjami budowlanymi układały się w sposób analogiczny do lat poprzednich. Stowarzyszenie przysyła im wszelkie publikacje, okólniki, cenniki t. p. do wiadomości, otrzymując w zamian potrzebne informacje lokalne. Jednocześnie przy pośrednictwie Delegacji Stałej wszelkie ważniejsze poczy-

nania i projekty Stowarzyszenia były opinjowane przez organizacje pokrewne.

Stosunki wzajemne pomiędzy Stowarzyszeniem a Związkiem Przemysłowców Ceramicznych, który korzysta z lokalu i pracy personelu biurowego, układały się nadal w zupełnej harmonii, — częsta zaś współpraca w różnorodnych zagadnieniach rokuje najlepsze widoki na przyszłość.

UDZIAŁ W ORGANIZACJACH MIĘDZYNARODOWYCH.

Stowarzyszenie jest od szeregu lat członkiem „Fédération Internationale du Bâtiment et des Travaux Publics“, mającej siedzibę w Paryżu. Działalność organizacji tej wskutek śmierci dwu z kolei prezesów Despagnat'a i Chessum'a uległa przejściowej przerwie, wskutek czego wzajemne stosunki ograniczały się jedynie do wymiany korespondencji.

W roku bieżącym władze Federacji mają zamiar wznowić intensywną działalność w zakresie zagadnień przemysłu budowlanego, do czego w dużym stopniu przyczyni się zamierzone wydawanie pisma, poświęconego budownictwu.

W myśl uchwały Zarządu, Stowarzyszenie przystąpiło w r. ub. do Międzynarodowego Związku Rozplanowania Miast i Budownictwa Mieszkaniowego, mającego swą siedzibę w Londynie. Decyzja Zarządu była wynikiem dwukrotnego uczestniczenia delegatów Stowarzyszenia w Kongresach tego Związku — w roku 1927 i 1928, o czym mowa poniżej i przeświadczeniem o konieczności należytego reprezentowania sfer budowlanych na forum międzynarodowym.

Kolejny kongres Związku odbędzie się we wrześniu r. b. w Rzymie.

ZJAZDY.

W okresie sprawozdawczym Stowarzyszenie brało udział przez swych delegatów w organizowaniu pierwszego Zjazdu Polskiej Ligi Gospodarczej oraz w Międzynarodowym Kongresie Rozplanowania Miast i Budownictwa Mieszkaniowego.

Zjazd *Ligi Gospodarczej*, poświęcony zagadnieniu mieszkaniowemu odbył się dnia 29-go czerwca ub. r. w Warszawie w sali malinowej Ratusza:

Przewodniczył Zjazdowi adw. Ignacy Chabielski. Po przemówieniu powitalnem, ogłoszonym przez p. wiceprezydenta miasta, dr. W. Boguckiego — odczytano w nieobecności referenta referat p. prezydenta m. st. Warszawy i prezesa Związku miast polskich, p. inż. Zyg. Słomińskiego, p. t. „Zagadnienie polityki budowlanej w dobie obecnej“. Następnie mec. Chabielski odczytał swój referat: „Zwalczanie głodu mieszkaniowego, jako pierwszorzędne zadanie społeczno-państwowe“. Wreszcie inż. Edm. Telakowski wygłosił referat p. t. „Podstawowe przyczyny naszego stanu gospodarczego i głodu mieszkaniowego“.

Po referatach wyłoniła się ożywiona dyskusja, w której brał udział pan Prezydent miasta.

Z treści starannie i wnikliwie opracowanych referatów, zarówno jak z przemówień wybijała się troska

o połatanie mieszkań, o udostępnienie tanich, możliwie wygodnych i higienicznych małych mieszkań najszerszym rzeszom robotników, pracowników, urzędników, inteligencji pracującej, jak również — o pobudzenie w największych rozmiarach budownictwa prywatnego. Dwa te czynniki właściwego rozwiązania wężła głodu mieszkaniowego pociągały za sobą inne — szeroko i rzeczowo omawiane, połączone z ustawodawstwem, prawem własności, dewaluacją, zasadami ekonomji.

Dać tanie, zgodne z potrzebami życiowymi mieszkania i pobudzić do tego inicjatywę prywatną, jest zadaniem głównem i pierwszym. Łańcuch zagadnień teoretycznych, finansowych, wiążący się z wskazaniami praktycznymi, stanowił treść referatów następnych (popołudniu). Wygłosili w kolejnym porządku: Arkadiusz Bielski: „Inicjatywa prywatna w budownictwie“. Jan Ruckgaber, zastępca dyrektora Banku gospodarstwa krajowego: „Finansowanie budownictwa mieszkaniowego“. Inż. Wacław Polkowski, „Budowa domów, jako przedsięwzięcie dochodowe“. Prof. dr. Adolf Suligowski, założyciel i pierwszy prezes Związku miast polskich: „Rozwój miast i ruch budowlany“.

Wyczerpująco opracowane, poparte danymi liczbami referaty oświetlają sprawę mieszkaniową wszechstronnie. W toku dyskusji wyłoniły się dowody, że robotnik polski jest wszędzie pożądanym, że właściwa organizacja pracy i reforma sezonowości w przedsiębiorstwach budowlanych mogą dokonać gruntownej zmiany w poczynaniach dotychczasowych, odnoszących się do zaspokojenia rosnącego wciąż, groźnego głodu mieszkaniowego.

Poważne znaczenie informacyjne posiadał wypowiedziany przez p. Stanisława Skrzywaną referat p. t.: „Materiały budowlane“. Referat ten zawierał szereg wniosków, opartych na ostatnich danych statystycznych, rzucił wiele ciekawego światła na tę aktualną sprawę.

W toku rozpraw wyłonił się szereg dezyderatów, postulatów i wniosków. Ustalenie treści i redakcja ostateczna wniosków powierzone zostały wybranej komisji.

Kongres Międzynarodowy w Paryżu odbył się w dniach 2—8 lipca 1928 r. Z ramienia Stowarzyszenia w charakterze informacyjnym wzięli udział w kongresie pp. W. Polkowski i I. Chabielski.

Przedmiotem obrad z zakresu spraw mieszkaniowych były: koszty budowy, kwestja mieszkaniowa na wsi i zagadnienie mieszkań dla najbiedniejszych, z dziedziny zaś zagadnień urbanistycznych — zagadnienie masy i gęstości zabudowania w stosunku do wolnych przestrzeni, dróg i środków przewozowych, oraz trudności prawne i praktyczne przy wykonywaniu planów zabudowy.

Wszystkie referaty, zgłoszone na kongres, zostały uprzednio wydrukowane i stanowią bogate i doskonale ujęte źródło studjów, prowadzonych przez poszczególne państwa nad powyższymi zagadnieniami.

Kongres zgromadził przeszło 1000 przedstawicieli 43 państw, a dyskusja, przeprowadzona podczas obrad przyczyniła się do gruntownego oświecenia aktualnych spraw budowlanych.

Polska reprezentowana była na kongresie przez delegatów Ministerstwa Robót Publicznych, które zgłosiło referat w sprawie odbudowy zniszczeń wojennych, odbiegający od tematów kongresowych.

OPINJOWANIE WNIOSKÓW PRAWODAWCZYCH.

W roku sprawozdawczym Zarząd Stowarzyszenia rozpatrywał i wyrażał opinię w odniesieniu do różnych projektów ustawodawczych. — Z najważniejszych przytoczymy projekt ustawy o zatargach zbiorowych oraz projekt ustawy o umowach zbiorowych i projekty ustaw podatkowych. Wnioski, powzięte przez zarząd, były komunikowane Centralnemu Związkowi na specjalnych, tym sprawom poświęconych zebraniach i uzgadniane z innymi opiniami w ogólnych uwagach życia gospodarczego, opracowywanych przez Centralny Związek.

Projekt ustawy o umowach zbiorowych, jest modyfikacją pierwotnego projektu, który spotkał się z krytyką zarówno sfer gospodarczych, jak związków pracowniczych. Nowy projekt zawiera szereg zmian korzystnych, jak dokładniejsze ujęcie przedmiotu umów zbiorowych, pojęcia stron w umowie, prawa zgłaszania sprzeciwów przez strony i t. p.

Pomimo jednak tych zmian projekt oparty jest na poprzednich zasadach i dlatego sfery gospodarcze ponownie ustosunkowały się doń krytycznie, co zostało stwierdzone przez naszych przedstawicieli na Radzie Ochrony Pracy.

Zasadnicza teza sfer gospodarczych wychodziła z założenia, że wobec trudności określenia stron w umowie zbiorowej z punktu widzenia prawnego i w naszych stosunkach wydaje się słusznym pozostawić tę kwestję ogólnym przepisom prawa o zawieraniu i obowiązywaniu umów. W ten sposób umowa zbiorowa w dowolny sposób zawarta, zgłoszona do zarejestrowania i niezakwestjonowana przez inspektora pracy w określonym terminie zyskuje moc obowiązującą w sposób w umowie przewidziany. W razie gdyby takie rozwiązanie było niewykonalne, za strony mogą być uważani tylko pracodawcy i zatrudnieni pracownicy, a związki i stowarzyszenia mogą występować tylko w charakterze pełnomocników. Z tych dwu zasadniczych wniosków wynikają dalsze, usiłujące dostosować projekt do istotnych potrzeb i wymagań życiowych.

Projekt ustawy o *zatławianiu zatargów zbiorowych* przewiduje powołanie do życia komisji pojednawczo-rozjemczych, których zadaniem jest umożliwić zatławienie zatargów zbiorowych, które nie zostały zakończone ani w drodze bezpośredniego porozumienia, ani też przez powoływane przez uczestników zatargu osoby lub instytucje. Cały projekt ustawy jest wzorowany na przepisach niemieckich. Ostatnie zatargi w Niemczech, gdzie przepisy te powstały nie wykazały pełnej celowości i uznawana jest konieczność reformowania ich; tem bardziej nie mogą stanowić dostatecznego przykładu. Cały szereg zasadniczych spraw, jak przedmiot zatargu, pojęcie zbiorowości, organizacja instytucji pojednawczo-rozjemczych, nasuwały za-

strzeżenia i wymagały zajęcia odpowiedniego stanowiska przez pracodawców.

Oba projekty powyższe po ponownych przeróbkach, znajdują się obecnie w stadium obrad międzyministerjalnych i będą w niedługim czasie wniesione do Sejmu.

Z projektów *ustaw w dziedzinie podatkowej*, przytaczamy opinię opracowaną przez Centralny Związek w odniesieniu do projektowanej nowelizacji ustawy o podatku przemysłowym. Wychodząc z założenia ministra skarbu, że ze względów budżetowych podatek obrotowy ma jeszcze przez czas dłuższy istnieć, konieczne jest przeprowadzenie zasadniczej reformy w postaci wprowadzenia powszechnej dla wszystkich rodzajów obrotu stopy 0,5%. Reforma ta ze względów budżetowych musiałaby być przeprowadzana etapami. W zakresie noweli, zaprojektowanej przez Ministerstwo Skarbu, Centralny Związek uważa za wskazane rozszerzenie uprawnienia dla Ministra Skarbu do obniżania stóp podatku od wszelkich rodzajów obrotów, a nie tylko od obrotów przedsiębiorstw handlowych, jak projektuje nowela. Upoważnienie to ograniczone byłoby do prawa obniżania stóp podatku najwyżej do połowy wysokości obecnie obowiązującej.

Niezależnie od powyższego sfery gospodarcze uważają, że interpretacja art. 7 ustawy, stosowana przez władze wymiarowe, a dotycząca towarów, przerubianych względnie zużywanych w przedsiębiorstwie przemysłowym, oraz określenia „przedsiębiorstwa przemysłowego“ zawartego w art. 7, p. a i określenia hurtowej sprzedaży, zawartego w art. 7 ust 3 — powinna ulec zmianie jako sprzeczna z ustawą.

W związku z tą sprawą Zarząd Stowarzyszenia przystąpił do ponownego opracowania postulatów w dziedzinie podatku obrotowego, zmierzających do ujednolicenia stosunków w zakresie opłacania świadectw przemysłowych przez przedsiębiorstwa budowlane, jak również wyjaśnienia stanowiska przemysłu budowlanego w obowiązującej ustawie.

Praktyka stosowania zapewnionego przez art. 34 ustawy o rozbudowie miast, *zwolnienia podstawowych materiałów budowlanych*, użytych na cele budowy domów mieszkalnych od miejskiego podatku od ładunków, wykazała liczne utrudnienia, skutkujące częstokroć niemożnością uzyskania takiego zwolnienia przez firmy budowlane. Pragnąc przyjąć w tej dziedzinie z pomocą zrzeszonym przedsiębiorstwom, Zarząd Stowarzyszenia wystąpił do Wydziału Finansowego Magistratu m. st. Warszawy z wnioskiem o zezwolenie Stowarzyszeniu na wydawanie niezbędnych w tej dziedzinie zaświadczeń, na co Magistrat wyraził swą zasadniczą zgodę. W chwili obecnej uzgadniane są z Wydziałem Finansowym zasady możliwie najdogodniejszego technicznego zatławienia dla obu stron tej ważnej sprawy.

TARYFY KOLEJOWE.

W r. ub. Biuro Reformy Taryf przy Ministerstwie Komunikacji zakończyło prace ogólne nad taryfą kolejową. Zmiany wprowadzone zostały zarówno do ogólnych przepisów taryfowych jak nomenklatury, która

została znacznie zróżniczkowana, i do opłat przewozowych, które w dużym stopniu podwyższono. Celem zaopiniowania tego projektu została powołana specjalna komisja, która swe uwagi przedłożyła właściwym władzom. Specjalną uwagę zwrócimy na koszty przewozu maszyn oraz urządzeń budowlanych na miejsce budowy, które są zaprojektowane niezwykle wysoko, a tem samem w dużym stopniu obciążają koszty budowy.

WLASNA SIEDZIBA.

W myśl uchwał walnych zebrań Zarząd Stowarzyszenia poczynił w okresie sprawozdawczym kroki w kierunku możliwego przyspieszenia budowy własnej siedziby.

Zamierzeniem Zarządu jest budowa domu mieszkalnego, zawierającego odpowiedni do potrzeb lokal Stowarzyszenia. Oczywiście, ponieważ Stowarzyszenie nie posiada koniecznych na budowę funduszy, Zarząd zamierza środki uzyskać w drodze pożyczek u członków i w instytucjach kredytowych. Projekty Zarządu zostały przedłożone Walnemu Zgromadzeniu członków w dniu 12-go stycznia ub. roku i przez nie zaakceptowane, w wyniku czego Walne Zgromadzenie upoważniło Zarząd: 1) do ogłoszenia konkursu na projekt domu i zakupienia najlepszego projektu, 2) poczynienia starań i zaciągnięcia pożyczki budowlanej w Banku Gospodarstwa Krajowego, Towarzystwie Kredytowym m. Warszawy lub też w innej instytucji kredytowej, 3) opracowania planu zaciągnięcia pożyczki wewnętrznej, zabezpieczonej hipotecznie z pierwszeństwem dla pożyczki instytucji kredytowej, 4) ogłoszenia przetargu na budowę domu i ustanowienia kierownika robót lub przeprowadzenia ich sposobem gospodarczym, 5) zarezerwowania w budżecie na 1928 rok sumy 10.000 zł. na prace przygotowawcze i konkurs.

Opierając się na tych uchwałach Zarząd Stowarzyszenia zaprosił dwu architektów do opracowania projektu budowy domu, zakupując wykonane przez nich projekty na własność. Wybrane zostało rozwiązanie architektoniczne, zaprojektowane przez arch. Adolfa Buraczewskiego, któremu też, po uzgodnieniu zapartury na budowę powierzono wykonanie ostatecznego szkicu architektonicznego, planów do zatwierdzenia, rysunków roboczych, obliczeń statycznych, projektu dekoracji wnętrza lokalu Stowarzyszenia oraz sprawowanie nadzoru architektonicznego przy budowie.

Jednocześnie Zarząd powierzył p. I. Piątko sprawowanie w ścisłym porozumieniu z Komisją Budowy Domu nadzoru technicznego, administracji przy budowie oraz opracowanie kosztorysu robót i sprawdzenie rachunków.

Projekt budowy i plany zostały zatwierdzone przez Wydział Techniczny Magistratu.

Ponieważ jednak koncepcja sfinansowania budowy opierała się na zaciągnięciu pożyczki w B. G. K. na budowę części mieszkalnej domu, w międzyczasie zaś Komitet Rozbudowy przerwał przyznawanie pożyczek, sprawa budowy nie mogła być w roku sprawozdawczym wprowadzona na tory realizacji. Z tego też wzglę-

du Zarząd zaniechał również realizacji planu zaciągnięcia pożyczki wewnętrznej, której początkowa subskrypcja dała bardzo poważne rezultaty. Sprawa budowy własnej siedziby musiała być również odłożona ze względu na skupienie wszystkich sił organizacyjnych na zagadnieniu Powszechnej Wystawy Krajowej.

Staraniem Zarządu będzie sprawę budowy domu możliwie przyspieszyć, w każdym zaś razie zapewnić Stowarzyszeniu odpowiedni do jego potrzeb i znaczenia lokal. W tym też celu, mając na widoku możliwe konjunktury, zarząd uzyskał od Walnego Zgromadzenia w dniu 10 listopada r. ub. upoważnienie do adopcji i nabywania nieruchomości.

Zaznaczyć należy, że w roku bieżącym Stowarzyszenie było w możności spłacić całkowitą należność za plac, przy ul. Mokotowskiej 34, którego hipoteka obecnie nie jest obciążona żadnymi długami.

SĄDY POLUBOWNE.

W roku sprawozdawczym na życzenie i za zgodą stron sądy polubowne, delegowane przez Zarząd i składające się z członków Stowarzyszenia, rozpatrzyły i wydały wyroki w 4 sprawach zawodowo-budowlanych.

WLASNY ORGAN PRASOWY.

W końcu roku sprawozdawczego, od szeregu lat podnoszona myśl wydawania pisma budowlanego, którego brak dotkliwie dawał się odczuwać szerokim sferom zainteresowanych wkroczyła na tory realizacji.

Konieczność posiadania przez naszą organizację organu, w którym mogłyby być omawiane i wnoszone na forum publiczne aktualne zagadnienia przemysłu budowlanego, organu któryby na wzór pism fachowych zagranicznych informował o różnorodnych zagadnieniach technicznych i ekonomicznych, związanych z budownictwem była oddawna podkreślana w Stowarzyszeniu.

Prace organizacyjne przy wydawaniu pisma zostały zakończone w styczniu b. r. Pierwszy numer miał się ukazać w tymże miesiącu, niestety, wskutek śmierci nieodżałowanego ś. p. Bolesława Wańkiewicza desygnowanego na redaktora działu technicznego, musiał być odłożony do końca lutego.

Pismo nasze jest miesięcznikiem. Projektujemy poza tem w najbliższej przyszłości wydawać biuletyny tygodniowe, zawierające aktualne informacje o przetargach, cenach i t. p.

Pierwsze dwa numery „Przeglądu Budowlanego“, które wyszły w świat, najdobitniej świadczą o tendencjach i charakterze pisma.

ZAGADNIENIE DOMÓW ROBOTNICZYCH.

W sprawozdawczym okresie organizacje przemysłowe poświęciły dużo uwagi żywotnemu zagadnieniu, dostarczenia robotnikom tanich i zdrowych mieszkań. Myśl uczczenia dziesięciolecia niepodległości przez

przemysł w drodze zaspokojenia, chociażby w pewnej mierze, potrzeb mieszkaniowych rzesz robotniczych przez przyczynienie się przemysłu, na wzór przemysłu włókienniczego w Łodzi do rozwoju budownictwa robotniczych mieszkań, rzucona na terenie Centralnego Związku przez mec. Ignacego Chabielskiego, została jednomyslnie aprobowana i doprowadziła do powołania komisji mającej zbadać gruntownie to zagadnienie. Do komisji tej z ramienia Stowarzyszenia weszli pp. W. Polkowski, S. Promaszko i I. Chabielski.

Narazie zagadnienie studjowane było w Stowarzyszeniu. W celu zaznajomienia się z inicjatywą przemysłu łódzkiego w tej dziedzinie, Zarząd Stowarzyszenia zorganizował zbiorową wycieczkę do Łodzi, w której wzięli udział prócz członków Stowarzyszenia pp. Piotr Drzewiecki i Czesław Klarnier. Wycieczka Stowarzyszenia została gościnnie przyjęta przez wykonującą budowę firmę „Żelazo-Beton“, oraz dzięki uprzejmości zarówno kierownictwa robót jak ich inicjatora — Zarządu Tow. Akc. Budowy Domów Robotniczych, miała możność zaznajomienia się z całokształtem inicjatywy budowlanej, stanem prac oraz sposobami budowy.

KOMUNIKATY I CENNIKI.

Zgodnie z praktyką lat ubiegłych Zarząd Stowarzyszenia wydawał miesięczne zestawienia cen materiałów i robocizny na rynku warszawskim. Cenniki Stowarzyszenia są w chwili obecnej jedynym miarodajnym źródłem przy wykonywaniu i kontrolowaniu umów na roboty budowlane prywatne i publiczne i zyskują stale coraz większą popularność nie tylko na terenie Warszawy, ale i na prowincji, czego dowodem

są stale nadsyłane prośby o ich wydawanie, jak również wzrastający nakład przekraczający 600 egzemplarzy. Wzorem lat ubiegłych cenniki są wydawane wyłącznie urzędom państwowym i komunalnym oraz członkom Stowarzyszenia, jak również przesłane do wiadomości organizacjom pokrewnych.

We wszystkich aktualnych sprawach były członkom przesyłane źródłowe informacje w postaci okólników, w ogólnej ilości 65 w ciągu okresu sprawozdawczego. Prócz tego mec. Chabielski i biuro Stowarzyszenia udzielało członkom i osobom zainteresowanym pisemnych i ustnych informacji i porad.

W okresie sprawozdawczym Stowarzyszenie wydało 25 zaświadczeń, służących do otrzymania ulgowych paszportów zagranicznych swym członkom, wyjeżdżającym w sprawach zawodowych zagranicę.

RUCH CZŁONKÓW.

Na dzień 1-go kwietnia 1928 r. Stowarzyszenie jednocyfio 78 firm budowlanych. Zostało wykreślonych i ustąpiło na własne żądanie ze Stowarzyszenia 2 firmy, przyjęto natomiast 12 firm. W wyniku tych przesunięć należało do Stowarzyszenia w dniu 15 marca 1929 r. 88 przedsiębiorstw budowlanych, których listę przytaczamy poniżej.

POSIEDZENIA.

W okresie sprawozdawczym odbyło się 4 Nadzwyczajne Walne Zgromadzenia Członków Stowarzyszenia, 35 zebrań Zarządu, 12 posiedzeń komisji cennikowej. Pozostałe komisje zbierały się w miarę potrzeby.

SKŁAD ZARZĄDU, KOMISJI REWIZYJNEJ I SĄDU HONOROWEGO

ZARZĄD:

a) Prezydium:

- 1) Henryk Martens — Prezes,
- 2) Stanisław Pronaszko — I Wiceprezes,
- 3) Wacław Polkowski — II Wiceprezes,
- 4) Tadeusz Czosnowski — Sekretarz,
- 5) Izydor Pianko — Skarbnik,

b) Członkowie:

- 6) Gustaw Horn,
- 7) Cezary Lubiński,
- 8) Feliks Oppman,
- 9) Wacław Paszkowski,
- 10) Marjan Skąpski,
- 11) Olech Stelmachowski,
- 12) Edmund Telakowski.

c) Zastępcy:

- 1) Konstanty Brygiewicz,
- 2) Bogumił Rogaczewski,
- 3) Mieczysław Kierasant-Wiśniewski.

KOMISJA REWIZYJNA.

- 1) Mściśław Bobieński,
- 2) Adam Czeżowski,

- 3) Jan Kręcki,
- 4) Antoni Makowski,
- 5) Józef Skrzypek.

SĄD HONOROWY.

Członkowie:

- 1) Tadeusz Czosnowski,
- 2) Cezary Lubiński,
- 3) Henryk Martens,
- 4) Feliks Oppman,
- 5) Stanisław Pronaszko,
- 6) Karol Stronczyński,
- 7) Ś. p. Bolesław Walkiewicz.

Zastępcy:

- 1) Izydor Pianko,
- 2) Feliks Próchnicki.

SPIS INSTYTUCYJ I DELEGATÓW S. Z. P. B. R. P.

1. Komitet Dyskontowy Banku Polskiego — Tadeusz Czosnowski.
2. Obwodowy Zarząd Funduszu Bezrobocia — I. Pianko.

3. Komisja Odwoławcza do spraw Fund. Bezp. — J. Kręcki.
4. Komisja do badania zmian kosztów utrzymania — T. Czosnowski, S. Pronaszko, S. Skrzywan.
5. Sejmikowa Komisja Parytetowa przy P. U. P. — K. Jaskulski i E. Telakowski.
6. Komisja Magistracka dla opracowania cen jednostkowych — I. Pianko, W. Paszkowski, K. Stronczyński.
7. Rada Opiekuńcza P. S. B. — S. Pronaszko.
8. Komitet Normalizacyjny — W. Polkowski i I. Pianko:
 - a) Komisja Budowlana — W. Polkowski przewodniczący, I. Pianko,
 - b) Podkomisja Cementowa — W. Polkowski, I. Pianko, S. Pronaszko, H. Martens,
 - c) Podkomisja Ceramiczna — H. Martens, S. Pronaszko, I. Pianko, W. Polkowski,
 - d) Podkomisja Drzewna — F. Bobrowski, W. Polkowski,
 - e) Podkomisja Drewnianych Części Budowy — W. Polkowski, L. Gloch,
 - f) Podkomisja Normalnej Umowy — W. Polkowski, S. Pronaszko, I. Pianko, I. Chabielski.
9. Zarząd Centralnego Związku — I. Chabielski.
10. Rada Centralnego Związku — H. Martens, S. Pronaszko, I. Chabielski, W. Polkowski.
11. Komisje Centralnego Związku — I. Chabielski, S. Pronaszko, W. Polkowski, E. Telakowski.
12. Komisja Rewizyjna Centralnego Związku — C. Lubliński.

SPIS STAŁYCH KOMISYJ WEWNĘTRZNYCH

1. Komisja Pracy: I. Chabielski (przew.), T. Czosnowski, S. Pronaszko, W. Polkowski, M. Wiśniewski, M. Skąpski.
2. Komisja Cennikowa: S. Pronaszko (przew.), T.

Czosnowski, H. Martens, E. Telakowski, M. Wiśniewski, K. Brygiewicz.

3. Komisja Warunków Ogólnych i Technicznych: ś. p. B. Walkiewicz (przew.), A. Dyżewski, C. Lubliński, W. Polkowski, S. Pronaszko, I. Pianko, K. Sztolman, E. Telakowski.

4. Komisja Prasowa i Propagandy: F. Oppman (przew.), I. Chabielski, G. Martens, B. Rogaczewski, E. Telakowski, ś. p. B. Walkiewicz, M. Wiśniewski.

5. Komisja Wystawowa: K. Stronczyński (przew.), W. Polkowski, R. Czarnota-Bojarski, I. Chabielski, T. Szopa, T. Salamonowicz, G. Martens.

6. Komisja Budowy Domu: H. Martens (przew.), W. Polkowski, G. Horu, S. Pronaszko, M. Wiśniewski, I. Chabielski.

7. Komisja Regulaminowa: M. Skąpski (przew.), I. Chabielski, H. Martens, S. Pronaszko, Barszczewski, A. Czeżowski, E. Telakowski.

8. Komisja Reorganizacyjna Stowarzyszenia: H. Martens (przew.), G. Martens, I. Pianko, M. Wiśniewski, E. Telakowski, S. Pronaszko, I. Chabielski.

BIURO.

Ignacy Chabielski — Delegat Zarządu i Rada Prawny.

Stanisław Skrzywan — Sekretarz generalny, Józef Makowski — Skarbnik i księgowy.

Władysław de Bondy — Sekretarz generalny grupy „Budownictwo“ na P. W. K.

Redakcja „Przeglądu Budowlanego“:

Ignacy Chabielski — Red. działu ekonomiczno-społecznego i red. odpowiedzialny.

Karol Sztolman — Red. działu technicznego.

Stanisław Skrzywan — Sekretarz Redakcji.

Stefan Martens — Zastępca sekretarza.

Józef Makowski — Administrator.

A N E K S Y

DO PANA MINISTRA POCZT I TELEGRAFÓW

w miejscu.

Do Stowarzyszenia Zawodowego Przemysłowców Budowlanych, jako instytucji społeczno-zawodowej, stojącej na straży interesów przemysłu budowlanego na terenie b. Królestwa Polskiego, zwróciły się zrzeszone firmy z prośbą o interwencję w przedmiocie przetargu na wykonanie robót przy budowie gmachu Centrali Telegrafu i Telefonu w Warszawie, zarządzanego na dzień 25 b. m.

Zarząd Stowarzyszenia, po zaznajomieniu się z całością sprawy, uznał ją za posiadającą charakter ogólny i zasadniczy i z tego względu załatwienie jej przekazał Prezydium Delegacji Stałej Zrzeszeń Budowlanych Państwa Polskiego, jako centralnej organizacji. W związku z tem, w obronie najbardziej żywotnych interesów przemysłu mamy zaszczyt przedłożyć Panu Ministrowi poniższe zasadnicze uwagi, dotyczące warunków przetargu oraz załączony ogólną opinię techniczną co do warunków technicznych.

Organizacja nasza od szeregu lat głosi stale konieczność unormowania warunków przetargowych oraz ogólnych i technicznych, które są podstawą racjonalizacji i usprawnienia budownictwa uogólnie, w szczególności zaś budownictwa państwowego. Ogłoszony przez Kierownictwo budowy przetarg budowy C. T. T. jest jaskrawym dowodem do jakiego stopnia brak stałych norm powoduje dowolność w załatwianiu tych najistotniejszych dla przemysłu budowlanego spraw, uniemożliwiając solidnemu przemysłowi podejmowanie się robót.

Z załączonych przy niniejszym warunków przetargu wynika, że: 1) firmy obowiązane są złożyć wadium w wysokości 10% oferowanej sumy, to jest około 200.000 złotych wyłącznie gotówką, 2) w razie otrzymania roboty firma obowiązana jest uzupełnić wadium do 15%, to jest do około trzysta tysięcy.

Ponieważ jednocześnie przewidziane jest potrącenie z każdego rachunku za wykonane roboty 15%, stworzy się zatem w końcowym okresie wykonania robót kaucja gotówkowa w wysokości około 600.000 złotych.

Pozwalamy sobie zwrócić uwagę, że warunki powyższe stoją z jednej strony w zupełnej sprzeczności z obowiązującymi przepisami prawnymi w tej dziedzinie (Dz. Urzęd. Min. Skarbu Nr. 28 z 1.X.1927 r.), z drugiej strony powodują zupełną niemożność konkurowania dla firm krajowych, nawet najpoważniejszych i najbardziej zasobnych w fundusze obrotowe.

Okólnik Ministerstwa Skarbu w przedmiocie składania wadium ustala, że może ono wynosić do 5% oferowanej sumy i może być składane w różnorodnych wartościach, jak papiery procentowe, gwarancje bankowe i t. p., a nawet weksle akceptowane przez Ministerstwo Skarbu. Zatem warunki przetargu nie tylko wymagają dwukrotnie wyższej normy wadium, ale również bezpodstawnie ograniczają słusne warunki wadjalne ustalone przez Ministerstwo Skarbu.

Warunki takie nigdzie dotychczas w Polsce i przez żadne instytucje państwowe nie były stosowane, jako sprzeczne z obowiązującymi przepisami prawnymi. Przekreślają one możliwość ubiegania się o roboty nawet największym firmom krajowym, które, nawet przy poparciu banku, nie są w stanie tak znacznych sum unieruchamiać bezprocentowo na długi okres czasu. Ułatwia się natomiast w ten sposób opóźnianie robót budowlanych firmom zagranicznym, które za wszelką cenę, a nawet licząc zgóry na stratę, dążą do opóźnienia rynku polskiego i są w stanie, dysponując tanimi kredytami państwowymi i bankowymi warunkom powyższym zadośćuczynić.

Stwierdzając powyższe, jak również opierając się na wnioskach, wynikających z załączonej opinii technicznej, zwracamy się do Pana Ministra z prośbą:

1) o unieważnienie ogłoszonego przetargu na budowę gmachu C. T. T.

2) o zarządzenie ogłoszenia nowego przetargu na warunkach racjonalnych, przyjętych ogólnie przy robotach dla Skarbu Państwa.

Odpis niniejszego przesłamy do wiadomości Panów Ministrów Przemysłu i Handlu, Skarbu, Robót Publicznych, Najwyższej Izby Kontroli Państwa i Prezydium Rady Ministrów.

Z wysokim poważaniem
Delegacja Stowa Zrzeszeń Budowniczych i Stowarzyszeń Zawodowych
Przemysłowców Budowlanych Rzplitej
Polskiej

(—) I. Chabiński
(—) S. Pronaszko
(—) W. Polkowski.

Uwagi do warunków przetargowych i warunków technicznych, ogłoszonych dla przetargu na roboty przy budowie gmachu Centrali Telefonów i Telegrafów przy ul. Poniańskiej róg Nowogrodzkiej w Warszawie.

„Warunki do przetargu” i „Warunki techniczne” zawierają szereg wymagań technicznych, które muszą wywołać znaczne podrożenie ofert, nie dając wzajemnie odpowiednich korzyści Skarbowi; przeciwnie, jak to widać z poniższych wyjaśnień, Skarb jest narażony zarówno na straty bezpośrednie, jak pośrednie.

a) Termin wykonania robót betonowych:

W warunkach przetargu jest przyjęte niepraktykowane tempo wykonania betonu, wynoszące średnio 323 m. sześć. betonu ubitego dziennie. Ponieważ normalne betoniarki, w jakie są po większej części zaopatrzone firmy budowlane, dają około 4 m. sześć. betonu na godzinę, a więc około 80 m. sz. na dobę, przy 3 zmianach, jest konieczne zainstalowanie na tej budowie 4 betoniarek.

Przy pomocy betoniarek większych i o wiele kosztowniejszych, wytwórczość może być podwojona, czyli jest w tym wypadku konieczne zainstalowanie co najmniej 2 betoniarek.

Jeżeli wziąć pod uwagę, że do każdej betoniarki muszą być przygotowane drogi dojazdowe, przyłączenie energii oraz system urządzeń do rozwożenia betonu, to przychodzi się do wniosku, że instalacja ta jest wyjątkowo kosztowna. Całość instalacji ma pracować, stosownie do programu robót, zaledwie 268 $\frac{1}{2}$ dnia; jest oczywiste, że zamortyzowanie tak znacznych kosztów w tak krótkim czasie musi się odbić w postaci znacznego podniesienia kosztu metra sześciennego betonu, dając wzajemnie więcej niż wątpliwy pośpiech wykonania i zupełnie nieosiągalne terminy, które muszą się rozbić o trudności w dostawie materiałów.

Do wykonania 323 m. sz. betonu na dobę potrzeba dostarczyć dziennie około 30 wagonów tłuczni (żwiru) i około 15 wagonów płasku, czyli razem 45 wagonów ładunku dziennie, niezależnie od 370 ton żelaza oraz odpowiedniej ilości cementu, cegły i drzewa na rusztowania i szalunki. Każdy, kto zna sprawność węzła kolejowego warszawskiego i zdaje sobie sprawę z rozmiarów istniejących zapasów tych materiałów na rynku, musi mieć jaknajdalej idące obawy co do możliwości dokonania podobnej dostawy.

W całokształcie przewidzianych warunkami terminów, sprawa ta przedstawia się jeszcze gorzej. Oferty mają być złożone dnia 25 maja b. r., a już dzień 4 czerwca ma być dniem pierwszym o produkcji 323 m. sz. betonu. W ciągu tych 10 dni, które dzielą złożenie ofert od tej ogromnej produkcji, mają być wykonane następujące czynności: C. T. T. wybierze z pośród oferujących odpowiednią firmę i powierzy jej roboty, firma w ciągu 4 dni dopełni wadium gotówkowe do 15% wartości obiektu, poczem podpisze umowę. W najlepszym razie pozostanie 2 do 3 dni, w ciągu których firma będzie musiała wykonać wielką instalację betoniarek i zorganizuje gigantyczną, na nasze stosunki, dostawę materiałów, tak, by 4-go czerwca wyprodukować 323 m. sześć. betonu.

Błędność tego założenia jest aż nadto oczywista, a skutki nie każą na siebie długo czekać i będą wyłącznie ujemne dla Skarbu. Poważne firmy cofną się oczywiście przed przyjęciem zobowiązań niemożliwych do wykonania. Jeżeli się znajdzie firma, która targnie się lekkomyślnie na podobne zadanie, to można z całą pewnością stwierdzić, że terminów nie dotrzyma i wówczas jedynym rezultatem postawienia przez C. T. T. takich warunków będzie usunięcie firm poważnych i związanie Skarbu z firmą niesolidną. Terminy, podane w warunkach, pozostaną fikcją na papierze, a terminy realne staną się kwestją przypadku i nierównych targów z przedsiębiorcą, nie zaś wynikiem technicznego wyliczenia.

b) Tłuczeń do betonu:

Ze stanowiska technicznego nie da się usprawiedliwić używanie tłuczni nie zaś żwiru do betonu. Jak wiadomo, beton żwirowy (ze żwiru twardego, j. np. żwir z Wisły pod Warszawą), jest równie mocny, albo mocniejszy od betonem tłuczniowym przy nieco mniejszym zużyciu cementu, ponieważ tłuczeń kosztuje około 60 zł. za m. sześć, podczas gdy żwir można dostać mniej więcej po 30 zł., to na danej robocie Skarb ponosi stratę około 250.000 zł. Suma ta musi być uważana za czystą stratę, nie dającą najmniejszego równoważnika w korzyściach czy to technicznych, czy innych.

Warunek „poszczególne kamyki tłucznie nie mogą wykazywać śladów rys i pęknięć” jest nie do osiągnięcia, gdyż tłuczeń granitowy zawiera zawsze pewną ilość kamyków, wykazujących rysy i pęknięcia. Unika się tych ostatnich właśnie przez stosowanie żwiru, którego kamyki przedstawiają najtwardsze ziarno granitowe, obrobione przez działanie sil

natury i przeto nie mające danych do dalszego rozpada-
nia się.

c) Beton:

Warunki techniczne wymagają stosowania wszędzie betonu „ubijanego”, pod czym należy rozumieć beton, zmieszany z tak małą ilością wody, że wymaga silnego ubijania ciężkimi ubijkami, ażeby osiągnął odpowiedni stopień zgęszczenia. Współczesne doświadczenia wykazują, że ta metoda wykonywania maszywów betonowych jest wadliwa, że beton, otrzymany w ten sposób, rozdziela się warstwami, gdyż połączenia poszczególnych warstw są bardzo słabe. Dla tego, zwłaszcza dla obiektów wojskowych, stosowane jest wykonanie betonu z nieco większą ilością wody, czyli betonu „plastycznego”, który daje masę jednolitą i mającą największą wytrzymałość. Jest to tembardziej wskazane, że ubijanie betonu, tak, jak to podają warunki techniczne, pochłania bardzo dużo pracy i jest przeto bardzo kosztowne. Można ocenić, że ubijanie „aż do wystąpienia na powierzchni ubijanego betonu wilgoci”, pochłania 2 do 3 razy tyle robocizny co odpowiednia operacja z betonem plastycznym.

Podkreślić należy przytem, że żądanie betonu ubijanego jest nie dość ścisłe i daje przeto pole do ryzykownych obliczeń kalkulacyjnych, a te z kolei dają przewagę firmom mniej solidnym.

Tak więc beton ubijany ma dla Skarbu tylko ujemne konsekwencje, zarówno materialne, przez podrożenie robocizny, jak i techniczne, w formie nieodpowiedniego gatunku betonu.

Z drugiej strony przy wysokich wymaganiach technicznych, do jakich budowla winna dążyć, wprawia w podziw warunek następujący: „dla mniej odpowiedzialnych części budowy może być dopuszczone betonowanie po rozpoczęciu wiązania (cementu), lecz nigdy po upływie połowy okresu wiązania i to tylko za zezwoleniem Kierownictwa Budowy C. T. T.”. Jest to bezwzględnie ułatwienie niedopuszczalne, gdyż pomijając nieokreśloność „połowy okresu wiązania”, wykonanie jakiegokolwiek części budowy z materiału gorszego, o nieokreślonej wartości wytrzymałościowej, bez żadnej ku temu potrzeby, jest tylko demoralizowaniem stosunków budowlanych i stwarzaniem dla Skarbu ryzyka, zaprzeczającego zasadzie solidnego budowania. Beton na pół związany, a nie ubity jeszcze na miejscu, może być wynikiem tylko złej organizacji robót, a przeto przepis ten jest premją dla fuszerki budowlanej.

d) Żelazo:

Kierownictwo budowy C. T. T. zastrzega sobie prawo dostarczenia materiałów, lecz nie uważa tego za swój obowiązek, zatem przedsiębiorca może być zmuszony do dostarczenia do 12 czerwca 228 ton żelaza, nie licząc żelaza do żelbetu.

Wiadomem jest, że huty przeciętne zamówienie na dostawę żelaza wykonywują w przyspieszonym tempie, nie wcześniej, jak w 6 tygodni od daty zamówienia. O ile przeto Kierownictwo Budowy C. T. T. nie zamówiło uprzednio żelaza, to wyznaczone terminy stają się zupełnie nierealnymi.

e) Cegła:

Cegły w żądanych wymiarach $7 \times 12 \times 27$ cm. obecnie na rynku nie ma. Większe cegielnie, produkujące cegłę maszynową, stosują bądź wymiary pruskie $6\frac{1}{2} \times 12 \times 25$ cm., bądź ustawowo wprowadzone obecnie wymiary normalne $6 \times 13 \times 27$ cm. Żądanie przeto Kierownictwa jest nierealne.

f) Deski:

Deski do szalowania, według warunków przetargowych, winny posiadać grubość 3 i 6 cm., tymczasem w handlu stosowane są grubości desek w wymiarach: 25 — 32 — 38 — 40 — 50 — 60 mm. Desek 3 centymetrowych na rynku zatem nie ma i trzeba by je zamawiać w tartaku z terminem dostawy za kilka tygodni.

g) Woda:

W Warszawie do wszelkich robót budowlanych i betonowych używa się wody wiślanej z miejskich wodociągów. Wystarczyłoby przeto zaznaczyć konieczność użycia wody wodociągowej.

h) Temperatura:

Ponieważ roboty mają być wykonane w lecie, uwaga, dotycząca temperatury, jest zbyteczna.

Krytyka powyższa wykazuje, że warunki przetargu i wykonywania robót nie tylko są niemożliwe do przyjęcia dla przedsiębiorstw budowlanych, ale przedewszystkiem niezmiernie podrażają koszt budowy, powodując tem nieuzasadniony i nieprodukcyjny wydatek z funduszów publicznych. Jednocześnie niejasność ich i możliwość dowolnego ich komentowania uniemożliwia sprawiedliwą konkurencję firm, stających do przetargu.

PROTOKÓŁ

konferencji dwustronnej w sprawie zatargu w przemyśle budowlanym w Warszawie w dniu 19 czerwca 1928 roku.

Obecni: Z ramienia Ministra Pracy i Opieki Społecznej: Przewodniczący p. M. Klott, Główny Inspektor Pracy, p. Tadeusz Ulanowski, zastępca Dyrektora Departamentu, p. Domaniewski, Inspektor Pracy i Obwodu, p. Jerzy Wengierow.

Z ramienia pracodawców: p. I. Chabielski, p. T. Czosnowski.

Z ramienia pracowników: pp. poseł Gardecki, Lenga, Skowroński, Polańczyk, Romanowski, Martynowski, Kamiński i Sokolowski.

Konferencję otwiera p. Główny Inspektor Pracy, przypominając, że konferencja ma znaczenie decydujące.

P. Polańczyk, zgodnie z zapowiedzią, złożoną na konferencji z dnia poprzedniego, zawiadamia, że wiec robotniczy postanowił odrzucić propozycje pracodawców, motywując to tem, że umowa ustanawia stawki niższe od obecnie stosowanych, wobec czego robotnicy mogą obawiać się, że w sezonie półmartywym nastąpią wymówienia, po których robotnicy zostaną przyjęci zpowrotem na warunkach gorszych. Biorąc pod uwagę płace naprawdę stosowane w przemyśle budowlanym Związek odrzuca propozycje takie, jakie zostały zgłoszone i postanawia przystąpić do strajku.

P. Klott przypomina cyfry oficjalne, stwierdzone przez inspekcję, zaznacza jednak, że jeżeli jakaś budowla stosuje płace wyższe, niż przewidziane w umowie, to płace te nie będą obniżone.

P. Ulanowski zaznacza, że Państwo Polskie toleruje wszelką działalność Związku, mieszającą się w ramach zatwierdzonych statutów — Związek więc ma wolną rękę w prowadzeniu akcji, zaznacza jednak, iż propozycje, które zostały Związkowi zakomunikowane są jedyną oczywistością, osiągalną w obecnym stanie rzeczy, zatrzymanie więc pracy byłoby nieskuteczne.

P. Klott prosi o zaprotokolowanie, że Związek Zawodowy Robotników Budowlanych w Polsce uważa, że propozycja rządowa jest nie wystarczającą, wobec czego nie może jej przyjąć.

P. Gardecki wyjaśnia, że jest przeciwnikiem ostrych akcji; w tych warunkach stawianie sprawy tak, że od żądań wysuniętych nie odstąpi się ani o krok jest niemożliwe. Jeżeli Związek p. Polańczyka jest nastawiony na strajk, to tem gorzej dla nich, bo strajka przeciwną są nie przemysłowcy, lecz Rząd, który sum budżetowych nie może przekroczyć i dlatego woli Związek jego, aby obeszło się bez strajku. Sytuację robotników utrudnia brak regulacji plac;

gdyby płace były uregulowane, mowa byłaby tylko o podwyżkach procentowych. Związek jego nie może złożyć oświadczenia co do swego stanowiska do chwili dopóki nie będzie ustalane, co otrzyma.

P. Klott stwierdza, że są dwie możliwości: albo przyjąć en bloc propozycje rządowe, albo je odrzucić i wtedy Związek ma rozwiązane ręce. W ruchu zawodowym są dwa prądy: dla jednego strajk jest złem koniecznym, dla drugiego strajk urzęduje się przy każdej okazji. Przemysłowcy w obecnym zatargu są tylko pośrednikami, sprawa zatargu budowlanego oparła się o Radę Ministrów. Jeżeli Związkiem chodzi nie o robotnika, lecz o efekty polityczne, to realna możliwość osiągnięcia czegośkolwiek zapomocą strajku jest wykluczona.

P. Skowroński przyznaje, że w budownictwie zaangażowany jest Rząd. Związek jego nie wie, czy po ustaleniu warunków zaproponowanych robotnicy naprawdę otrzymają jakąś efektywną podwyżkę. Nie przychodzi na konferencję z zamiarem bezwzględnego strajku, lecz chce po konferencji zdać sprawę swoim mocodawcom.

P. Gardecki stwierdza, że nawet w razie wybuchu strajku będzie pertraktować z przemysłowcami, bo tego wymaga interes robotniczy.

P. Romanowski żąda wprowadzenia kategorii, aby robotnicy z wyższych kategorii nie mogli być przesuwani przy przejściu na inne budowle do kategorii niższych.

P. Chabielski stwierdza, że może prowadzić rokowania tylko z tymi, którzy chcą rokować, natomiast nie chce rozmawiać ze Związkiem komunistycznym, który przychodzi ze strajkiem.

P. Polańczyk protestuje przeciwko twierdzeniu p. Chabielskiego, nie jest przedstawicielem Związku komunistycznego, lecz zarejestrowanego Związku zawodowego i reprezentuje ogół robotników budowlanych. Ma w zasadzie uchwałę co do strajku, jednak może prowadzić rokowania, o ile propozycje rządowe nie są ostateczne.

P. Chabielski oświadcza, że będzie rozmawiać tylko z tymi, którzy chcą z nim rozmawiać. W przeciwnym razie natychmiast opuści salę.

P. Klott zapytuje, czy Związki przyjmują w zasadzie propozycje rządowe.

P. Polańczyk odrzuca propozycje rządowe.

PP. Polańczyk i Skowroński opuszczają salę.

Po zarządzanej przerwie.

P. Klott odczytuje zaproponowane brzmienie umowy zbiorowej, zaznaczając, iż koniecznym jest bezwzględnie jej podpisanie. Nadmienienia, że kwestje nierozstrzygnięte w umowie będą załatwione w regulaminie pracy, zatwierdzonym przez Ministerstwo.

P. Gardecki nie upierając się przy innych żądaniach prosi o wprowadzenie instytucji delegatów robotniczych, która w innych przemysłach okazała się korzystną dla przedsiębiorców.

P. Chabielski oświadcza, że nie ma mandatu do jakiegokolwiek rozmów poza kwestją plac, jednak na propozycje p. Głównego Inspektora Pracy, zgadza się przedstawić tę sprawę na Walnym Zgromadzeniu ad referendum.

P. Klott proponuje ustalić sprawę do zreferowania na Zgromadzeniu w ten sposób, że Związek powyznacza na budowlach swoich mężów zaufania, jako delegatów i jeżeli taki delegat zostanie zgłoszony do przedsiębiorcy, to przedsiębiorca nie będzie mu czynić utrudnień.

P. Chabielski przyrzeka sprawę tę w tym duchu zreferować.

Poczem przystąpiono do podpisywania umowy.

Na tem konferencję o godz. 16 min. 50 zakończono.

Za Przewodniczącego

(—) T. Ulanowski.

Sekretarz

(—) J. Wengierow.

UMOWA ZBIOROWA

zawarta pomiędzy Stowarzyszeniem Zawodowym Przemysłowców Budowlanych w Warszawie (ul. Ludna 9-a) — a Związkiem Zawodowym Robotników Budowlanych Rzeczypospolitej Polskiej w Warszawie (ul. Wolska 54)

przy udziale zastępcy Dyrektora Departamentu Pracy p. Tadeusza Ulanowskiego oraz Głównego Inspektora Pracy p. Marjana Klotta w dniu 19 czerwca 1928 r. w Warszawie.

Z ramienia Stowarzyszenia Przemysłowców Budowlanych występują: Delegat Zarządu Głównego p. Ignacy Chabielski i członkowie Zarządu pp.: Czosnowski, Połkowski i Skąpski,

z ramienia Związku Zawodowego Robotników Budowlanych Rzeczypospolitej Polskiej pp. pos. Gardecki, Romanowicz, Martynowicz, Kamiński i Sokolowski.

Par. 1. Stawki zarobkowe za godzinę pracy ustala się jak następuje:

Na budowach:

1. Murarz	od zł. 1,50 do 2,10
2. Kozłarz (za 26 cegieł)	1,20
3. Gracownik	1,05
4. Robotnik niewykwalifikowany	0,92
5. Pomoc do noszenia materiałów	od zł. 0,70 do 0,92
6. Kobieta	0,60
7. Chłopiec do lat 18	0,50
8. Cieśla	od zł. 1,30 do 1,60
9. Pomocnik cieśli	0,92
10. Malarz	od zł. 1,40 do 1,60

W fabrykach i warsztatach:

1. Rzemieślnik wykwalifikowany	od zł. 1,40 do 1,70
2. Pracujący na maszynach	od zł. 1,10 do 1,40
3. Frezownik	od zł. 1,10 do 1,50
4. Pomocnik przy maszynach i warsztatach	0,90
5. Robotnik płacowy	0,90
6. Cieśla	od zł. 1,30 do 1,60
7. Pomocnik cieśli	0,90
8. Kowal, ślusarz	od zł. 1,40 do 1,70
9. Chłopcy do lat 18	0,50

Par. 2. Umowa niniejsza obowiązuje od dnia 11 czerwca r. b. do dnia 1 kwietnia 1929 r. O ile żadna ze stron nie wymówi umowy na miesiąc przed dniem 1 kwietnia 1929 r., uważa się, że umowa zostaje przedłużona na czas nieokreślony i przedłuża się z miesiąca na miesiąc z prawem wypowiedzenia przez każdą ze stron na miesiąc z góry.

Par. 3. Zarobki stosowane w poszczególnych przedsiębiorstwach wyższe od stawek, podanych w par. 1 niniejszej umowy będą stosowane nadal.

Par. 4. Szczegółowe unormowanie wzajemnych stosunków pomiędzy przedsiębiorstwami i zatrudnionymi w nich robotnikami zostanie ustalone w regulaminach pracy, zatwierdzonych w myśl art. 48 rozporządzenia Prezydenta Rzplitej o umowie o pracę robotników z dn. 16 marca 1928 r. Dz. U. Nr. 35, poz. 324.

Par. 5. Umowa niniejsza została spisana w 3 jednostronnych egzemplarzach.

Następują podpisy przedstawicieli:

Ministerstwa Pracy i Opieki Społecznej, Stowarzyszenia Przemysłowców Budowlanych i Związku Zawodowego Robotników Budowlanych Rzplitej Polskiej.

Działo się dnia 19 czerwca 1928 r. w Warszawie w Ministerstwie Pracy i Opieki Społecznej.

Uwaga: Dotychczasowe zarobki (murarzy § 1, punkt 1) podwyższa się o 10% z tem, że stawka łącznie z podwyżką nie przekroczy płacy 2,10 za godzinę.

LISTA CZŁONKÓW STOWARZYSZENIA ZAWODOWEGO PRZEMYSŁOWCÓW BUDOWLANYCH RZECZYPOSPOLITEJ POLSKIEJ

1. Biuro budowlane Bobrowski i S-a Inżynierowie, Sp. z ogr. odp., Warszawa ul. Rakowiecka 9, tel. 94-18.
2. Przedsiębiorstwo budowlane A. Bondy, Warszawa ul. Wspólna 9 m. 22.
3. Towarzystwo budowlane z ogr. por. Eryk Brieger i S-a, oddział Warszawa, ul. Szopena 12, tel. 69-11.
4. Brzozowski Janusz, Majster ciesielski, ul. Hoża 84, tel. 21-73.
5. Przedsiębiorstwo Robót Inżynieryjnych i Budowlanych Jan Broda, oddział Warszawa-Praga, ul. Ohrońców 15, tel. 598-18.
6. Bobieński Mieczysław, inżynier, Al. Ujazdowskie 22, tel. 134-21.
7. „Budownictwo i Przemysł” Polska Spółka Udziałowa Budowlano-Przemysłowa i Mierniczo-Leśna, Sp. z ogr. odp. Warszawa, ul. Śniadeckich Nr. 6, tel. 330-11.
8. Biuro budowlane T. Czosnowski i S-a, Warszawa, ul. Ceglana 5, tel. 5-80, 5-82.
9. Biuro techniczne dla Przemysłu Ceramicznego J. Cieszewski, inż. ceramik, Warszawa, ul. Krak. Przedm. 7, tel. 7-49.
10. Przedsiębiorstwo Budowlane „Centrum” Warszawa, ul. Kaweczyńska 2, tel. 275-23.
11. Biuro Budowlane Wł. Czarnocki, Warszawa, ul. Wilanowska 1, tel. 64-15.
12. „Dąbrówka Wilanowska”, Cegielnia, biuro Warszawa, ul. Nowy-Swiat 18, tel. 29-40.
13. Drzewiecki Piotr, inżynier, Warszawa, Al. Jerozolimskie 71, tel. 2-06.
14. Przedsiębiorstwo Kolejowo-Budowlane, inż. Stanisław Dworakowski i S-a, Sp. z ogr. odp., tel. 263-04, Warszawa, ul. Puławska 41, tel. 263-04.
15. Eckert Leon, budowniczy, ul. św. Marcina 61, Poznań.
16. Przedsiębiorstwo Przemysłowo-Budowlane, Filleborn i Szyndler, Warszawa, ul. Wspólna 67, tel. 211-28.
17. Fabryka Stolarska, Ludwik Gloch, Warszawa-Praga, Kowieńska 7, tel. 290-63.
18. Gut Aleksander, Przedsiębiorstwo Budowlane, Warszawa, ul. Koszykowa 20, tel. 271-88.
19. Gierszewski Stanisław, Przedsiębiorstwo Budowlane, Warszawa, ul. Lwowska 8, tel. 24-42.
20. Gumowski J., inżynier, ul. Mickiewicza 1, Wilno.
21. Zakłady Przemysłowo-Budowlane B-cia Horn i Rupiowiez, Sp. Akc., Warszawa, ul. Mazowiecka 7, tel. 225-94, 13-82, 113-89.
22. Przedsiębiorstwo Robót Inżynieryjno-Budowlanych, Paweł Hołe i S-a, Sp. z ogr. odp., Warszawa, ul. Karolkowa 9, tel. 279-30, 17-24, 102-23.
23. Roman Hichel, Przedsiębiorstwo Budowlane, Lazienkowska 8, Pruszków.
24. Jakubowski Stanisław, majster murarski, Warszawa, Stare Miasto 25, tel. 284-91.
25. Jurkowski Stefan, Przedsiębiorstwo Inżynieryjno-Budowlane, Warszawa, ul. Grójecka 35, tel. 26-09.
26. Przedsiębiorstwo Architektoniczno-Budowlane, Piotr Janicki, Warszawa-Mokotów, ul. Rakowiecka 41, tel. 142-88.
27. Biuro Inżynierskie, Dr. Czesław Kłoś, Warszawa-Włochy, tel. 271-01.
28. Biuro Inżynieryjne, J. Karbowski i J. Kurowski, Sp. z ogr. odp., Warszawa, ul. Koszykowa 33, tel. 259-08.
29. Karstens Maurycy, Przedsiębiorstwo Budowlane, Koszykowa 7, tel. 27-95.
30. Klein Edward, Majster ciesielski, Al. Jerozolimskie 19, tel. 260-60.
31. Kręcki Jan, Przedsiębiorstwo Budowlane, Warszawa, ul. Em. Plater 19, tel. 102-33.
32. Konopiński Ludwik, Majster Murarski, Warszawa, Nowy Zjazd 16, tel. 269-94.
33. Towarzystwo Przemysłowo-Budowlane, Ludomir Z. Kobusz i S-ka, Sp. z ogr. odp., Warszawa, Bracka 17, tel. 203-09, 21-07, 78-52.
34. Biuro Budowlane, Inżynier Antoni Kielbasiński i S-a, Warszawa, ul. Złota 30, tel. 284-67.
35. Przedsiębiorstwo Budowlane, Biuro Inżynierskie, C. Lubiński i K. Jaskulski, Sp. z ogr. odp., Warszawa, Wileza 5, tel. 116-50, 116-51, 97-88.
36. Łabęcki L., Przedsiębiorstwo Zduńskie, Warszawa, Piwna 19, tel. 36-70.
37. Przedsiębiorstwo Budowlane, Inżynier Z. Marcinkowski i S-a, Sp. z ogr. odp., Warszawa, ul. Uniwersytecka 4, tel. 84-45.
38. Towarzystwo Akcyjne Zakładów Przemysłowo-Budowlanych, Fr. Martens i Ad. Daub, Warszawa, Wiejska 9, tel. 65-94, 55-84.
39. Biuro Budowlane, M. Machajski, inżynier, Warszawa, ul. Grodzieńska 2, tel. 244-33.
40. Noworyta Jan, architekt, ul. Zimorowicza 17, Lwów.
41. Biuro Budowlane, S. Niedbalski, J. Banasiak i S-a, Warszawa, ul. Marszałkowska 15a, tel. 405-77, 288-70.
42. Przedsiębiorstwo Budowlane, Bolesław Naykowski i S-a, Warszawa, ul. Poznańska 38 m. 7, tel. 515-01.
43. F. Oppman i H. Kozłowski, Inżynierowie Komunikacji, Warszawa, ul. Mokotowska 18 m. 5, tel. 86-87.
44. Biuro Budowlane J. Pawlikowski, Warszawa, Wielka 26, tel. 20-42.
45. Polska Budowlana Spółka Akcyjna, Warszawa, Nowy-Swiat 38, tel. 303-12.
46. Pianko Izidor, budowniczy, Warszawa, Marszałkowska 81, tel. 49-61.
47. Polskie Towarzystwo Budowlane, Sp. Akc., Warszawa, Wierzbowa 9, tel. 255-02, 255-07, 255-29.
48. Przedsiębiorstwo Robót Inżynieryjnych i Budowlanych, W. Paszkowski, F. Próchnicki i S-a, Sp. z ogr. odp., Warszawa, Jerozolim. 18, tel. 47-08, 221-81.
49. Biuro Przemysłowo-Budowlane, S. Pronaszko i B. Sobieszek, Warszawa, ul. 5-to Krzyska 25, tel. 426-72, 426-74.
50. Pachowski Stefan, Przedsiębiorstwo Budowlane, Warszawa, Mokotowska 57, tel. 205-74.
51. Rousseau E. Fabryka okuć budowlanych, Warszawa, Twarda 13, tel. 253-55.
52. Ronka E., budowniczy, ul. Biskupia 8, Kraków.
53. Rozkoszny Fr., budowniczy, ul. Warszawska 38, Katowice.
54. Roth Fr., Przedsiębiorstwo Budowlane, Warszawa, ul. Wileza 58, tel. 24-11.
55. Rolecki J., inżynier, Warszawa, Puławska 41.
56. Biuro Techniczno-Budowlane, B. Rogaczewski i St. Szulakiewicz, Warszawa, ul. Nowy-Swiat 34, tel. 168-82.
57. Przedsiębiorstwo Budowlane, A. i B. Rzczkowsy, Warszawa, ul. Zajęcza 8, tel. 74-85.
58. Salamonowicz T., Przedsiębiorstwo Budowlane, Warszawa, ul. Krak. Przedmieście 69, tel. 291-13.
59. Sorokiewicz S. i S-a, Fabryka Papy, Warszawa, ul. Ludna 9a, tel. 69-87.
60. Skrzypek Józef (junior), Przedsiębiorstwo Budowlane, Warszawa, ul. Miedziana 4a, tel. 130-76.

61. Święcicki K., Dom Handlowy, Warszawa, ul. Warecka 3, tel. 270-80.
62. Szwachula K., Fabryka Stolarska, Warszawa, Solec 103, tel. 124-05.
63. Przedsiębiorstwo Budowlane, Fr. Sokolowski, Warszawa, Bracka 23, tel. 58-36.
64. Biuro Budowlane, F. Skąpski, T. Szopa i S-a, inżynierowie, Warszawa, Al. Ujazdowskie 39, tel. 416-54.
65. Sztolcman H. S., Biuro Budowlane, Warszawa, Mokotowska 12, tel. 120-50.
66. Biuro Inżynieryjno-Budowlane, Karol Sztolcman, Warszawa, Plac Napoleona 1, tel. 434-26, 338-38.
67. Szpak J., Przedsiębiorstwo Budowlane, Warszawa, Al. Jerozolimskie 21, tel. 10-83.
68. Inż. Szydłowski M. i S-a, Biuro Robót Budowlanych i Przedsiębiorstwo Budowlane, W-wa, Piękna 44, tel. 197-00.
69. Przemysłowo-Budowlana Spółdzielnia Inżynierów Komunikacji, Spółka z ogr. odp., Warszawa, ul. Wspólna 37, tel. 43-62, 190-78.
70. Towarzystwo Budowlane, inżynierowie K. Stronczyński, R. Czarnota-Bojarski i S-a, Sp. Akc., Warszawa, Marszałkowska 17, tel. 249-73, 423-44, 423-43.
71. Słobodziński W. i W. Wojewódzki, Przedsiębiorstwo Budowlane, ul. Podjazdowa 26, Radom.
72. Stołeczne Towarzystwo Budowlane i Meljoracyjne S. A. dawniej A. Ponikowski i E. Ostrowski, Warszawa, Krak. Przedm. 7, tel. 67-06.
73. Inż. Telakowski Edmund, Warszawa, Nowowiejska 21, tel. 269-50.
74. „Technika“ Przedsiębiorstwo Budowlane, Warszawa, Nowy-Swiat 7, tel. 94-73.
75. „TRI“ Towarzystwo Robót Inżynierskich, Sp. Akc., oddział Warszawa, Nowy-Swiat 38.
76. Towarzystwo Inżynieryjno-Budowlane „Trawers“, Warszawa, ul. Piękna 22, tel. 279-66.
77. Towarzystwo Robót Inżynieryjnych i Budowlanych, Warszawa, ul. Kredytowa 10, tel. 255-08.
78. „Tor“ Towarzystwo Robót Kolejowych i Budowlanych Sp. Akc., Warszawa, ul. Elekoralna 6, tel. 503-61, 51-40.
79. Warszawska Spółka Budowlana, Sp. z ogr. odp., Warszawa, Al. Ujazdowskie 39, tel. 230-22.
80. Wołosz A., Majster murarski, Warszawa, ul. Em. Plater 19, tel. 202-43.
81. Przedsiębiorstwo Budowlane „Wilpri“, ul. Żeligowskiego 5, Wilno.
82. Wojciechowski N., majster murarski.
83. Inż. Wolkowiński Mieczysław, Biuro Budowlane, Warszawa, Filtrów 63, tel. 314-54.
84. Spółka Techniczno-Budowlana Wolski, Wiśniewski, inżynierowie, Warszawa, Widok 9, tel. 516-40, 264-12.
85. Biuro Budowlane Wojnarowski i Świecki, Warszawa, ul. Marszałkowska 79, tel. 58-01.
86. Warszawska Spółka Mechanicznej Eksploatacji Piasku, Warszawa, Wybrzeże Kościuszkowskie, róg Lipowej, tel. 124-50.
87. Zaczek Ludwik, Fabryka Stolarska, Warszawa, Grzybowska 36, tel. 223-14.
88. „Żelazo-Beton“, Sp. z ogr. odp., Warszawa, Żórawia 11, tel. 7-67, 60-24.